

à la recherche des trésors disparus

Daniel Reju



mondes mystérieux

PRESSES

POCKET

DANIEL RÉJU

A LA RECHERCHE
DES
TRÉSORS DISPARUS

PIERRE BELFOND

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	7
I. La toise d'argent du seigneur de Moulin.	17
II. Jacques Stuart et l'énigme de Triel.....	25
III. Les tonneaux d'or du chancelier du Prat.	31
IV. Le trésor royal de Montmédy	38
V. Le caveau secret de Gilles de Bretagne ..	44
VI. La chasse de la Maison-Blanche	51
VII. Crayères, escaliers et souterrains : où se cache le trésor de Saint-Nicaise?	57
VIII. Le trésor maudit du Dagsburg	64
IX. Le diamant des juifs	71
X. L'énigme fascinante de La Dimeresse sera-t-elle résolue?.....	78
XI. Le dernier magot de Mandrin	84
XII. Les pièces d'or du Castillan	91
XIII. L'or et l'argent de la tour Jeanne- d'Arc	99
XIV. Les souterrains de M. de Richelieu	106
XV. Le secret du Vau Liou	112

XVI. Orchies : des trésors autour de la Tour à Diables	118
XVII. Le cœur d'émeraude de Malicorne	124
XVIII. Le Beugeois : Eden des chercheurs de trésors	131
XIX. Fabuleux trésor au cœur de Mont- martre	140
RÉPERTOIRE DES MAGOTS A RECHERCHER	147
RÉPERTOIRE DE QUELQUES-UNS DES TRÉSORS DÉCOUVERTS EN FRANCE	179
BIBLIOGRAPHIE	185

INTRODUCTION

IL ne se passe guère de semaine sans que la presse relate une découverte de trésor, peu de jours sans qu'on en fasse effectivement une, toutes les trouvailles n'étant pas déclarées officiellement, bien sûr, soit que l'inventeur s'abstienne d'en faire état, soit que la nouvelle passe inaperçue.

Cette profusion de magots s'explique par la place privilégiée qu'occupe la France dans la chasse mondiale aux trésors, place privilégiée qu'elle doit à son passé tumultueux : tout au long de son histoire se sont succédé invasions, révolutions et guerres civiles...

Mais, plus précisément, ces trésors, quelle est leur provenance, comment les repérer, où les trouver?

Car les trésors, dans leur immense majorité, sont rigoureusement inconnus, oubliés et anonymes. Ce sont ceux-là qui fournissent le « gros » des découvertes dues au seul hasard, lors des travaux de réfection ou de démolition.

D'autres, en revanche, sont simplement signalés par une tradition rudimentaire dont l'origine s'est perdue : près du gros chêne, avant le petit pont, un trésor est caché... Pourquoi? Comment? Quand? Nul ne peut plus répondre, mais l'indication de base est

toujours présente et fournit néanmoins une piste au chercheur.

Les légendes ou traditions de cet ordre fleurissent partout sur notre terre de France. Rares sont les villages, voire les landes, les étangs auxquels ne soit pas attaché un quelconque souvenir de cet ordre.

Enfin nous trouvons les trésors réputés légendaires auxquels se rapporte une tradition bien précise. Les plus courants, dans cette catégorie, se rattachent aux périodes celtique et gallo-romaine.

Nombreux, en effet, sont les monuments préhistoriques, dolmens, menhirs, autres pierres levées que les premiers habitants de la contrée ou le caprice de la nature ont semés au hasard des landes et des clairières.

Ces monuments ont particulièrement inspiré l'imagination des premières populations de notre ère. D'où l'importance des légendes et traditions qui s'y rattachent. Pourtant, maintes fois, des fouilles entreprises consécutivement à ces croyances permirent la découverte de monnaies gauloises, de tombeaux ou d'armes.

Les traditions relatives à ces pierres, à quelques variantes près, sont semblables dans toutes les régions de France. Sous la pierre levée est caché un trésor. Cette pierre pivote tous les ans, ou tous les cent ans, pendant la messe de minuit, lors des douze coups, entre l'Épître et l'Évangile, ou bien encore lorsque le prêtre chante la généalogie du Christ. Le trésor est alors à la portée de celui qui pourra s'en emparer. Mais qu'il ne dépasse pas le délai fixé, ou la pierre, en reprenant sa position primitive, s'écrasera sur lui.

Souvent le trésor recèle une pièce précieuse du culte gaulois : faucille en or, statue d'un veau en même métal. La pierre passe alors pour avoir servi

d'autel de sacrifice aux druides. D'autres légendes affirment que les fées cachaient leurs trésors sous les menhirs ou les dolmens. Et si le trésor était en général livré aux convoitises la nuit de Noël, il arrivait, en revanche, qu'il soit défendu par des dames blanches, des démons ou des monstres; parfois, aussi, par un animal fantastique, gros lièvre, chien ou bouc noir... Il arrive enfin que le trésor soit caché, non sous une pierre mais au centre du triangle formé par trois menhirs...

Vouivres et dames blanches sont les réincarnations de châtelaines des temps anciens, punies pour leur cruauté ou leur cupidité. Elles ont été condamnées par une fée, pendant leur vie ou encore après leur mort.

Les dames blanches reviennent hanter périodiquement les ruines du château où elles ont commis leurs crimes, en général tous les cent ans, sous leur apparence humaine et entourées d'un halo lumineux. Lors de leur passage sur terre, elles doivent découvrir une âme pure à laquelle léguer le trésor caché sous terre et gardé par des monstres de Satan. A cette condition seulement elles seront libérées et monteront en Paradis.

Les vouivres, elles aussi, sont gardiennes de trésors souterrains. Au cours de leur vie malfaisante, elles ont été transformées par une fée en un long serpent ailé, pourvu d'une énorme escarboucle sur le front, qui leur sert d'yeux. Elles la posent sur la berge des rivières où elles vont prendre leur bain et il est alors possible de la leur dérober. Mais, attention, car elles commandent à tous les serpents de la région et ceux-ci pourront s'élancer à la poursuite du voleur... Vouivres et dames blanches sont particulièrement nombreuses en Bourgogne, en Franche-Comté et, en général, dans toutes les provinces de l'Est.

Souvent, ces légendes peuvent susciter l'intérêt du chercheur. Ainsi celle de la dame blanche Berthilde de Passavant qui, à force de pillages et de cupidités de toutes sortes, avait rempli trois coffres, l'un d'or, l'autre d'argent et le dernier de pierreries. Elle fit creuser un caveau sous un château par dix ouvriers, y enferma les trois coffres, puis fit massacrer les tâcherons par ses soldats. Elle mourut et hanta les ruines de son château sous forme de dame blanche. Mais nul n'a jamais retrouvé les trois coffres, qui dorment encore sans doute dans la cave murée, sous les ruines.

Pour le chercheur de trésors, ce florilège sera un réservoir immense de sources et de pistes. Le charme magique qui en émane ajoutera encore au merveilleux de son étude. En tout cas, il lui permettra toujours — et c'est très important — d'assimiler la psychologie médiévale.

Si beaucoup de ces légendes sont fictives, certaines pourtant, partant d'un fait réel, se sont chargées de mystère avec le temps et par les déformations successives qu'elles ont subi de génération en génération. D'autres encore n'ont rien à voir avec le folklore, mais sont l'œuvre délibérée de sages qui les ont composées rationnellement dans l'intention de fournir des indications occultées, des pistes et des secrets aux âmes pures ou aux initiés.

Après la légende, l'histoire, et la foule de magots dont l'existence est liée à celle d'un personnage, connu ou non. Mais, là encore, il est difficile d'établir la limite entre la fiction poétique et la réalité. Si le trésor de Rodrigue de Villandrando, à Montgilbert, est, par exemple, incontestable, celui des évêques de Saverne est déjà plus aléatoire et celui de Sully, à Sully-sur-Loire, sans doute introuvable!

On ne peut parler de trésor véritablement histo-

rique lié à un personnage que lorsqu'un document authentique prouve indiscutablement son existence, comme c'est le cas pour le trésor de la Maison-Blanche caché par le sieur de Loron, capitaine huguenot.

Mais qu'ils soient anonymes, légendaires ou historiques, pratiquement tous les trésors sont les fruits de la guerre, de la guerre civile comme des conflits internationaux. Chaque nouvel affrontement ajoute au nombre déjà important des magots enfouis. Et pour la France, Dieu sait si, depuis l'invasion romaine jusqu'à la guerre de 1939, en passant par la guerre de Cent Ans et les luttes religieuses, les événements sanglants n'ont pas fait défaut...

La guerre de Cent Ans, les guerres de religion, la révolution et tous les massacres qui suivirent ces événements amenèrent la terreur au sein des populations, et celui qui possédait ne songeait qu'à mettre son bien en sûreté. Il suffisait alors, pour une raison ou pour une autre, que celui-là soit massacré ou emmené en captivité pour que le secret de la cachette disparût et que le magot caché devînt un trésor.

Ainsi tel seigneur féodal qui, sachant l'arrivée imminente du « Prince Noir », s'empressait d'enterrer ses coffres d'or et son argenterie avant d'organiser la défense de son château. Bien souvent, le seigneur était tué et les Anglais brûlaient son castel, passant au fil de l'épée ses hommes d'armes et les membres de sa famille. Et trop pressés pour fouiller méticuleusement les caves et les souterrains obstrués, les pillards s'en allaient guerroyer plus loin en abandonnant le trésor sous un amas de ruines fumantes.

Ces trésors de la guerre de Cent Ans se retrouvent naturellement dans toutes les provinces disputées à l'époque entre les deux partis. Mais en Normandie, ce sont souvent les Anglais qui ont enfoui et aban-

donné de nombreux trésors avant de prendre la fuite devant les troupes de Charles VII. Les trésors des seigneurs anglais furent dissimulés dans des souterrains, dans des carrières abandonnées, à même la lande parfois.

La première des luttes fratricides qui opposèrent les catholiques aux hérétiques eut lieu en Languedoc où une secte mystérieuse, celle des cathares, s'était développée tout au long des XI^e et XII^e siècles. La lutte menée par l'évêque d'Agen et Simon de Montfort, venu du Nord avec ses barons, démarra en 1209 et, une à une, les forteresses cathares de l'Agénois et de l'Albigeois tombèrent entre les mains des croisés. Les derniers survivants de la secte, réfugiés dans le château de Montségur, situé sur un pic de mille deux cent sept mètres, subirent un siège de deux ans, au terme duquel les catholiques réussirent à investir la place. Les hérétiques furent brûlés ou murés dans des grottes, mais les croisés ne purent apprendre où étaient entreposés les importants trésors que les cathares rapportèrent de la deuxième croisade en Orient.

Certaine tradition veut que, peu avant la chute de Montségur, trois cathares aient réussi à quitter la forteresse pour aller enterrer le trésor dans les bois environnants ou le cacher dans des grottes. Selon d'autres traditions, il existerait sous les ruines de la forteresse d'importantes ramifications de galeries et de salles abritant le trésor et le fameux Saint-Graal, peut-être au fond d'un puits, obstrué depuis. Si certaines de ces croyances peuvent paraître fantaisistes, il n'en est pas moins à peu près certain que nombre de trésors comportant essentiellement des manuscrits précieux se trouvent disséminés, outre Montségur, dans de nombreux châteaux cathares du Languedoc ruinés par les croisés.

Les guerres de religion contraignirent nombre de riches huguenots et de catholiques à dissimuler leurs richesses aux cupidités de leurs adversaires, tandis que les capitaines, de retour d'expédition, s'empres-
saient d'enterrer ou de cacher leur butin. Le plus célèbre pillard de cette époque, le baron des Adrets, écuma toute la région avoisinant son château de Montségur, près de Saint-Paul-Trois-Châteaux. Lorsque ses ennemis le pressaient, il avait la faculté étonnante de disparaître immédiatement. Les paysans le croyaient lié avec le Diable mais, en fait, il possédait simplement un bon réseau de cachettes qui restent à découvrir et où il a certainement entreposé plusieurs parcelles de son énorme butin. L'histoire de cette époque troublée ne manque pas d'exemples d'autres rapines et de trésors cachés, trésors dont l'authenticité n'est pas douteuse car ils sont mentionnés par des chroniqueurs locaux, citant le plus souvent les noms des témoins et des indications assez précises, ou sont consignés par les capitaines eux-mêmes dans leurs livres, sans qu'ils révèlent cependant leurs cachettes. Tel est Simon d'Albignac, sire de Triadou, qui tendit une embuscade dans les Causses au duc de Rohan et s'empara d'un énorme butin.

Le xvii^e siècle fut lui aussi prodigue de guerres et de trésors. Ceux-ci jalonnent les campagnes de Louis XIV, dans les provinces reconquises ou disputées, Flandre, Artois, Alsace, Franche-Comté...

Pendant la Terreur, les révolutionnaires s'acharnèrent sur les églises, les abbayes et sur toutes les formes de communautés religieuses. Celles-ci possédaient de nombreux biens et, si quantité furent pillées par les sans-culottes, un certain nombre d'abbés et de curés eurent le temps de les mettre à l'abri. Cela se produisit le plus souvent dans les provinces de l'Ouest où les religieux eurent le temps matériel de

le faire, grâce au calme relatif régnant dans ces régions. Néanmoins, le plus grand nombre d'entre eux furent tués, emprisonnés ou exilés et ainsi le secret des cachettes fut perdu.

Le même sort fut réservé à de nombreux aristocrates. Beaucoup cachèrent leur or dans les souterrains ou le parc de leur château, notamment en Vendée, parmi ceux qui rejoignirent l'armée des chouans. Peu revinrent, soit qu'ils fussent tués, soit qu'ils eussent gagné une terre d'exil, et leurs cachettes demeurèrent inviolées.

En marge de l'histoire — ou plutôt en second plan — les trésors de brigands fournissent un apport non négligeable aux chercheurs du ^{xx}^e siècle. Pilleurs de diligences et bandits de grands chemins de jadis finissaient plus souvent au bout d'une corde que dans leur lit. Mais le fruit de leurs rapines se trouvait toujours en lieu sûr. Et les princes des bois se faisaient un devoir de ne pas indiquer la cachette à leurs bourreaux!

Quant aux derniers conflits, ils ne font pas exception. Lors de la guerre d'Espagne, des fonds en or destinés à un maquis républicain furent enterrés dans les sables de la plage d'Argelès. Après la guerre, les survivants de l'expédition firent des recherches sans rien retrouver. Marées d'équinoxe et tempêtes avaient modifié le littoral. Et il est impossible d'aborder ici le champ immense des trésors de guerre allemands et tous ceux des civils disparus dans les camps durant la Seconde Guerre mondiale.

Enfin un phénomène curieux dans la course aux trésors : celui de ce que l'on pourrait appeler « les trésors à thème », c'est-à-dire ceux qui sont attribués à un personnage historique ou à une entité légendaire, dont diverses traditions situent la cachette en différents endroits. Où est la vérité? ou les vérités?

Parmi ces trésors vagabonds, on peut citer en tout premier lieu ceux du célèbre Mandrin, de Louis XVI, du baron des Adrets, des rois wisigoths, de la Cabre d'Or enfin, qui, d'ailleurs a suscité de curieuses croyances en Provence et dans tout le Sud-Est. Animal fabuleux, elle a toujours été considérée comme la gardienne des trésors souterrains. Ceux-ci sont cachés dans des cavernes bouchées par des parois de roc qui ne s'ouvrent que lors des nuits de Noël et de la Saint-Jean, pour un très court laps de temps. A chaque saison, la Cabre d'Or rassemble ses trésors sur les rives d'un lac, et les laisse au soleil pour qu'il en chasse l'humidité des cavernes. Mais personne n'a jamais pu toucher la Cabre d'Or et la malédiction poursuivrait celui qui tenterait de lui ravir ses trésors.

Le champ de recherche est sans limite et la fortune au bout du chemin, il n'y a plus qu'à commencer la quête. Chaque homme est sensible, au fond de lui-même, à l'évocation de ces scènes mirifiques et mystérieuses auréolées de légende... Un seigneur pillard enterre son butin avant d'être pendu par les gens du roi... Et pour témoin, il y a ce donjon en ruine, envahi par le lierre et grouillant de reptiles. Une princesse cupide amasse les pierreries dans un coffre, au fond d'un souterrain voûté et humide... Aujourd'hui, il ne reste que l'entrée obstruée d'une galerie effondrée d'où se dégage un parfum douxereux de décomposition.

Il y a le goût de l'insolite et la soif de l'or. Tous deux allument des lueurs d'émerveillement et de convoitise aux yeux des hommes. Et des vases d'or, des colliers de pierreries, des pièces frappées du lion ou de la fleur de lys, c'est tellement plus exaltant que le tiercé ou la loterie...

I

LA TOISE D'ARGENT DU SEIGNEUR DU MOULIN

A Lassay-sur-Croisne, près de Romorantin, les villageois conservent jalousement le souvenir d'une mystérieuse et fascinante histoire vieille de cinq siècles, qu'ils sont les seuls à connaître. C'est celle de la « toise d'argent » du seigneur du Moulin, gentilhomme, chevalier et homme de bien, vassal du duc d'Angoulême, qui sauva la vie au roi Charles VIII lors de la bataille de Fornoue.

Philippe du Moulin cacha entre son château et une ferme voisine, dite la « Moutonnerie », un coffre carré d'une toise d'argent. Pour ce, il s'était assuré les services d'un maçon auquel il avait préalablement bandé les yeux. Or celui-ci reconnut le lieu de la cachette et le gentilhomme, s'en étant rendu compte, le tua sur-le-champ dans un accès de colère, d'un coup d'épée. Mais, rongé par les remords, il s'en fut jusqu'à Rome implorer le pardon du pape. Le Saint-Père se laissa fléchir et l'accorda, mais à la condition expresse que le pénitent construisît sept chapelles pour expier sa faute. Le repentir de Philippe du Moulin était réel : il eut le temps d'en construire six avant que la mort ne le surprît, mais sans révéler le secret de son trésor.

Telle est l'histoire colportée à Lassay et transmise de génération en génération.

Le cadre en est ce pays de bois, d'étangs et de landes, cher à Alain Fournier, « cher pays de Sologne, inutile, taciturne et profond », au cœur duquel le château du Moulin, perdu dans sa solitude sylvestre, reflète ses bâtiments de brique rouge à chaînes d'angle de pierre blanche dans les eaux verdâtres des douves. De l'ancien château, il ne reste que le donjon, deux tours d'entrée et la courtine flanquée d'une tour rehaussée sous Louis XIII. Le château primitif, construit entre 1480 et 1500 par Jean de Persigny, architecte à la cour, pour le compte de Philippe du Moulin, était flanqué de quatre tours d'angle apposées à une courtine en terrasse.

Il était le témoignage le plus éclatant de la rapide fortune et du destin exceptionnel de celui qui l'avait fait ériger.

Des origines de Philippe du Moulin, pourtant, on ne sait que fort peu de choses. Il était de très petite noblesse et la véritable chance de sa vie fut sans doute d'avoir été le compagnon de jeunesse du futur roi Charles VIII. Dès que celui-ci accéda au trône, le petit hobereau devint son capitaine, puis son chambellan. Il devait ensuite le suivre dans les guerres d'Italie où il semble qu'il se soit comporté de valeureuse manière.

Le chroniqueur Commynes le cite dans ses *Mémoires*, à l'occasion de la bataille de Fornoue : « Comme j'arrivoye là où estoit le roy, je le trouvay où il faisoit des chevaliers, et les ennemis estoient déjà fort près de luy, et le fit-on cesser. Et ouys le bastart de Bourbon, Mathieu, et un appelé Philippe du Moulin, simple gentilhomme, mais homme de bien, qui appelèrent le roy lui disant : « Passez, Sire, passez! »

Au récit de ce témoin de marque, la tradition populaire ajoute que Philippe du Moulin sauva le

roi en lui cédant son cheval au cœur de la mêlée.

Par la suite, ce « simple gentilhomme », dont la fortune était déjà considérable, rendit acte d'hommage et de foi au duc d'Angoulême dont il devint le vassal.

Sa bonne étoile ne limitait d'ailleurs pas son action aux faits de guerre ou à la politique. Gouverneur de Langres et de Blaye, cette dernière place sur le chemin des pèlerinages de Saint-Jacques de Compostelle, il put ainsi ajouter les coquilles à ses armoiries, sans oublier, d'un autre côté, de tirer de substantiels revenus de ces deux villes.

Vers 1832, M. de la Saussaye, membre de l'Institut et éminent archéologue, découvrit le manoir du Moulin au hasard d'une de ses randonnées solognotes. La demeure n'avait pas encore été restaurée; son charme, son isolement et ses vieux murs enchantèrent le savant qui y fit, par la suite, plusieurs séjours. Il s'intéressa aux histoires de revenants, les « birettes » de Sologne, que l'on racontait à la veillée, fantômes qui hantaient le château dès que celui-ci se trouvait inhabité.

Mais, surtout, il se renseigna sur le trésor du Moulin auprès des bonnes gens du pays. Trente-cinq ans plus tard, il rapporta dans un ouvrage une version de cette histoire, quelque peu différente de celle que l'on raconte maintenant, mais sans doute plus près de la vérité, les traditions étant plus vives et mieux conservées à cette époque.

« Philippe du Moulin voulant cacher un trésor considérable, une toise carrée d'argent, fit pratiquer une cave dans les souterrains de son château. Pour que l'ouvrier chargé de pratiquer cette cachette ignore le lieu où il travaillait toutes les nuits sous la direction du gentilhomme, celui-ci lui bandait les yeux avant de le conduire sur place. Mais, moins défiant

qu'avare, le seigneur du Moulin s'étant aperçu à la fin de son travail que ses précautions avaient été inutiles, transporté de colère de voir son secret découvert, tira l'épée et tua l'ouvrier. Bientôt après, bourrelé de remords, il alla se jeter aux pieds du pape et obtint l'absolution de son crime sous la condition de bâtir sept chapelles. »

Pourtant le rationaliste savant ne croyait guère à l'existence du trésor. Il estimait que cette tradition était trop proche, trop semblable à nombre d'autres s'attachant aux ruines des manoirs ou des forteresses du Moyen Age.

Mais l'éminent membre de l'Institut, cet esprit cartésien, en relatant ce qu'il qualifiait de « légende », a commis deux erreurs qu'il aurait pourtant facilement pu éviter : le château ne possède aucun souterrain, de même que la majorité des châteaux du xv^e siècle, et d'autre part « argent », pour les Solognots, ne signifie pas « métal » mais plutôt « monnaie ». Ainsi une « toise d'argent » s'explique tout simplement : un coffre d'une toise de long, rempli de pièces de monnaie, d'un quelconque métal.

A la décharge de M. de la Saussaye, pourtant, son ignorance de l'existence d'un document, depuis toujours dans les archives du château, signé de Robertet, intendant aux finances du roi Louis XII, par lequel celui-ci donnait à Philippe du Moulin la somme de 30 000 écus d'or, prélevée sur sa cassette personnelle, comme dot de Charlotte d'Argouges, veuve d'Harcourt. Ce rouleau de parchemin prouve formellement que le seigneur du Moulin, sur la fin de sa vie, reçut une somme considérable qui ne revint à aucun de ses héritiers et que personne ne retrouva depuis : la « toise d'argent ».

C'était Charles VIII qui avait exprimé à Philippe du Moulin son désir de lui voir épouser la veuve

d'Harcourt et qui lui avait promis comme dot cette somme fabuleuse. Mais le monarque étant mort avant le mariage, le seigneur du Moulin réclama son dû à son successeur, Louis XII, qui le lui versa sur ses propres deniers.

Ce rouleau de parchemin, long de plus de deux mètres, ce « bordereau » pour 30 000 écus, qui est toujours entre les mains de M. de Marcheville, président de la Société d'art et d'archéologie de Sologne, actuel propriétaire du Moulin, peut être considéré comme la preuve irréfutable de l'existence du trésor.

Les chapelles construites par Philippe du Moulin en constituent une seconde, l'expiation du crime étant forcément liée au trésor. On retrouve la trace de six de ces édifices.

Deux de ces chapelles se dressaient sur le territoire de la commune de Lassay-sur-Croisne, chacune à proximité d'une source. La chapelle de la Madeleine se trouvait à environ cinq cent mètres de l'église, celle de Saint-Hilaire donnait autrefois lieu à un pèlerinage. Toutes deux furent détruites il y a environ deux siècles.

La troisième se tenait à quelque trois kilomètres de Mur-de-Sologne, sur des terres qui appartenaient jadis aux seigneurs du Moulin. Les anciens du pays se souviennent encore de son existence. Une quatrième a été ajoutée à l'église même de Lassay.

Quant aux deux dernières, elles sont encore visibles et se trouvent au château du Moulin, l'une accolée à la tour d'angle, l'autre au donjon. Il est bien visible, pour cette dernière, qu'elle a été bâtie après que l'édifice eut été achevé, qu'elle n'avait pas été prévue dans la conception du Moulin. Il fallait qu'un motif impérieux poussât à sa construction, même au détriment de l'esthétique et de l'élégance du donjon.

Malgré l'évidence du trésor, personne, parmi les lointains alliés de Philippe du Moulin, n'entreprit sa recherche. Décédé en 1506, le seigneur meurtrier laissait deux enfants : un fils qui mourut sans postérité et une fille qui épousa Jean du Puits, gouverneur de Romorantin. La branche s'éteint avec une demoiselle de Thuet en 1898. Le château passa alors à M. de Marcheville, grand-père de l'actuel propriétaire, qui en entreprit la restauration peu avant la Première Guerre mondiale.

« La croyance en ce trésor était tellement vive, rapporte M. de Marcheville, qu'alors qu'il faisait drainer et réapprofondir les douves, mon grand-père ne pouvait s'empêcher de rêver de le découvrir à la faveur des travaux. Mais, en fait, personne n'a jamais entrepris réellement la recherche de la toise d'argent... »

Personne, sauf peut-être les Allemands, au cours de la Seconde Guerre mondiale. Car, en effet, des soldats allemands occupèrent le Moulin. Ils s'employèrent à des fouilles dans les caves et les souassements des tours, à des sondages de murs et de piliers. Ils allèrent même jusqu'à forcer une fausse porte murée de l'intérieur. Sans doute avaient-ils été renseignés sur le trésor par un quelconque habitant de Lassay. Il est, en tout cas, intéressant de noter qu'ils cantonnèrent leurs recherches au château proprement dit sans s'occuper du pré le séparant de la « Moutonnerie ». Toujours est-il qu'ils ne purent rien découvrir. Deux mois plus tard ils abandonnaient le Moulin pour la Yougoslavie.

La « toise d'argent » apparaît comme un trésor relativement facile à découvrir, si l'on recoupe méthodiquement toutes les informations dont on dispose.

L'élément capital que nous a légué M. de la Saus-

saye est le fait qu'au siècle dernier la tradition populaire situait la cachette dans un souterrain du château, et non pas dans le pré le séparant de la ferme, comme on le croit de nos jours. Car si le château ne possède pas de souterrains, en revanche les soubassements des tours sont importants, de même que les caves. Il conviendrait donc de s'occuper en tout premier lieu de ces salles souterraines situées sous la courtine, à l'emplacement des quatre anciennes tours d'angle.

Toutefois, une autre hypothèse concilie la tradition populaire et le témoignage de M. de la Saussaye. Dans le pré, sur les bords de la Croisne, entre la ferme et le château donc, existaient jadis deux moulins, l'un très ancien et antérieur au château, le second construit par Philippe du Moulin. Ce seigneur put très bien y faire aménager une cachette pour sa « toise d'argent », dans les soubassements. Le travail aurait donc été effectué à la fois en sous-sol et entre la ferme et le château.

Enfin, dernière possibilité à retenir, plus aléatoire que les deux précédentes pourtant, l'existence d'un souterrain entre une ancienne forteresse située dans les bois, à environ un kilomètre du Moulin, le château de Bois-Simon, et l'église de Lassay alors incluse dans un important prieuré. S'il existe, ce souterrain passe sous le pré, et on peut envisager que Philippe du Moulin l'ait choisi pour cachette. Il ne devait vraisemblablement pas en ignorer l'existence et le Bois-Simon était déjà en ruine à l'époque, d'où toute latitude d'utiliser le souterrain.

Quoi qu'il en soit, l'hypothèse du trésor caché à même le sol est totalement à écarter. Même avec un bandeau, une fois son travail terminé, le maçon aurait eu toute facilité pour retrouver l'endroit et n'importe quel paysan aurait pu remarquer cette terre fraîche-

ment remuée. Une cachette aussi précaire n'aurait certainement pas pu être retenue par le soupçonneux Philippe du Moulin.

Les trois seules cachettes possibles sont celles que nous avons citées. Trois endroits relativement précis, qui pourraient fournir l'occasion d'une course au trésor presque aisée et, en tout cas, passionnante...

II

JACQUES II STUART ET L'ENIGME DE TRIEL

LE mystère se dissimule parfois derrière des apparences anodines. L'une des plus extraordinaires histoires de « trésor » qui soient, a pour cadre Triel, un de ces charmants villages d'Ile-de-France, tranquille et serein, que l'on a plaisir à découvrir, niché entre un coteau et la Seine.

Ses ruelles tortueuses, bordées de maisons aux toits bleutés, convergent vers l'antique église Saint-Martin qui les domine. Parallèle au fleuve passe la rue Paul-Doumer, la rue principale où les ménagères s'approvisionnent. Les bruits sont rares. Parfois, seulement, quelques gamins qui se chamaillent en sortant du catéchisme ou de l'école, un chien qui aboie dans une villa des bords de Seine. Un village tranquille où rien ne se passe.

Pourtant, de bien curieuses légendes, de bien curieux souvenirs s'attachent aux ruelles de Triel. Lorsqu'on les connaît la sérénité du bourg devient énigme.

Jacques II, le roi d'Angleterre détrôné par son gendre, Guillaume d'Orange, en 1688, a vécu et est mort en exil à Saint-Germain-en-Laye, non loin d'ici, où Louis XIV l'avait généreusement accueilli. De ce roi au destin malheureux, Triel a conservé le sou-

venir, souvenir motivé il est vrai par une croyance vieille de trois siècles en l'existence d'un fabuleux trésor caché par Jacques II à Triel, comportant, entre autres, une couronne royale avec ses diamants et ses bijoux. Et depuis des générations, les petits Triellois s'amuse, le jeudi, à « chercher la couronne à Jacques II ».

Comment et quand ce trésor fut-il exactement caché à Triel? Les avis sont partagés. Certains affirment que Jacques II lui-même aurait résidé quelque temps à Triel, dans un couvent aujourd'hui disparu, et que c'est lors de ce séjour qu'il aurait caché personnellement la couronne. D'autres avancent que le dépôt consisterait en trois coffres contenant respectivement des lingots, la couronne et les bijoux, des monnaies d'or enfin, et que ces trois coffres auraient été cachés dans le couvent bien avant l'arrivée du roi en exil. D'après ces mêmes sources, les ouvriers qui auraient effectué ce travail auraient mystérieusement disparu. Enfin, suivant une troisième hypothèse, le dépôt n'aurait été constitué qu'après le désastre de La Boyne, en Irlande, où Jacobites et Français furent défaits. Les trésors auraient pu être sauvés et cachés à Triel par des fidèles de Jacques II ayant échappé au désastre.

Ces variations sur le thème du « trésor à Jacques II » se mêlent à de curieux récits s'attachant à l'église Saint-Martin. Construite au XIII^e siècle, celle-ci fut remaniée aux XV^e et XVI^e siècles, mais son aspect général, sa conception architecturale (au moyen d'une voûte en berceau, une rue passe au-dessous du chevet) ont quelque chose d'inhabituel aux églises de France.

Les vieux Triellois racontent volontiers qu'un souterrain part sous la galerie ouest de l'église qui la reliait jadis à l'ancien château aujourd'hui disparu.

Une autre tradition, fortement ancrée, rapporte l'existence d'une crypte secrète, sous le chœur de l'église actuelle, à laquelle on pouvait seulement accéder par un pilier creux et par un souterrain dont le point de départ est inconnu. Un des ouvriers, travaillant en 1910 à la restauration de l'église, aurait repéré cette crypte par sondages.

Certains, à Triel, pensent que le trésor est là, dans cette crypte inaccessible. D'autres le situent dans une vieille maison ayant appartenu à la nourrice du Régent, et dont les caves voûtées présentent de nombreuses traces de fouilles clandestines récentes. Mais la plupart des Triellois situent la cachette en un autre endroit, bâti aujourd'hui de constructions modernes, à cent mètres de l'église, à l'angle de la rue Paul-Doumer et d'une ruelle conduisant à la Seine...

Jadis, en cet endroit, s'élevait un couvent abandonné que les Triellois avaient baptisé le « Trésor », en accord avec les traditions et, depuis, ce nom figure dans tous les actes notariaux. Peut-être cette dénomination est-elle largement justifiée.

Au siècle dernier, le « Trésor » était sinistre et maudit des bonnes gens. Il effrayait les enfants, avec ses grands murs gris, ses arbres torturés et les fantômes qu'il était censé abriter.

Vers les années 1848, une énigmatique personne, qui se faisait appeler Mme Mathieu Deville, arriva à Triel. Elle y fit aussitôt acquisition du « Trésor ». Cette jeune femme, on le sut par la suite, était en possession de divers papiers, dont un plan de cet ancien quartier de Triel.

Dès lors, vinrent s'installer chez elle des hommes portant des costumes religieux qui entamèrent des fouilles clandestines dans le sous-sol de la propriété. Un puits fut creusé, puis une galerie souterraine de près de deux mètres de profondeur. Les fouilles

continuèrent ainsi pendant plusieurs années, entourées du plus grand secret, les personnages s'y employant, ravitaillés par des moyens étrangers à la ville, n'avaient aucun rapport avec les Triellois.

Vers 1868, les agissements de Madame Deville furent connus en haut lieu : la mystérieuse jeune femme ne fut pas inquiétée pour autant, l'ambassade de Grande-Bretagne ayant effectué une démarche en sa faveur auprès du gouvernement français. Et l'affaire fut aussitôt oubliée. On murmura alors que la reine d'Angleterre elle-même couvrait et subventionnait les fouilles de Triel.

Madame Deville mourut en 1885. Comble de mystère, au moment de dresser l'acte de décès, on s'aperçut qu'il fallait apporter toute réserve quant à l'identité exacte de la défunte, et qu'on ignorait totalement son âge et son lieu de naissance... A la suite d'un testament bénéficiaire, la propriété revint à deux hommes, MM. de la Bastie et de Valence. Les fouilles reprirent avec plus d'acharnement encore.

En 1887, soit près de quarante ans après leur début, elles débordèrent par les sous-sols les limites de la propriété, ce qui motiva de nombreuses plaintes. Il n'y eut aucune réponse des pouvoirs publics. C'est sensiblement à cete époque, pourtant, que les religieux furent remplacés par des tâcherons bretons.

On parla alors de découvertes importantes effectuées par MM. de la Bastie et de Valence : un souterrain barré en son milieu par un mur. Celui-ci, une fois percé, aurait permis d'accéder à un caveau abritant le cadavre d'une femme qui portait encore un anneau d'or à l'un de ses doigts, et une centaine de pièces d'or anglaises du xv^e siècle. Cette découverte aurait été suivie de celle d'une chambre dallée de pierres au centre de laquelle s'ouvrait un puits. Au fonds de ce puits, les chercheurs auraient trouvé

plusieurs objets précieux, dont une statuette de la Vierge, en or massif...

Les fouilles profondes, en fait, ont surtout été dirigées vers l'église : deux galeries, ayant nettement dépassé la route nationale, se plaçaient directement dans l'axe de l'édifice. On songe alors aux vieilles légendes trielloises, la crypte perdue, le pilier creux, et on peut se demander si les fouilles n'avaient pas pour simple but d'atteindre cette crypte où l'on aurait connu l'existence d'un dépôt, trésor ou autre.

MM. de la Bastie et de Valence abandonnèrent Triel en 1903 sans que l'on sache quel fut le but exact atteint par ces deux étranges chercheurs... Aujourd'hui, les Triellois ont oublié le détail de ces fouilles pour ne plus se souvenir que d'une chose : des moines anglais de Farnborough sont venus faire des fouilles à Triel pour retrouver la couronne de Jacques II. Cette indication éclaire le problème d'une lueur nouvelle si l'on sait que ces moines de Farnborough appartiennent à l'ordre des bénédictins.

En effet, lors de son exil en France, Jacques II se plaça totalement sous l'emprise des ordres religieux, entre autres celui des jésuites (auquel il était affilié) et celui des bénédictins. A la mort du roi, en 1701, ce furent les bénédictins anglais de la rue Saint-Jacques qui reçurent la garde du corps embaumé de Jacques II.

Or les moines bénédictins qui vinrent relever à Farnborough quatre moines de Prémontré venaient de France... De là à faire le rapprochement, il n'y a qu'un pas : les bénédictins de la rue Saint-Jacques eurent-ils connaissance de certains secrets de Jacques II, et serait-ce à cette source que la dame Deville en aurait été instruite ? On peut également supposer que ces documents sont parvenus entre les mains de très hauts personnages dont Mme Deville

n'aurait été que la simple exécutante. Cette dernière hypothèse expliquerait l'attitude de l'ambassade d'Angleterre.

En 1960, on procédait à Triel à la démolition d'une vieille auberge, l' « Auberge à l'image », connue jadis dans toute la Normandie, afin de construire la nouvelle poste sur son emplacement. Lorsque les ouvriers s'attaquèrent aux fondations, ils découvrirent une salle souterraine, véritable boyau de galeries, dont une se dirigeait vers l'église. Elles furent malheureusement aussitôt obstruées, mais on peut parier que c'était là le point de départ de ce fameux souterrain permettant d'accéder à la crypte secrète...

Et sans doute que son mystérieux dépôt est demeuré intact, malgré des fouilles s'étendant sur cinquante-cinq ans. Si Mme Deville avait su d'où partait le souterrain conduisant à la crypte, un mois de séjour aurait sans doute suffi pour trouver ce qu'elle cherchait... Mais quelle peut bien être la nature de ce mystérieux dépôt pour que certains n'aient pas hésité à lui consacrer, en vain, plus d'un demi-siècle?

III

LES TONNEAUX D'OR DU CHANCELIER DU PRAT

LE 9 juillet 1535 s'éteignait à Nantouillet, après une longue agonie, l'un des personnages les plus mystérieux et les plus controversés de la Renaissance, le chancelier Antoine du Prat.

Né en 1463, à Issoire, cette figure ambiguë, puisque les historiens n'ont jamais pu se mettre d'accord sur sa personnalité exacte, promise en tout cas à une destinée extraordinaire, épousa tout d'abord Marie d'Arbouze et de cette union devaient naître deux fils.

Sa carrière débuta par la magistrature : juriste, puis premier président du Parlement de Paris, Antoine du Prat devint, en 1515, chancelier de France. Sa carrière politique se développa dès lors suivant un rythme impressionnant. Principal artisan du concordat de Bologne conclu en 1516 entre François I^{er} et le pape Léon X, instigateur de la paix de Cambrai, mettant fin à la seconde guerre entre François I^{er} et Charles-Quint — le premier quittant le Milanais et le second renonçant à la Bourgogne — signée en 1528.

Mais, toujours, il déployait le meilleur de son activité au service de son éternelle passion, la finance : la vénalité des offices lui revient ainsi que l'invention des émissions de rentes.

Enfin, pendant la captivité de François I^{er}, après le désastre de Pavie, le chancelier du Prat gouverna

pratiquement la France, de concert avec Marie de Savoie, régente du royaume. A cet égard, un historien mentionne qu'il « était devenu odieux au peuple qu'il avait pressuré, et méprisé de son roi », tandis qu'un autre prétend que du Prat, victime de son dévouement, fut bien mal récompensé des services qu'il rendit au pays : on voit que tous sont loin d'être d'accord quant à la valeur morale du personnage.

Toutefois, il est un point sur lequel tous semblent du même avis : la fortune du chancelier. A l'unanimité — même le Larousse universel le mentionne — les historiens déclarent que du Prat, grand économiste et habile financier, était parvenu à amasser des richesses impressionnantes.

Le chancelier mourut le 9 juillet 1535 en son château de Nantouillet — qu'il avait justement fait construire pendant la captivité de François I^{er} — et le roi de France récupéra peut-être une partie de cette immense fortune mais non la totalité. Selon toute vraisemblance, le reste dort encore dans un souterrain ou un caveau soigneusement obstrué du château, en Seine-et-Marne, entre Claye-Souilly et Dammartin-en-Goële.

Devenu veuf en 1534, Antoine du Prat entra dans les ordres. Toute de suite, il devint évêque de Meaux, puis cardinal et légat du pape. Dès lors, le politicien-financier ne rêva plus que d'une chose : devenir pape à son tour. Et toutes ses démarches, toutes ses intrigues, toute sa volonté allaient tendre vers ce but.

Cet ultime épisode de sa vie énigmatique est intimement lié à la destinée de sa fortune dont la plus grande partie devait devenir un trésor. Laissons de côté les traditions locales pour simplement prendre en considération les différentes versions présentées par les historiens et les chroniqueurs.

Toussaint du Plessis, d'abord, relate que « l'on

voit encore le caveau où il [le chancelier] avait amassé des sommes d'argent prodigieuses ». Cela peut donner une idée de l'immensité de la fortune accumulée par le prélat. Ce qui est d'ailleurs confirmé par l'auteur anonyme d'un *Essai historique et statistique sur le département de Seine-et-Marne*, qui parle d'un « caveau où il avait amassé des sommes considérables d'argent ».

Du Prat, donc, convoitait la tiare et, pour cela, recherchait l'appui du roi de France. Celui-ci, d'après Jacques Amédée Le-Paire, auteur de *La Baronnie de Montjay-la-Tour et l'ancien doyenné de Claye* était au courant de l'ambition intime du vieil homme. Il fit habilement répandre le bruit de la mort de Clément VII et, pour s'assurer l'appui de François I^{er}, Antoine du Prat lui fit remettre deux tonneaux d'or qui auraient servi, de surcroît, à soutenir sa candidature auprès des électeurs. Mais bientôt, apprenant que le pape était toujours bien vivant, l'ancien chancelier se rendit compte qu'il avait été berné. Réclamant son argent au roi, il s'entendit répondre : « Si le pape n'est pas mort, il est certain qu'il mourra. »

Plus vraisemblable, certainement, est la version proposée par P. Joanne : « Le cardinal, dévoré d'une ambition insatiable, s'était contenté de cette demeure relativement modeste [Nantouillet] pour réserver à un autre usage la fortune qu'il avait acquise. Une des tours du château de Nantouillet renfermait 600 000 ducats, dont une partie était destinée à acheter les suffrages des cardinaux en cas de vacance papale. Du Prat mourut sans avoir pu réaliser son ambition. »

Enfin, Edouard Faye de Brys, auteur favorable à du Prat, dans une étude publiée en 1845, présente l'affaire suivant un schéma quelque peu différent mais tout aussi plausible :

« Du Prat, apprenant la mort de Clément VII — effectivement décédé en 1534 — vient trouver François I^{er} et lui demande de le faire accéder au Saint-Siège. Le roi répond : « Cette élection coûterait trop cher, l'appétit des cardinaux est insatiable : je le connais et ne saurais l'assouvir. — Sire, la France ne supportera pas cette dépense, j'y saurai personnellement pourvoir : 400 000 écus sont prêts à cet effet. — Où avez-vous pris tout cet argent? » Et Faye de Brys conclut : « Le lendemain, une partie des biens du cardinal était saisie. »

Faye de Brys dit bien « une partie des biens du cardinal était saisie ». Et cette version, sans doute la plus proche de la réalité historique, authentifie l'hypothèse d'un trésor caché par du Prat à Nantouillet. D'ailleurs, si François I^{er} avait pu saisir la totalité des biens du prélat, Faye de Brys n'aurait pas manqué de le signaler pour noircir le roi et camper davantage du Prat dans son rôle de victime innocente de l'ingratitude de son suzerain!

De toute manière, le chancelier était bien trop rusé pour ne pas comprendre qu'il avait éveillé la cupidité du roi, toujours pressé d'argent. Or, retiré sur ses terres, dans ce château qu'il avait lui-même fait construire, le cardinal devait y mourir lentement, rongé par une atroce maladie.

Il eut donc le temps de prendre ses dispositions pour soustraire sa fortune aux visées de François I^{er}. Pourtant, tout cacher eût été commettre une faute, le monarque connaissait sa richesse, aussi du Prat sacrifia-t-il une partie de son avoir, qu'il laissa saisir par les hommes d'armes du roi, ayant pris soin de dissimuler dans un lieu secret le reste de son or.

On retrouve ainsi la tradition populaire d'« une tonne d'or cachée par Antoine du Prat dans un caveau secret » qui, tout en étant sans doute

exagérée, couvre cependant un fond de vérité.

Quel peut être le lieu où dorment les écus du cardinal-chancelier? Sans doute un souterrain, peut-être plus justement un caveau donant sur une galerie souterraine, avec ouverture commandée par un mécanisme secret. N'oublions pas que c'est le chancelier lui-même qui fit construire le château : il pouvait très bien faire aménager cette cache lors des travaux, pressentant qu'elle pourrait lui être un jour utile. De plus, la construction Renaissance se situe sur l'emplacement d'une ancienne forteresse médiévale : les souterrains ne manquaient pas alors et il est fort concevable que leurs entrées aient été retrouvées au xvi^e siècle par les architectes de du Prat. Il eût alors été fort aisé de les utiliser et de les aménager.

Une tradition locale, fort ancrée dans la mémoire collective, d'ailleurs rapportée par Jacques Amédée Le Paire dans son ouvrage déjà cité, fait état d'une galerie partant du château et débouchant à une lieue un quart de Dammartin-en-Goële.

Cette localité se trouvant située à environ huit kilomètres de Nantouillet, le souterrain en question devrait être long d'à peu près trois kilomètres. Mais il est difficile de le vérifier, ce qui est bien dommage car sa découverte constituerait une piste sérieuse pour les chercheurs de trésors.

De toute manière, les souterrains de Nantouillet ne sont pas mythiques. En effet, en face du château, de l'autre côté de la route, une maison assez ancienne possède de fort intéressantes caves voûtées. Et dans l'une de celles-ci, on peut voir l'orifice d'un souterrain, très en pente — il s'agissait sans doute à l'origine d'un escalier permettant tout d'abord d'accéder au boyau — fort bien maçonné, mais malheureusement aujourd'hui obstrué. Et celui-ci se trouve en plein dans l'axe du château.

Mais le plus mystérieux de toute cette histoire de trésor réside sans doute dans l'église de Nantouillet. C'est un édifice ancien et fort intéressant, qui doit piquer particulièrement la curiosité de certains visiteurs. Lorsqu'on y pénètre, on a tout d'abord la surprise d'y découvrir, immédiatement au tout début de la nef, les dalles aux inscriptions funéraires, à demi effacées par le temps : certaines comportent des têtes de morts, gravées dans chaque angle, et des symboles maçonniques à leur base : l'une d'elles est datée de... 1601!

Un mausolée de du Prat se trouvait dans cette église jusqu'à la Révolution, époque à laquelle il fut détruit, bien que son cœur se trouve à Meaux et son corps dans la cathédrale de Sens. De plus, n'importe quel guide touristique vous apprendra que le cardinal s'intéressait particulièrement à cette église de Nantouillet qui lui doit son portail Renaissance. Et, sur le tympan de celui-ci, on peut remarquer quatre sculptures dont le symbolisme n'est même pas douteux; l'auteur qui les exécuta sur les ordres de du Prat est, en revanche inconnu...

« Sépulture de haut et puissant seigneur messire Antoine du Prat, seigneur de Nantouillet, de Precy et de Rozoy, baron de Thiert et de Viteaux, conseiller et chambellan de ces deux grands roys François premier et Henry deuxième et pour leurs majestés garde de la prevoste et vicomte de Paris, après avoir fait plusieurs services à leurs majestés tant en Italie qu'en ce royaume et par ses actions laisse suffisat tesmoignage aux humains d'une integrite et d'un cœur généreux, age de cinquante-cinq ans trespassa à Paris le XXIX^e jour de may 1557 », tel est le texte gravé sur une plaque de marbre noir accolée au mur du croisillon droit de cette même église de Nantouillet.

Il mérite une particulière attention car plusieurs

erreurs tout à fait grossières peuvent y être relevées, outre certaines fantaisies orthographiques inexplicables.

Tout d'abord, Antoine du Prat ne servit jamais Henri II. Lorsque ce roi accéda au trône, le chancelier était mort depuis douze ans. Ensuite, ce même Antoine du Prat n'est pas mort à cinquante-cinq ans mais à soixante-douze, à Nantouillet et non à Paris, le 9 juillet 1535 et non le 29 mai 1557...

Il est absolument impensable que cette succession d'erreurs soit le seul fait du hasard. On peut plutôt supposer qu'elles ont été voulues par l'auteur de la plaque de marbre. De là à imaginer qu'elles renferment une quelconque clef permettant d'accéder au trésor d'Antoine du Prat, ou à un plus important secret, il n'y a qu'un pas. Cela semble peut-être très osé de le franchir mais quelle autre hypothèse avancer? D'autant plus que François I^{er}, qui avait pourtant d'autres soucis, effectua de fréquents séjours à Nantouillet. Que venait-il y chercher?

Enfin, il est troublant de noter que Le Paire qui, dans son ouvrage avait transcrit intégralement le texte de la dalle et en avait assurément saisi toutes les invraisemblances, n'en signalait qu'une à l'attention de ses lecteurs : la date de décès, gardant le silence sur les autres, pourtant encore plus frappantes.

Le mystère demeure. Souvent, le dimanche, les visiteurs viennent admirer le château de Nantouillet, les tours ruinées, les fossés profonds envahis par la végétation et le portail monumental orné de fines sculptures Renaissance au-delà duquel s'élève l'actuel corps de logis. Ils ne se doutent certainement pas que ce château, construit par un personnage passionnant et méconnu, garde peut-être encore le secret d'un énigmatique et colossal trésor.

IV

LE TRESOR ROYAL A MONTMEDY

L'ARRESTATION de Louis XVI à Varennes, le 20 juin 1791, produisit une totale désorganisation dans le clan qui avait préparé la fuite du roi. Une mauvaise exécution du plan en avait amené l'échec.

La berline de Louis XVI avait réussi à atteindre Châlons et, ayant dépassé cette ville, à pénétrer sur le territoire où commandait le marquis de Bouillé, gouverneur militaire des Trois-Evêchés. Là, elle devait rejoindre, à Pont-de-Somme-Vesle, un groupe de quarante hussards commandés par le duc de Choiseul et le baron Goguelat. Un simple retard de quatre heures, insignifiant pour l'époque si l'on tient compte des moyens de transport employés, et des rassemblements de paysans, décidèrent Choiseul à ne pas attendre davantage et à retourner en arrière. Le duc envoya même Léonard, coiffeur de la reine, prévenir les détachements de Sainte-Ménéhould et Clermont, que le roi n'arriverait pas. C'était fini. Le roi, reconnu à Sainte-Ménéhould, fut arrêté à Varennes, puis reconduit à Paris, sans avoir pu réussir à joindre les troupes fidèles de Bouillé.

Pourtant, l'organisation du plan d'évasion avait été soigneusement élaborée. Mirabeau, le premier, avait senti la nécessité qui pressait le roi de sortir

de Paris s'il voulait reconquérir son trône. Mais il était mort, en avril 1791, sans y être parvenu.

Une longue et importante correspondance chiffrée s'établit entre le gouverneur militaire des Trois-Évêchés et le maréchal suédois Axel de Fersen, intime de la famille royale. Des contacts eurent même lieu entre Bouillé et l'évêque de Pamiers, représentant de Louis XVI. Toutes ces intrigues aboutirent à un plan minutieux. La berline royale devait rouler solitaire jusqu'à Châlons et, au premier poste suivant cette ville, être escortée de loin par des hussards. Ensuite, de relais en relais, toujours escortée par les détachements de Bouillé, elle devait parvenir jusqu'à Montmédy, où Louis XVI établirait sa base de résistance.

Et ce fut cet abandon de poste du duc de Choiseul à Pont-de-Somme-Vesle, premier relais, qui détermina l'échec de toute cette opération savamment montée. Car le roi, contrairement à ce que l'on a pu prétendre, n'avait pas l'intention de gagner l'étranger, mais simplement de s'installer dans une place forte voisine de la frontière.

Cette place forte, d'où le roi voulait mener sa nouvelle politique, c'était Montmédy, ville aux puissantes fortifications datant des Habsbourg, des Espagnols, puis de Vauban, à proximité immédiate des frontières belge et luxembourgeoise, au nord-est du massif stratégique de l'Argonne.

Quelques jours avant la date fatidique du 20 juin retenue pour la fuite des Tuileries, Bouillé avait fait monter à Montmédy un détachement de ses dragons. Ceux-ci, chargés de contrôler la ville lors de l'arrivée de Louis XVI, devaient également y conduire le trésor destiné à financer les diverses opérations que déciderait le roi. Tout était prêt pour recevoir le monarque à Montmédy. Une réception avait même

été prévue pour l'arrivée du roi, où celui-ci devrait se montrer en habit de cérémonie et prononcer un discours.

Mais le roi ne devait jamais parvenir jusqu'à la ville. Lorsque la nouvelle de son arrestation à Varennes fut connue à Montmédy, les officiers de dragons se trouvèrent désorientés. Privés d'ordre de par l'impossibilité d'établir le contact avec Bouillé, ils prirent le parti d'enfouir le trésor et de quitter la ville. Ils tentèrent de rejoindre Bouillé, apprirent que celui-ci s'était réfugié au Luxembourg, et imitèrent son exemple.

Ce trésor de guerre avait été rassemblé par Bouillé à Metz. Il est difficile de l'évaluer. Au trésor de l'armée de l'Est étaient en effet venues s'ajouter diverses sommes empruntées par Louis XVI et Fersen à des banquiers, acheminées jusqu'à Metz par les soins de l'évêque de Pamiers et d'émissaires secrets. Peut-être même comportait-il les deux millions de la liste civile pour lesquels le roi avait encore retardé son départ de plusieurs jours. Il les toucha le 7 juin et, dans l'intervalle des treize jours qui précéda sa fuite, peut-être put-il les faire acheminer à temps.

Le rôle joué par un curieux personnage vient encore ajouter à cette affaire de trésor.

Léonard, le coiffeur de Marie-Antoinette, était parti le 20 au matin en compagnie du duc de Choiseul. Tous deux parvinrent à Pont-de-Somme-Vesle, où ils furent rejoints, quelques heures après, par le détachement de hussards. Emotif et agité, très peu préparé pour cette mission, Léonard transportait pourtant avec lui une valise contenant une partie des bijoux personnels de la reine, les diamants de Madame Elisabeth, et l'habit de cérémonie du roi.

Choiseul ayant décidé d'abandonner Pont-de-

Somme-Vesle, Léonard partit en cabriolet prévenir les chefs de poste que le roi ne passerait pas. Il avait toujours sa précieuse valise avec lui, et le précisa même au chevalier de Bouillé, commandant le poste de Varennes, afin qu'il lui fasse avoir plus vite des chevaux frais, car il craignait de se faire arrêter.

Enfin, le coiffeur de la reine réussit à s'enfuir et à franchir la frontière. Il se réfugia à Luxembourg où il retrouva Bouillé et quelques-uns de ses officiers arrivés depuis peu. Et pour se débarrasser de son précieux et délicat dépôt, Léonard remit au plus vite les bijoux et les diamants au marquis de Bouillé.

Et là, nous entrons en plein mystère. Car Bouillé confia à son tour la valise à un de ses officiers. Pour quelle raison, et de quelle mission le marquis chargea-t-il son adjoint? On ne le sut jamais : celui-ci fut retrouvé mourant, à proximité immédiate de Montmédy, non loin du cimetière. La cassette avait disparu, on n'en retrouvera jamais la trace.

On peut se demander si l'officier assassiné n'avait pas été chargé par Bouillé d'aller ajouter les bijoux et les pierreries à la cachette de Montmédy. Seulement fut-il tué avant ou après avoir effectué sa mission? Il a très bien pu l'être avant, afin d'être déposé de la cassette, et dans ce cas, qu'est-elle devenue? Sans doute le voleur aurait-il eu bien du mal à négocier son butin et peut-être existe-t-il à Montmédy une seconde cachette où dorment les bijoux de Marie-Antoinette et les diamants de Madame Elisabeth.

Le marquis de Bouillé mourut à Londres, en émigration, le 14 novembre 1800. Ni lui ni aucun des officiers qui étaient dans le secret — ils ne devaient pas être plus de deux en tenant compte de celui qui trouva la mort avec les bijoux puisque chaque détachement était commandé par deux officiers — ne purent rentrer en France, et il est douteux qu'ils se

soient risqués à confier les renseignements qu'ils possédaient à qui que ce soit.

Montmédy est devenue une ville double. Indépendamment de l'ancienne, entourée par les fortifications, une autre ville s'est développée, dans la vallée, et « Montmédy-Haut » s'efface de plus en plus.

Il y a maintenant à peine vingt-cinq familles pour continuer à vivre là, à l'abri des murailles, dans un quartier où les terrains vagues et les maisons ruinées ne se comptent plus, car les destructions entraînées par la guerre de 1914 furent nombreuses.

En 1791, deux maisons avaient été aménagées pour recevoir la famille royale. On avait d'abord songé à installer le roi, la reine et leurs enfants au château de Thonelle, distant d'une lieue et demie mais, finalement, la ville même fut jugée un abri plus prudent.

Les dragons avaient fait préparer un refuge qui appartenait aux moines de l'abbaye belge d'Orval, située à quelques kilomètres au nord de Montmédy : la maison d'un notaire qui lui faisait presque face.

Le refuge d'Orval est demeuré intact, quoique endommagé. La porte a été murée, on se demande pour quelle raison, mais par des fenêtres basses aux barreaux rongés de rouille, on aperçoit encore de nombreuses et profondes caves. Quant à la maison du notaire, elle devint le siège du tribunal puis fut démolie. A son emplacement ne reste qu'un terrain vague où vont jouer les enfants.

De ces appartements qui furent aménagés pour la famille royale, ne demeurent à Montmédy que quelques souvenirs : des vieilles familles assurent, tenant l'information de leurs aïeux, posséder des meubles qui en provenaient et qui furent dispersés lors d'une vente aux enchères.

Où fut caché le trésor de l'armée de Bouillé? Bien sûr, il existe de nombreux souterrains dans toute la ville, particulièrement dans le voisinage des remparts ou sous les remparts eux-mêmes. Un, entre autres, se trouve près de l'ancienne maison du notaire où l'on attendait le roi. Mais la plupart sont bouchés, écroulés ou inaccessibles. Certains ont été dégagés et demeurent en bon état. Ce sont ceux qui permettent d'accéder à la ville, sous les remparts. L'un d'eux traverse l'ancienne infirmerie. Mais il est douteux que le trésor puisse se trouver là, à moins qu'il n'existe un caveau secret, ce qui n'est pas impossible. Pourtant, la piste la plus sérieuse semble être ce refuge des moines d'Orval, où on avait également préparé des appartements pour la famille royale. En effet, une solide tradition veut qu'un souterrain, maintenant obstrué, partant des caves du refuge, le relie à l'abbaye d'Orval. La distance entre Montmédy et Orval n'est pas énorme, et l'existence d'une telle galerie peut facilement s'envisager. Surtout que les immenses trésors de l'abbaye, qui fut brûlée en 1792, ne furent jamais retrouvés. La littérature s'est emparée de cette histoire et un auteur a avancé que les trésors d'Orval seraient cachés au fond d'un petit lac, non loin de l'abbaye. Mais combien serait plus vraisemblable une cachette dans un souterrain unissant l'abbaye à ce qui était pour elle, à Montmédy, une véritable dépendance.

Aussi, la découverte de cette galerie pourrait-elle ne pas ménager ses surprises : les trésors des armées du roi à une extrémité, ceux d'une richissime abbaye à l'autre.

V

LE CAVEAU SECRET DE GILLES DE BRETAGNE

LES derniers rayons du couchant coloraient encore de rouge et d'ocre le cours de la Rance entourant le château de La Hardouinaye, « place mal plaisante, close et étroite », suivant la description de d'Argentré.

En ce soir du 25 avril 1450, du soupirail d'un cachot, dans une des puissantes tours, des gémissements se faisaient entendre qui, bientôt, se transformèrent en râles d'agonie.

Olivier du Meil et ses sbires avaient enfin réussi à étouffer, sous un matelas, la forme sombre qui se débattait sur le grabat du cachot. Le gouverneur de La Hardouinaye se releva et s'épongea le front. Le corps du jeune prisonnier demeura inerte puis, doucement, glissa jusqu'à tomber avec un bruit sourd sur les dalles de pierre.

L'épilogue de « la lamentable histoire de Gilles de Bretagne », comme la qualifient les vieux chroniqueurs, venait de s'achever.

Mais, auparavant, Gilles de Bretagne avait pu se confesser à un cordelier de l'abbaye de Boquen, à travers les barreaux de sa cellule : à celui-ci, il avait pu dire : « Va trouver mon frère, François I^{er}, duc de Bretagne, et dis-lui qu'avant quarante

jours, je l'assigne devant le tribunal de Dieu. »

En plein cœur de la haute Bretagne, sur cette Côte d'Emeraude, de grèves et de rochers déchiquetés, l'Arguenon vient se jeter dans la mer en un large estuaire, à l'extrémité duquel Le Guildo étale ses vieilles maisons grises balayées par les vents. Sur la rive droite se dressent encore les vestiges de deux tours rondes mais le reste des ruines disparaît parmi les arbres, le lierre et les végétaux de toutes sortes : là, s'élevait jadis le puissant château du Guildo ou « Vieux Château », comme l'appellent les habitants, ruine chargée des souvenirs d'une longue histoire.

Le soir, lorsque la mer est mauvaise et que les bateaux sont restés dans le port, au café de l'Arguenon ou au café de la Mer, les pêcheurs évoquent encore, à mi-voix, autour des longues tables basses, les spectres du prince Chramme, de sa femme et de ses filles, brûlés vifs au Guildo, et qui hantent encore les vieilles pierres.

Ce Chramme était le fils du roi Clotaire. Après de multiples rébellions contre son père, il se réfugia auprès de Chonobr, comte de Bretagne, et c'est au Guildo qu'il fut pris et brûlé avec sa famille par les troupes du roi.

Mais les pêcheurs parlent aussi, et leurs yeux brillent avec plus d'éclat, du fabuleux trésor de Gilles de Bretagne, caché quelque part dans les ruines du Vieux Château.

Ce Gilles de Bretagne, qui mourut au château de La Hardouinaye dans des circonstances atroces et qui cacha au Guildo de fabuleuses richesses, était un personnage à part, en marge de son temps, ce brutal xv^e siècle. Troisième fils de Jean V, duc de Bretagne et de Jeanne de France, il avait hérité d'un caractère doux et lymphatique qui l'attirait tout naturellement vers les arts et les plaisirs, alors qu'il détestait,

chose rare pour son temps, la guerre et le pouvoir.

Sa grande passion était la musique mais il aimait presque autant la danse, la peinture et la poésie. De plus, durant son adolescence, il fit toutes ses études et plusieurs séjours en Angleterre, à la cour d'Henri VI. De ces années passées à Londres, il lui resta une connaissance parfaite de l'anglais, de nombreux amis et l'amitié du roi britannique.

Lorsque Jean V mourut, l'aîné des trois frères, François, devint duc de Bretagne. L'apanage du second, Pierre, était important et couvrait presque l'ensemble du Penthievre, avec Guingamp comme capitale. Gilles, lui ne reçut que deux petits fiefs : Ingrandes et Chantocé.

Mécontent, Gilles quitta la cour de son frère et enleva Françoise de Dinan, une orpheline de dix ans, héritière du plus puissant fief de Bretagne, et l'épousa. Tous deux se réfugièrent dans la forteresse du Guildo, qui appartenait à Françoise.

Là, entourés d'une bande d'amis, pour la plupart des nobles anglais, avec seulement une petite garnison d'hommes d'armes, Gilles et Françoise menèrent pendant quelques années une vie agréable et insouciant de festins et de fêtes, de danses, de musique et de chasses bruyantes et joyeuses.

Toutefois, l'animosité entre Gilles et le duc de Bretagne son frère ne faisait que croître. François I^{er} était excité contre son cadet par certains de ses conseillers, principalement par Arthur de Montauban qui avait jadis convoité Françoise de Dinan et surtout son important fief. Une entrevue eut lieu entre les deux frères au château de Rieux. François I^{er} reprocha à Gilles l'enlèvement de Françoise de Dinan et produisit une lettre du 5 juillet 1445, signée de son cadet et adressée au roi Henri VI, tombée entre les mains du duc, par laquelle Gilles

de Bretagne mettait ses places fortes à la disposition du roi d'Angleterre. Les deux frères se quittèrent en ennemis.

Gilles de Bretagne avait-il vraiment l'intention de s'allier aux Anglais contre son frère? Certains historiens parlent même d'un corps expéditionnaire de 6 000 hommes promis à Gilles par Henri VI. Toutefois, étant donné le caractère indolent de Gilles et son peu d'ambition politique, ce n'est guère probable, d'autant que l'argent ne lui manquait pas. On peut donc considérer cette fameuse lettre comme le fruit d'un simple coup de colère, habilement exploité par l'entourage du duc.

Toujours est-il que François I^{er} ayant pris peur ou ayant voulu simplement en terminer avec son frère, fit appel à Charles VII et se plaça sous sa protection.

Le 26 juin 1446, 400 cavaliers français, armés de lances et d'épées, chevauchaient vers Le Guildo. Entouré de quelques-uns de ses amis, Gilles, du haut d'une tour, eut tout le temps de les voir venir. Il comprit vite que l'on venait l'arrêter et que toute résistance était inutile. D'autre part, la marée était basse : il ne lui était pas possible de fuir en bateau par l'Arguenon.

Gilles descendit en hâte et, aidé de quelques officiers anglais de confiance, il dissimula ses trésors dans les souterrains du château. Il fit ensuite abaisser le pont-levis et s'avança à la rencontre du capitaine de Brézé qui chevauchait en tête de ses hommes et le salua courtoisement.

Les Français se saisirent aussitôt de sa personne, pénétrèrent dans le château, s'emparèrent des clefs et se livrèrent au pillage : tapisseries, glaces, meubles, sculptures, rien ne fut épargné.

« On vit flamboyer sous les plafonds obscurs des

salles gothiques, rapporte Bertrand Robidou, les trésors et pierreries de Françoise de Dinan; tissus et chaînettes d'or, rubis enchâssés dans le même métal; bijoux aux perles pendantes; bijoux en forme de fleurs avec des ciseaux de perles couronnées de diamants; écharpes de toutes couleurs émaillées et frangées d'or, etc. »

Devant une telle énumération de ce que l'on n'avait pas pris la peine de cacher, on peut s'imaginer les fabuleuses richesses que devait représenter ce qui fut caché en priorité...

Gilles de Bretagne fut ensuite traîné de forteresse en forteresse : Coatquen, Moncontour, La Hardouinaye enfin, où il connut une fin si tragique. Olivier du Meil, favori d'Arthur de Montauban, tenta d'abord de le laisser mourir de faim. Mais la légende affirme qu'après trois mois de jeûne Gilles vivait encore : une vieille femme, prise de pitié devant ce prisonnier de vingt-cinq ans, lui aurait fait passer, chaque jour pendant tout ce temps, du pain noir et du lait de chèvre à travers les barreaux de sa geôle. Alors, on l'empoisonna : mais il avait l'âme chevillée au corps, il ne mourut point. Il fallut l'étouffer sauvagement pour qu'il trépassé enfin.

La légende dit aussi qu'alors qu'il chevauchait le long de la grève du mont Saint-Michel, François I^{er} vit son cheval saisi à la bride par un inconnu encauchonné, vêtu de bure, qui lui révéla les dernières paroles de Gilles : « Avant quarante jours, je t'assigne devant le tribunal de Dieu », et le duc mourut... Légende? Pourtant, Gilles est mort le 25 avril 1450, François le 17 juin de la même année, quarante jours après la commission du cordelier de Boquen.

Pierre, le troisième frère, devint duc de Bretagne. Il fit rechercher le corps de Gilles afin de l'ensevelir dans l'église de l'abbaye de Boquen. Quant à Fran-

çoise de Dinan, elle se remaria avec l'aîné des fils de Guy XIV de Laval. Jamais elle ne retourna au Guildo.

Pour avoir le temps de transporter, de cacher son trésor et ensuite d'aller à la rencontre des Français, il fallait que Gilles eût une cachette toute prête et d'accès facile. Pas question de l'enterrer. *A priori*, il apparaîtrait que la plus vraisemblable ait été un caveau secret donnant sur un souterrain, ou tout au moins un souterrain dont l'entrée n'était pas repérable de l'extérieur.

Actuellement, Le Guildo est totalement abandonné et la végétation l'enserme de plus en plus. Le dallage primitif et les substructures ont complètement disparu sous une couche de pierres éboulées, de végétaux décomposés et de sables apportés par les vents... Il est donc difficile d'établir clairement quelles étaient les attaches souterraines du Guildo et pour tenter de les retracer, on ne peut guère se baser sur autre chose que les traditions populaires. Celles-ci mentionnent deux galeries partant du Vieux Château. La première conduit jusqu'au château du Val, sur la rive opposée de l'Arguenon, cette rivière étant, à l'origine, beaucoup moins large qu'elle ne l'est actuellement. Effectivement, en 1937 à la ferme Meaugis, on découvrit un passage, en retirant une plaque de cheminée. Il n'y a même pas cent mètres entre cette ferme et le château du Val. La seconde galerie est beaucoup plus intéressante. Elle reliait Le Guildo à une grande bâtisse, appelée « Maison des Carmes », un ancien monastère dont les fondations les plus anciennes remontent au VII^e siècle. Cette maison comporte deux étages de caves voûtées, à flanc de rochers. Dans la plus profonde, on peut voir un important orifice obstrué par des pierres car, au moment des marées, y avaient lieu des refoulées d'eau. La « Maison des

Carmes », monastère à l'époque de Gilles de Bretagne, dépendait directement du Guildo.

Monsieur L... a acheté la « Maison des Carmes » en 1954 et y a entrepris de considérables travaux de restauration. Il se souvient très bien que les précédents propriétaires, possédant comme berceau familial cette maison depuis plus de deux siècles, étaient persuadés que le trésor de Gilles de Bretagne se trouvait sur leurs terres. Ne serait-ce pas dans ce souterrain, entre la « Maison des Carmes » et Le Guildo, que se trouverait le caveau au trésor? La distance entre les deux châteaux ne dépasse pas trois cents mètres.

Quoi qu'il en soit, une chasse au trésor passionnante reste à faire au Guildo; jamais fouilles sérieuses n'y furent entreprises; quelques habitants du village vont parfois y chercher en hâte, donnant quelques coups de pioche, mais on n'a; jusqu'à présent, découvert par hasard qu'une vieille arquebuse et quelques boulets de canon...

VI

LA CHASSE DE LA MAISON-BLANCHE

EN septembre 1567, ordre de marche fut donné aux huguenots afin qu'ils investissent un certain nombre de villes de France. Le pays traversait alors la terrible épreuve des guerres de religion — la seconde du nom — avec un affrontement sans pitié entre catholiques et protestants.

Les catholiques en ayant eu par hasard connaissance, le plan d'action de Condé et de Coligny échoua partiellement. Les « parpaillots » réussirent toutefois à prendre Auxerre. Le capitaine de La Borde, gouverneur de la ville, leur avait préalablement facilité la tâche en assurant aux catholiques d'Auxerre qu'ils ne couraient aucun danger : confiants, ceux-ci vinrent déposer leurs armes à l'hôtel de ville. Leur complice ayant agi, les protestants profitèrent encore de l'époque des vendanges : une grande activité se déployait aux portes de la ville de par le va-et-vient incessant des vignerons. Les huguenots adoptèrent ce déguisement et s'introduisirent ainsi dans la place. Le 28 septembre au matin, ils en étaient les maîtres absolus.

Auxerre était alors célèbre par sa richissime abbaye, l'abbaye de Saint-Germain, peut-être la plus belle de France et d'un rayonnement spirituel et

intellectuel immense. On y instruisait plusieurs centaines d'élèves et sa renommée de charité y avait attiré une foule de pauvres qui y trouvaient secours. Naturellement, une telle notoriété n'allait pas sans s'accompagner d'imposantes richesses matérielles. L'abbé Lebœuf, chroniqueur, donne une description minutieuse du trésor de l'abbaye : croix, reliquaires, statuettes, calices, chandeliers, encensoirs jalonnent son mémoire. Mais la pièce dont la valeur spirituelle, artistique et matérielle apparaissait de loin comme la plus importante était la châsse contenant les reliques de saint Germain.

En 863, Lothaire, fils de Charles le Chauve, devint abbé de Saint-Germain. Cette même année, le roi de France maria sa fille Judith dans l'église qui venait d'être achevée et fit don d'une châsse en or, fondue en partie avec des bijoux offerts par les miraculés et les fervents de saint Germain, depuis la mort de celui-ci, en 448. Le corps du saint fut tiré du tombeau — lequel se trouve toujours dans les cryptes d'Auxerre — pour être mis en cette châsse.

Menacée à maintes reprises au cours de l'histoire, elle devait à chaque fois être sauvée de justesse. Ainsi, en 1358, proposée pour payer la rançon d'Auxerre, elle fut volée par deux brigands sur la route de Paris, ce qui lui évita de tomber entre les mains des Anglais, puis retrouvée après une méticuleuse enquête ordonnée par le pape Urbain V.

Au cours des journées des 28, 29 et 30 septembre 1567, tous ces trésors furent méthodiquement pillés et répartis entre les divers capitaines huguenots ayant participé à l'opération.

Au sac des objets précieux et sacrés, des bijoux et des reliquaires, succéda la destruction des images, des vitraux, des statues, puis la récolte des métaux

provenant de tout l'édifice, plomb, cuivre, bronze, pour la fonte des balles.

Les huguenots voulurent même jeter bas la chapelle de la Vierge. Ils attelèrent des paires de bœufs et de chevaux au pilier central. Finalement, celui-ci céda et la voûte s'effondra... en partie sur les pillards : trois d'entre eux furent tués, plusieurs autres blessés.

Le 30 enfin, les capitaines chargèrent leur butin sur des charrettes. Jacques de Loron, de la Maison-Blanche, venu à Auxerre avec une centaine d'hommes, avait été l'un des plus acharnés au pillage. Il repartit vers son château avec « dix ou onze » charrettes chargées de coffres contenant des objets du culte et la fameuse châsse de saint Germain.

La demeure de Loron, le château de la Maison-Blanche, n'était située qu'à quelques dizaines de kilomètres d'Auxerre. Il eut tôt fait d'y parvenir. Le butin fut aussitôt déchargé et plusieurs serviteurs montèrent la précieuse châsse à la « chambre haute » située au premier étage du château et où logeaient Loron et sa femme.

Le capitaine huguenot avait pris la précaution de ramener un orfèvre de son expédition. Une part de butin ayant été distribuée aux soldats, l'artisan fut invité à fondre en lingots les calices et autres objets précieux. L'or aurait été enterré par les soins de la dame de Loron sous des rosiers du parc.

Alors le capitaine et son orfèvre essayèrent de faire subir le même sort à la châsse de saint Germain. Pendant près de quinze jours, on s'y occupa en vain : le marteau de l'artisan ne parvenait pas à briser ni même à entamer la châsse. Loron se résigna alors à l'enfouir intacte et fit mander un maçon pour creuser le trou.

Le travail s'effectua de nuit à la lueur d'une lanterne que tenait la jeune Claudine Ravier, ser-

de la recherche raisonnée et non un vandalisme exercé au détriment des monuments historiques que d'autres ont souvent tant de peine à défendre.

Les propriétaires, quant à eux, avouent leur indifférence envers ce trésor en tant que bien matériel. Ils occupent la vieille demeure depuis 1957 et, loin d'être contaminés par la fièvre de l'or, ils s'efforcent de mettre en œuvre le message fraternel de saint Germain dont ils côtoient les reliques. Malgré la faiblesse de leurs moyens, leur vœu le plus cher a toujours été qu'une œuvre d'entraide puisse s'installer en cet endroit.

VII

CRAYERES, ESCALIERS ET SOUTERRAINS : OU SE CACHE LE TRESOR DE SAINT-NICAISE?

VERS 1750, la commune de Reims achetait à la suite d'une expropriation un ensemble de cinquante-deux maisons qui appartenait jusqu'alors au chapitre de la cathédrale, afin de tracer la place Royale, après avoir rasé les bâtiments.

Quelques jours après le début des travaux de démolition, plusieurs ouvriers, en abattant une cloison, découvrirent un vieux sac de cuir rongé : il contenait huit cents pièces d'or ! Ce qui prouve que la découverte des trésors perdus n'est pas l'exclusivité du ^{xx}e siècle et que Reims ne manque pas de cachettes. Par ailleurs, les difficultés juridiques, elles aussi, existaient déjà : cette découverte donna lieu à de nombreuses querelles et à un procès qui dura plusieurs années entre la commune, le locataire, le chapitre et les ouvriers qui, tous, réclamaient le trésor. Finalement, ce fut Louis XV qui trancha en personne le différend en partageant le trésor en trois parts égales : une pour la ville, les deux autres respectivement pour le chapitre et le locataire.

Ces huit cents pièces d'or ne constituent d'ailleurs pas la seule découverte rémoise. En 1918, de nombreuses trouvailles, consécutives aux destructions massives entraînées par la guerre, furent effectuées.

Les plus belles pièces remontaient à l'époque gallo-romaine : vases et objets d'argent, monnaies, sculptures.

Toutefois, le grand trésor qui reste à découvrir à Reims, celui de l'abbaye bénédictine de Saint-Nicaise, est d'une origine toute différente : il a disparu totalement au cours de la Révolution.

Pour bien saisir le caractère particulier de ce trésor, il est nécessaire d'analyser l'histoire de cette abbaye et le contexte géographique du quartier de Reims où elle était implantée depuis quatre siècles. La pénétration chrétienne en Champagne se fit dès le milieu du III^e siècle. Toutefois, pourchassés et martyrisés, les premiers chrétiens ne s'installèrent pas dans l'enceinte romaine de Reims. Ils se réfugièrent sur une butte, au sud de la ville, où ils creusèrent des galeries souterraines dans la craie, afin d'y installer leurs églises primitives et leurs ossuaires. Aussi, à partir de 313, après l'édit de Milan autorisant le christianisme, les églises se multiplièrent-elles naturellement en ce site prédestiné : Saint-Sixte, Saint-Timothée, Saint-Martin, etc.

Les abbayes de Saint-Nicaise et Saint-Rémi furent cependant les deux édifices les plus importants qu'on bâtit sur les anciennes crayères.

Saint-Rémi, primitivement appelée Saint-Christophe, construite vers 320, fut le lieu de sépulture des évêques de Reims à partir du VI^e siècle. Saint-Nicaise, en revanche, qui fut édifiée vers 363, abrita, elle, les dépouilles des premiers évêques rémois. Elle avait d'abord été baptisée Saint-Agricole.

Au cours des siècles, les deux abbayes, devenues bénédictines, ne firent qu'accroître leurs richesses. A l'une comme à l'autre affluaient les donations diverses, royales ou privées. Saint-Rémi possédait des biens dispersés jusque dans le Hainaut; ceux

de Saint-Nicaise, tout aussi considérables, étaient regroupés dans la région de Reims. Il s'établit une concurrence entre les deux communautés qui entraîna une animosité croissante. Plusieurs ordres impératifs de fusion, émanant de divers rois de France, demeurèrent sans aucun effet.

La Révolution n'épargna ni l'une ni l'autre.

A Saint-Rémi, en 1793, l'église fut transformée en grange à fourrage, l'abbaye dissoute et les moines dispersés. Les révolutionnaires déchaînés renversèrent le tombeau de saint Rémi dont les cendres furent jetées à la fosse commune. Toutefois, les moines avaient eu le temps, avant leur départ, de confier à des fidèles les pièces du trésor du culte, à charge pour eux de les conserver en lieu sûr jusqu'à des temps plus calmes. Très peu d'entre elles avaient disparu lorsque le culte fut rétabli à Saint-Rémi en 1803.

L'histoire de Saint-Nicaise, en cette époque troublée, est beaucoup plus incohérente et mystérieuse. La Convention ayant décidé de réduire le nombre des églises, fixa à cinq le nombre d'entre elles qui pouvaient rester en service pour la ville de Reims. Les autres devaient disparaître et Saint-Nicaise, dont la toiture était en mauvais état, faisait partie des condamnées.

Aussi les révolutionnaires vinrent-ils prendre possession de l'abbaye. Les moines, prévenus de leur arrivée avaient juste eu le temps de fuir Saint-Nicaise sous des déguisements divers. Lorsque les révolutionnaires occupèrent les locaux, ils se livrèrent aussitôt à une fouille aussi méthodique et acharnée qu'inutile et durent se rendre à l'évidence : avant de s'enfuir les moines avaient eu le temps de cacher leur trésor. Des centaines d'hommes, qui avaient quasiment tout cassé, n'avaient pu même recueillir un indice.

Et depuis, du trésor de Saint-Nicaise, des innombrables objets du culte, des reliques et des monnaies d'or, revenus des nombreuses propriétés de l'abbaye, rien n'a jamais été retrouvé.

Saint-Nicaise fut vendue, pour la somme dérisoire de 50 000 livres, quelques semaines plus tard, à un nommé Sancerre. Ce patriote n'eut rien de plus pressé que d'enlever à sa nouvelle propriété tout ce qu'elle pouvait recéler de cuivre et de plomb, des portes aux toitures, en passant par les vitraux. Puis, ayant vendu le fruit de son travail de récupération et réalisé un substantiel bénéfice, le citoyen Sancerre laissa Saint-Nicaise à l'abandon. Pour plusieurs années, l'abbaye n'eut d'autre utilité que de servir de carrière de pierres aux habitants du quartier. Lorsque Napoléon, soucieux de faire disparaître les vestiges de la Révolution, la fit raser, elle n'était plus qu'une vaste ruine branlante. Les derniers pans de murs furent jetés bas. En 1815, il ne restait plus de l'imposante abbaye qu'une petite maison, qui existe toujours d'ailleurs.

Toutefois, les immenses sous-sols de Saint-Nicaise demeuraient intacts; ils le sont encore.

Ils se composaient de caves, de galeries et, au plus profond, à environ trente-cinq mètres au-dessous du sol, de crayères qui servirent à l'extraction des matériaux utilisés pour la construction de l'abbaye.

Quelques années après la première guerre, le tout fut acheté par une marque de champagne. Les caves et les crayères furent utilisées pour le vieillissement des vins. Actuellement, elles se visitent facilement. Au cours du trajet partiel que fait parcourir le guide (le réseau total des caves et galeries est long de sept kilomètres!), on peut voir d'intéressants vestiges datant de l'abbaye : arcs ogivaux, statuettes de saint Nicaise dans une petite niche, mais surtout deux

escaliers, barrés en leur milieu par un mur de briques. Le premier permettait, jadis, le passage entre les caves et la cuisine de l'abbaye. Beaucoup plus intéressant, le second reliait directement le presbytère de l'église aux crayères les plus profondes, là où, au III^e siècle, se réunissaient les premiers chrétiens.

Une fois par an, les moines se réunissaient dans la sacristie de l'église Saint-Nicaise. Ils fermaient soigneusement les portes derrière eux et descendaient ce mystérieux escalier jusqu'aux profondes crayères. Qu'allaient-ils y faire après avoir pris tant de précautions? A quelle cérémonie ésotérique se livraient-ils? Personne ne le sut jamais, mais peut-être cette pratique séculaire et secrète pourrait-elle servir d'indication de base pour la recherche du trésor : sans doute ces crayères, que l'on entourait de tant de mystères, présentaient-elles un certain intérêt que les moines ont fort bien pu ne pas oublier lorsqu'ils prirent la décision de cacher leur trésor.

Vers les années 1936, la direction des champagnes X... prit la décision d'agrandir le réseau de galeries et de procéder au percement de nouvelles caves. D'aucuns à Reims murmurèrent qu'en fait de creuser des caves, ces travaux étaient plutôt entrepris dans le but de rechercher le trésor des bénédictins. Rien n'est prouvé mais il faut bien admettre que ces nouvelles caves ne furent utilisées que bien des années plus tard. Il est également certain que la société avait choisi l'emplacement de ses caves à la proximité immédiate des crayères primitives. Il est certain aussi que, lors de l'achat du terrain, la petite maison, dernier vestige en surface de l'abbaye Saint-Nicaise, n'était pas comprise dans l'acte de vente et qu'elle restait à son propriétaire.

Il est troublant de constater que, de nombreuses fois, les champagnes X... ont tenté de racheter cette

insignifiante maison. Le propriétaire s'y est toujours refusé. La raison de cette offre constante et de ce refus perpétuel sera peut-être plus aisée à comprendre si l'on sait que le propriétaire, en 1938, fit appel à un radiesthésiste : celui-ci conclut à la présence d'un trésor dans le sous-sol et se décida à participer aux travaux, mais demanda une participation de 50 %. Le propriétaire répondit qu'il allait réfléchir, qu'il lui ferait signe, etc. et, sitôt le radiesthésiste parti, il entreprit lui-même des fouilles clandestines qui ne donnèrent d'ailleurs aucun résultat étant donné les faibles moyens de l'intéressé.

Non loin de l'emplacement de l'ancienne abbaye Saint-Nicaise se trouvent l'église, le cloître et l'abbaye Saint-Rémi. Le tout est passablement délabré et ce qui était jadis le jardin de l'abbaye n'est plus qu'un terrain vague. Toutefois, le quartier est en pleine transformation : la municipalité fait abattre les îlots insalubres, l'ancien jardin de Saint-Rémi redeviendra un espace vert et des crédits sont prévus pour la restauration de l'église.

En attendant, une équipe de jeunes bénévoles, tous enthousiastes, s'emploie, sous la direction de M. Pomarède, conservateur du musée Saint-Denis, à déblayer un important souterrain qui prend naissance dans l'abbaye même; c'est un boyau central formant plusieurs coudes, large de plus de trois mètres, et duquel partent de nombreuses ramifications maintenant obstruées. Il semble dater de la période gallo-romaine, mais des travaux importants y ont été effectués aux XII^e et XIII^e siècles. Leur utilité véritable? On l'ignore, mais certainement ces galeries devaient-elles rendre d'importants services pour qu'on les entretînt ainsi.

Du souterrain principal partent plusieurs boyaux, obstrués deux ou trois mètres plus loin. Il faudra

les dégager. Il en partait même, à l'origine, une galerie assez importante qui a été murée. Pour quelle raison, et où conduisait cette galerie? Quant au souterrain proprement dit, il est lui-même barré, au bout d'une trentaine de mètres, par un mur également ancien. Pour pouvoir continuer le dégagement, il faudra percer cet obstacle.

Les jeunes bénévoles ne cherchent pas le trésor de Saint-Nicaise. Mais qui sait ce que le hasard peut leur réserver quand ils auront dégagé le souterrain? Car si la tradition ne mentionne pas de souterrain entre Saint-Rémi et Saint-Nicaise, c'est uniquement parce que les deux abbayes bénédictines étaient rivales. Pourtant, il ne faut pas oublier qu'elles étaient bien antérieures à l'ère bénédictine et qu'en ces périodes d'insécurité pour les premiers chrétiens, il eût été normal que ces édifices religieux fussent reliés entre eux. Et justement la galerie murée, dans le souterrain de Saint-Rémi, est sensiblement située dans l'axe de Saint-Nicaise...

VIII

LE TRESOR MAUDIT DU DAGSBURG

LÉ 13 novembre 1679, alors que le crépuscule tombait doucement sur l'immense forêt de Dabo, de violentes explosions se firent entendre, que l'écho répercuta longtemps, de vallée en vallée.

Ce fracas épouvantable venant de la montagne, c'était le château de Dabo, le vieux Dagsburg, qui sautait sous les charges des artificiers du colonel de Bois-David. Les puissantes et antiques murailles du nid d'aigle roulèrent en mille blocs de pierres, grondant le long des pentes, fracassant tout sur leur passage. Puis le silence, seulement troublé par les cris des oiseaux effrayés, retomba sur la forêt.

Dix-sept ans plus tard, en 1696, ce qui restait de murailles au Dagsburg fut soigneusement rasé par les soldats de Louis XIV. C'était le dernier acte d'un long drame d'un demi-siècle, cruel et acharné, et qui devait engendrer un trésor inestimable, mais mystérieux et impitoyable comme l'homme qui l'enfouit dans les entrailles de la terre : par sa faute, plus de dix hommes sont morts dans des circonstances affreuses.

Dabo et son immense forêt domaniale occupent une position clef entre l'Alsace, le plateau lorrain et les Vosges.

Les brumes mouvantes qui s'accrochent aux cimes des grands sapins et s'insinuent dans les sous-bois où murmurent mille eaux invisibles sont propices aux fantômes et aux génies. C'est le pays des sortilèges et des rêves démesurés.

D'innombrables légendes ont survécu aux siècles : c'est le mauvais « mayer » qui regarde passer son enterrement en ricanant derrière la lucarne de son grenier et dont le cercueil remonte à la surface du sol les nuits sans lune; c'est Ida la sorcière, femme de Pierre de Lutzelbourg qui déchaînait la tempête et que son époux mura vivante dans une tour de son château; c'est encore Hugo le Roux, le chasseur, qui tua un ermite d'une flèche en plein cœur et qui, depuis, hurle et pleure dans la forêt, chaque fois que se lèvent les vents et que tonne la foudre.

Cette contrée secrète et attachante constituait, jadis, l'immense domaine des comtes de Dabo, dont les origines sont demeurées mystérieuses. Ils régnèrent sur leurs fiefs en seigneurs tout-puissants jusqu'au XIII^e siècle, époque à laquelle Gertrude, dont les deux frères s'étaient entretués, épousa un chevalier allemand, Simon de Linange.

Leurs descendants, les Dabo-Linange, se succédèrent au Dagsburg sans interruption jusqu'au XVII^e siècle. Lors de la guerre de Trente ans, ils prirent parti pour la France et se rangèrent à ses côtés. Mais, après le traité de Westphalie, ils refusèrent de prêter serment à Louis XIV et, au début de la guerre de Hollande, prirent même les armes contre lui. Enfin, ils quittèrent Dabo pour se réfugier en Palatinat.

Le chef d'une bande de brigands, que ses hommes appelaient le prince de Baladin, et qui pillait le comté et les environs, occupa alors le Dagsburg abandonné par ses maîtres. Son successeur, le

Prince Noir, noble allemand venu de Rhénanie, le dépassait encore en audace et en cruauté. Il amassa au Dagsburg un immense butin d'or et d'objets précieux provenant du pillage des châteaux d'alentour et de rapines aussi innombrables que variées, pendant que se balançaient à l'immense gibet du Schaeferhof les corps de tous ceux qui, d'une manière quelconque, avaient osé s'opposer à lui. Les sauvages et intrépides brigands avaient même réussi l'exploit de dérober son argenterie au général de Créqui, alors en pleine campagne d'Alsace.

Mais ce chef de bande, ce prince des brigands, n'était pas un simple voleur : il semblait bien avoir beaucoup d'envergure, d'ambition et de génie. Comme les pillages ne lui suffisaient pas, il traita avec la Hollande pour conquérir plus vite cette immense richesse dont il ressentait un impérieux besoin. Il fut convenu que la bande du Prince Noir harcèlerait les troupes françaises et gênerait leurs communications. Pour prix de cette alliance, le pillard, devenu franc-tireur, reçut de Guillaume d'Orange une énorme fortune en diamants bruts.

Aussi, un matin de mars 1677, le colonel de Bois-David vint entreprendre le siège du Dagsburg avec 400 hommes selon les uns, 6 000 d'après d'autres sources. Pour l'historien suisse Mérian, le commandant militaire de l'Alsace, M. de Montclar, vint même diriger le siège en personne.

Le Prince Noir et ses hommes, une quarantaine, retranchés dans le château, résistèrent avec acharnement, avec cette furie que donne le désespoir, pendant plus d'une semaine. Ils tuèrent de nombreux assaillants — selon Mérian, les Français durent évacuer trois voitures de morts et de blessés — et écrasèrent les mineurs tentant de faire sauter le rocher

avec des blocs de pierre qu'ils lançaient du haut des remparts.

Ils eurent même la crânerie, alors que la faim les tenaillait, d'envoyer une chèvre, bien nourrie, jusqu'aux pieds des assaillants. Elle tenait une quenouille entre ses sabots et, sur un parchemin épinglé à sa peau, on pouvait lire : « So wanig diese Geisz ihn könnt lehren spinnen, so wenig könnt ihr da Schloss Dagsburg gewinnen (Quand cette chèvre filera, Dabo se rendra). »

Mais si le puissant nid d'aigle ne pouvait pratiquement pas être pris d'assaut — il ne comportait aucune ouverture extérieure —, l'artillerie, amenée en hâte de Saverne vint à bout des échauguettes et des tours et ruina le moral des brigands. Toutefois, on ne sait exactement comment les troupes de Bois-David parvinrent à investir la place : s'infiltrèrent-elles par une brèche pratiquée par les boulets, les assiégés se rendirent-ils ou bien furent-ils trahis par l'un des leurs ? Ces trois versions sont soutenues par différents historiens.

En possession du Dagsburg, les troupes françaises y récupérèrent un immense trésor qui dut être évacué par un convoi entier de chariots : vaisselle d'or et argenteries, armes et bibelots précieux, meubles et tableaux, etc.

Mais point les diamants de Guillaume d'Orange, ni les autres pierres précieuses que le Prince Noir se réservait habituellement et qui constituaient son trésor personnel. Les troupes françaises fouillèrent le château de fond en comble mais ne purent mettre la main sur le coffret.

Alors, le Prince Noir fut mis à la torture. Il ne dit rien, pas une parole ne sortit de sa bouche crispée par la douleur. Mais lorsque, épuisé par les sévices, il sentit qu'il allait mourir, il parla enfin : « Maudits

soient ceux qui toucheront à mon trésor [...]. » Puis il expira sous les yeux de ses tortionnaires.

Le Dagsburg était relié à l'extérieur par cinq souterrains. Le premier, le plus court mais le plus important, unissait le château à l'ancien village, alors situé à quelque deux ou trois cents mètres de l'actuel : deux cavaliers pouvaient y chevaucher de front et les chariots l'empruntaient aisément. On l'utilisait pour amener le ravitaillement au Dagsburg et pour le passage des hommes d'armes et de tous les habitants du château car, rappelons-le, il ne comportait aucune ouverture apparente. Les quatre autres reliaient le Dagsburg aux principales forteresses du comté, entre autres Lutzelbourg, Walscheid et Ballerstein.

Pendant près de deux siècles, certaines entrées de ces divers souterrains sont demeurées accessibles. Aussi, les chercheurs de trésors ne manquèrent-ils pas, surtout au cours du XIX^e siècle. Toutefois, toutes ces recherches furent vaines et se terminèrent tragiquement. Une dizaine de personnes trouvèrent en effet la mort dans cette quête fantastique. Encore ce chiffre ne tient-il compte que des chercheurs connus dans la région et dont la disparition ne pouvait passer inaperçue. Combien exactement ont trouvé la mort en cherchant le trésor maudit ? On ne peut le dire, d'autant qu'il semble bien que beaucoup d'étrangers se soient intéressés de près aux diamants, aux rubis et aux saphirs du Prince Noir...

Vers 1850, deux inconnus sont descendus dans les souterrains du Dagsburg. Ils en sont remontés et ils sont les seuls. Mais ils étaient incapables de prononcer une parole, regardaient fixement et respiraient avec lenteur et difficulté : ils sont morts au village, le médecin à leur chevet, à peine trois heures plus tard. Ils sont les seuls à avoir pu revenir de cette

mystérieuse salle souterraine, nœud de galeries et d'escaliers de pierre, où tant d'autres ont péri et dont parle un vieux grimoire. Qu'ont-ils bien pu y voir? Ils n'ont malheureusement pas été à même de le raconter.

Après leur mort, le curé de Dabo réussit à convaincre ses ouailles que ces souterrains étaient voués au diable et que les génies du mal y régnaient; tout le village s'employa à obstruer soigneusement les entrées.

Il y a à peine une quinzaine d'années, deux Hollandais arrivèrent à Dabo. Ils s'employèrent à effectuer des tracés et, semble-t-il, retrouvèrent plusieurs points d'accès des anciens souterrains menant à la mystérieuse salle, ainsi que son emplacement approximatif. Seulement, ces travaux préliminaires effectués, ils ont abandonné leurs recherches. Ont-ils pris peur ou bien se sont-ils rendu compte de difficultés insurmontables? Ils ont quitté Dabo pour n'y plus revenir.

Les gens ont peur, à Dabo, d'évoquer cette mystérieuse histoire. Ils préfèrent n'en point parler. Et s'ils le font, c'est avec une extrême réticence, et pour lâcher seulement quelques simples mots, vagues et imprécis. D'ailleurs, dix personnes à peine connaissent l'existence du trésor et du Prince Noir. Quelques autres ont appris par hasard quelques détails mais ils n'ont jamais eu la tentation d'en savoir plus long. Pour tous, la cassette de pierres précieuses constitue un trésor inapprochable.

Cette conspiration du silence est d'ailleurs soutenue par une fausse version répandue, on se demande comment, dans le pays, et qui fait état d'un trésor des comtes de Dabo, caché dans le château avant le siège, et défendu par des forestiers. Il n'est même pas utile d'en démontrer l'invraisemblance.

Par ailleurs, il existe plusieurs livres relatant l'histoire du Prince Noir et de son trésor, sept ou huit environ, disséminés en Hollande, en Allemagne, dans le Sud de la France et un à Dabo même. Ces différentes versions sont contradictoires sur des détails, mais toutes abondent en sous-entendus.

Il y a dix ans à peine, une ancienne maison de Dabo fut détruite pour permettre la construction d'une boucherie nouvelle : lors des travaux, un passage souterrain fut mis à jour : on n'osa pas s'y aventurer au-delà de dix mètres et l'orifice fut soigneusement rebouché.

Le trésor de diamants et de pierres précieuses caché par le Prince Noir est fabuleux ; de nos jours, il représente une fortune énorme. Mais les embûches, les difficultés et les dangers qui l'entourent sont considérables : souvenons-nous, dix hommes au moins sont morts. Avant toute chose, il faudrait s'employer à déterminer la cause de ces mystérieuses disparitions : dangers matériels ou authentique malédiction ?...

IX

LE DIAMANT DES JUIFS

L faisait très chaud à Lyon, ce jour d'été 1536. Le dauphin François, fils de François I^{er}, venait de terminer une partie de paume passionnée, disputée sur le domaine de l'abbaye d'Ainay. Couvert de sueur, le dauphin réclama à boire et son écuyer, Montecuculli, lui tendit un verre d'eau glacée qu'il but d'un trait.

Presque aussitôt, l'héritier de la couronne de France se sentit pris de malaise. Il dut s'aliter et, après une brève agonie, rendit son âme à Dieu. Ce jeune prince, athlétique, élégant et chevaleresque, que l'ensemble de ses contemporains comparait à son père, n'était âgé que de dix-neuf ans et les médecins ne purent se prononcer sur la cause du décès. Aussi, cette mort prématurée glaça-t-elle la cour d'effroi : François était mort parce que, tout comme la plupart des grands seigneurs et nobles dames, il s'était intéressé de trop près au fameux diamant des Juifs de Lyon...

Entre la rive ouest de la Saône et la colline de Fourvière, groupées autour d'une cathédrale gothique, s'étendent les ruelles sombres du quartier Saint-Jean. Elles sont bordées de vieilles demeures des XVI^e ou XVII^e siècles, aux façades sculptées et ornées

d'étroites fenêtres Renaissance. Passant sous les grilles de fer forgé, on pénètre dans des couloirs obscurs, qui débouchent eux-mêmes sur d'autres couloirs, autant de cours, de passages et d'escaliers divers : les fameuses « traboules » lyonnaises qui permettent, par exemple, de parvenir depuis ce quartier jusqu'à Fourvière, sans passer par aucune rue.

Il y a quelques années encore, Saint-Jean c'était le quartier « coupe-gorge », le repaire des voyous et des truands de toute espèce, une sorte de Pigalle lyonnais. Il faudra le mouvement de renaissance du vieux Lyon, l'installation des restaurants, cabarets et galeries d'art pour que les truands cèdent le pas, que le quartier perde sa mauvaise réputation.

Pourtant, au XVI^e siècle, Saint-Jean était le quartier riche et élégant de la ville. Tous les grands bourgeois y avaient fait construire de somptueuses demeures et les tournois se déroulaient en son plein cœur : rue Juiverie.

A cette époque, Lyon faillit de peu devenir capitale de la France. La cour, avec la régente, s'y était installée en août 1524, alors que le roi partait prendre Milan : pour quinze mois, Lyon devenait le siège du gouvernement et, après le désastre de Pavie, un an plus tard, Louise de Savoie décida de demeurer au cloître fortifié de Saint-Just, malgré la proximité des armées impériales.

La cité vivait sa grande époque, plus resplendissante et plus florissante encore qu'à l'époque gallo-romaine, sa véritable renaissance.

Première place bancaire d'Europe, Lyon vivait au rythme des grandes foires et ses activités se voyaient augmentées d'une fièvre nouvelle et montante : l'imprimerie. Implantée à partir de 1476, cette industrie s'y développa à une cadence foudroyante : environ cent imprimeurs en 1515, plus de 400 en 1548 et

qui, contrairement à leurs confrères parisiens, adjoignirent l'édition à leur activité principale.

Un tel rayonnement séduisit les étrangers : les Allemands arrivèrent en masse par la Suisse, les Italiens par la Savoie. La cour demeura en permanence à Lyon de 1524 à 1540. Naturellement, elle attirait une foule d'artistes et d'écrivains. Le mouvement intellectuel allait de pair avec le développement économique de la cité.

La réforme prit son élan et beaucoup de précurseurs des temps nouveaux passèrent à Lyon : Clément Marot, Bonaventure, Despériers, et Rabelais vint s'installer comme médecin à l'Hôtel-Dieu, en 1531. C'est là qu'il allait publier ses célèbres ouvrages. Les poètes y fleurirent également : Claude Bellièvre, Guillaume de Choul, Jean Groles, Barthélemy Aneau, Maurice Scève, Louise Labbé, dite « la belle cordière », et tant d'autres... Les salons ne désemplissaient pas, les fêtes et les cérémonies somptueuses se succédaient.

Dans cette ambiance un peu folle, où contrastaient violemment l'opulence des grands et la misère du petit peuple, les intrigues ne manquaient pas, surtout à la cour. C'est la plus mystérieuse d'entre elles qui devait coûter la vie au dauphin François.

A cette époque de la Renaissance, outre les Allemands et les Italiens, une importante colonie juive, puissante aussi bien par le nombre que par la richesse, s'était installée à Lyon, dans le quartier Saint-Jean et sa « tête pensante » avait justement élu domicile dans l'actuelle rue Juiverie.

D'étranges bruits circulaient au sujet de ces nouveaux venus. On parlait d'un mystérieux et incomparable diamant, qu'ils auraient fait venir du Moyen-Orient et conserveraient jalousement, en l'entourant de tout le secret voulu, en le préservant des convoi-

tises par de multiples précautions. La réputation de cette pierre, unique par sa grosseur et sa pureté, énigmatique de par ses origines et son usage, était parvenue jusqu'à la cour.

Tous étaient fascinés par cette histoire étrange et rêvaient de s'approprier le précieux diamant et les divers clans de courtisans intriguaient en ce sens. Catherine de Médicis, entre autres, passionnée de bijoux, se montrait acharnée à percer le secret de la mystérieuse pierre. Dans ce contexte trouble, chargé de la présence des astrologues, des mages et des empoisonneurs florentins, survint l'affaire du dauphin.

Actuellement, nombre d'historiens s'accordent à penser que cette mort fut naturelle : François, après un effort qui l'avait considérablement échauffé, aurait contracté un refroidissement en absorbant cette eau glacée. D'autres estiment que l'ambitieuse Catherine aurait fait ajouter à cette eau un quelconque poison, afin d'ouvrir le chemin du trône à son mari, le futur Henri II. Toujours est-il qu'à l'époque les médecins déclarèrent cette mort inexplicable. Or, il fallait une raison : on estima que le dauphin avait bien été empoisonné, mais à l'instigation de Charles-Quint et que l'exécutant avait tout simplement été Montecuculli, l'écuyer... Celui-ci, à la satisfaction générale, fut écartelé rue Grenette, sur l'autre rive de la Saône.

Cela n'empêchait pas les courtisans d'avoir peur, car eux le savaient et certains historiens connaissant bien les dessous de l'affaire le soutiennent toujours, si le dauphin avait bien été empoisonné, la faute en revenait aux Juifs de Lyon qui entendaient protéger leur énigmatique diamant dont le dauphin avait enfin trouvé la piste.

En tout cas, immédiatement après cette mort,

aussi soudainement que mystérieusement, la « pierre venue du Moyen-Orient » retomba dans l'oubli.

On ne peut s'empêcher de rapprocher ces événements d'un épisode qui marqua le couronnement du pape Clément V, à Lyon justement. Au cours de la cérémonie, un mur s'écroula, tuant plusieurs personnes et désarçonnant le pape lui-même. Au cours de cette chute, le nouveau pontife devait perdre la plus belle pierre de sa tiare, qui ne fut jamais retrouvée.

Qu'est devenu depuis le fabuleux diamant? Il est difficile de le savoir, d'autant plus que les possibilités de cachettes ne manquent pas dans le vieux Lyon, à Saint-Jean en particulier.

Pourtant, à l'angle des rues de la Loge et Juiverie, au 23 de cette dernière, une grande bâtisse XVII^e attire l'attention. Mis à part ses dimensions imposantes, sa façade sculptée de têtes de lions, toutes différentes les unes des autres, rien ne la distingue des autres habitations du quartier. C'est la « maison Lantillon », dite des Lions, bâtie en 1617 et qui fait actuellement office de fonderie d'or.

Une légende, une tradition populaire plutôt, se rapportant à cette « maison des Lions », a encore cours parmi les anciens du quartier Saint-Jean : une cassette contenant une fabuleuse pierre précieuse aurait été cachée là, scellée derrière une des têtes.

L'analogie avec l'histoire du diamant, l'emplacement — rue Juiverie — en plein quartier juif pendant la Renaissance, laisse à penser qu'une fois de plus la légende rejoint l'histoire et vient la compléter. On peut très bien supposer que, de cachette en cachette, depuis l'empoisonnement du dauphin François jusqu'à la construction de la maison Lantillon, le diamant ait finalement échoué derrière une de ces

figures de pierre. L'alerte avait été chaude et, pour sauvegarder la pierre, ils durent sans doute redoubler de précautions. Or, la légende précise que la clef de la cachette réside justement dans certaines particularités des sculptures.

Cette piste semble la plus logique, mais elle n'est pas unique. Les innombrables puits et souterrains du quartier Saint-Jean peuvent être autant de cachettes. Au 21, rue Juiverie — édifice voisin de la maison des Lions — existent trois niveaux en sous-sol, comportant des oubliettes, qui n'ont pas encore été mis à jour : ils sont seulement connus grâce à d'anciens plans et devis conservés aux Archives de la ville.

Un souterrain, passant sous la Saône, relie l'Antiquaille — un hôpital situé au-dessous de Fourvière — à l'église d'Ainay. Du 12, rue Juiverie, part un souterrain que l'on peut suivre sur environ deux cents mètres, au-delà desquels on se heurte à un éboulement. De même, à partir du 16, rue du Bœuf, depuis un jardin en terrasse, un autre souterrain qui irait jusqu'à Vaise, gardé par deux portes de fer successives : au-delà de la seconde, il n'est plus possible d'avancer. Pourtant, ce boyau était encore praticable au XVIII^e siècle, puisqu'il fut utilisé par le célèbre Mandrin, afin d'éviter les guichets de l'octroi. Et chaque immeuble, chaque « traboule » possède son puits, depuis longtemps inutilisé. Il est bien évident que les Juifs de Lyon n'eurent que l'embarras du choix pour cacher leur diamant.

Lyon est une ville de trésors, une cité bénie pour les amateurs de magots perdus. Au pont de la Guillotière étaient liées, par exemple, deux affaires de trésors. La première remonterait aux origines mêmes de la grande métropole rhodanienne.

Un certain Nestugan, sorcier et suppôt de Satan,

s'étant emparé du trésor d'un couvent de religieuses, l'avait fait enfouir au milieu du Rhône, sous une pile du pont. Pris, torturé, jugé puis brûlé vif, le sorcier ne révéla toutefois pas le secret de sa cachette, l'endroit exact. Le trésor de Nestugan demeura une énigme. Tout comme celui des moines d'Ainay qui, durant les guerres de religion, aurait également été dissimulé dans une des piles du pont.

Mais le « pont de la Guille » a été détruit et rien n'a pu être retrouvé. Faut-il donc voir dans ces traditions de simples légendes mythiques ou bien des allégories et, dans ce dernier cas, chercher ailleurs les deux trésors disparus?

A titre d'exemple, une autre histoire dont le dénouement fut différent. En juillet 1966, des ouvriers occupés aux premiers travaux d'un parc à voitures souterrain, sous la statue équestre de Louis XIV, place Bellecour, découvraient un coffre contenant des portraits, médaillons et pièces de monnaie diverses, en or ou argent, qui allèrent s'ajouter aux collections déjà impressionnantes du musée Saint-Pierre. Or, une tradition tenace et d'origine inconnue, affirmait justement l'existence d'un trésor sous la statue de Louis XIV.

Peut-être en sera-t-il un jour de même pour le diamant des Juifs et la pioche d'un chercheur ou la pelleteuse d'un ouvrier mettra-t-elle à jour la mystérieuse pierre qui coûta la vie à un dauphin de France? Le roi en ressentant dès lors trop de tristesse, ôta ainsi toute chance à la ville de Lyon de tenir le rôle de capitale.

X

L'ENIGME FASCINANTE DE LA DIMERESSE SERA-T-ELLE RESOLUE?

UNE propriété un peu secrète, entourée de grands arbres où s'attardent les corbeaux et ceinte d'un haut mur, servit de cadre, il y a maintenant presque quinze ans, à la plus fantastique quête au trésor que l'on puisse imaginer.

Le trésor n'a pas été trouvé, on a abandonné les recherches. Cette affaire avait la « une » des journaux; ceux-ci, du jour au lendemain, n'en parlèrent plus : les histoires de trésors sont ainsi, on les oublie aussi vite qu'on les a découvertes.

Pourtant, celle-ci ne méritait pas un tel sort : elle présente une énigme grandiose qui mériterait et justifierait tous les acharnements. Un vieil officier a passé plus de vingt ans de sa vie à tenter de retrouver ce trésor, il s'est usé à cette tâche et, en mourant, il demandait encore que l'on « creuse un dernier trou ».

Souvenir moins noble à évoquer, le trésor lui-même a un crime comme appât : un jeune homme, amoureux de la femme de son ami, avait fixé rendez-vous à ce dernier, de nuit, près de l'entrée d'un souterrain perdu dans les bois, pour chercher le trésor, et il le tua d'un coup de poignard avant de prendre la fuite.

En dépit de ce sinistre épisode, qui peut, de nos jours, dire en quoi consistait ce trésor de La Dimesse, près Messy, dont en 1954 tous nos grands quotidiens suivaient fiévreusement les recherches?

Le 13 novembre 1793, la populace en furie envahissait l'abbaye royale de Saint-Denis et pillait son trésor inestimable, grossi par celui de la Sainte-Chapelle que Louis XVI y avait fait transporter par mesure de sécurité. Blaize de Montesquiou rapporte que le butin fut chargé sur onze charrettes et dirigé sur la Monnaie où les pièces du trésor devaient être fondues.

Le trésor de l'abbaye était certainement le plus considérable de tout l'Occident : sa nomenclature complète couvrait 534 pages manuscrites. Dans son « Histoire de l'abbaye royale de Saint-Denis en France », Dom Michel Félibien, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, s'est borné à donner la description de quelques-unes seulement des pièces conservées à Saint-Denis : « [...] croix d'or couvertes de rubis, de saphirs et d'émeraudes, entourées de perles orientales, épée et éperons de Charlemagne, buste de vermeil doré représentant saint Benoît, châsse contenant les ossements de saint Louis et la couronne de saint Louis : elle est d'or et enrichie de plusieurs pierres précieuses, entre lesquelles est un rubis de grand prix. Dans ce rubis est enchâssée une épine de la couronne de notre Seigneur. » Quelques-unes seulement, répétons-le, parmi les pièces inestimables qui composaient le trésor.

Or, aucun procès-verbal n'a été dressé à la Monnaie de l'arrivée du trésor à Saint-Denis, comme il était de règle avant la fonte. A part les sept pièces que l'on peut voir au Louvre, le trésor de l'abbaye royale a mystérieusement disparu.

En 1939, le commandant Le Clerc devenait pro-

priétaire d'un domaine situé à la limite de Messy, en Seine-et-Marne, La Dimeresse.

Dans un grenier, il découvrit un vieil acte de vente par adjudication à un citoyen Delacour, daté du 4 octobre 1792, qui piqua sa curiosité; on pouvait y lire : « Une maison, grange et terre, sise à Messy, dépendant ci-devant de l'abbaye de Saint-Denis en France. »

Le commandant Le Clerc, ancien officier de l'état-major de Lyautey, était aussi un passionné de radiesthésie. Il entreprit des recherches dans le sous-sol de sa nouvelle propriété et détecta tout un réseau de souterrains dont il s'employa à dresser une carte. Il put également se procurer le livre de Dom Félibien qui lui apprit que cette « maison » de Messy servait aux bénédictins pour prélever la dîme en or. Par ailleurs, le commandant s'aperçut que les radiations émises par les planches du livre représentant des pièces du trésor de Saint-Denis étaient semblables à celles provenant de son sous-sol.

Le commandant Le Clerc sait que cinq fois au cours des siècles, durant les périodes troublées, les moines de Saint-Denis ont caché leur trésor hors de l'enceinte de l'abbaye pour l'y ramener ensuite. Il constate que des possessions des bénédictins, celle de Messy est la plus proche de Saint-Denis. Il s'étonne que les moines, en 1793, n'aient pas jugé utile de mettre, une fois de plus, le trésor à l'abri. Alors, il se pose une question à laquelle, durant vingt ans, il essayera d'apporter une réponse : le trésor de Saint-Denis n'est-il pas caché à La Dimeresse depuis la Révolution ?

Prudent et modeste, le commandant Le Clerc commença par demander l'avis de radiesthésistes éminents. Plusieurs lui confirmèrent l'existence de souterrains et la présence d'or et d'argent. Puis, peu

à peu, c'est spontanément que radiesthésistes et magiciens se présentèrent à La Dimeresse. Leurs conclusions rejoignaient celles de leurs prédécesseurs. Une magicienne détecta dans une allée proche de la maison une sépulture : cinq moines dans leurs cercueils de plomb dont un n'avait plus de tête.

Le cas de La Dimeresse devint célèbre. Nombre de personnalités départementales s'intéressaient à l'affaire. D'autres personnalités politiques, dont certaines occupent maintenant une place prépondérante dans l'opposition, étaient prêtes à investir des fonds nécessaires à des fouilles.

Et des fouilles eurent lieu effectivement. Le commandant Le Clerc fit creuser une dizaine de puits en différents endroits : partout, on ne trouvait que des nappes d'eau. On effectua un sondage jusqu'à vingt-sept mètres de profondeur, à un endroit où un radiesthésiste avait détecté une salle souterraine circulaire, contenant de l'or et de l'argent, près du mur d'enceinte de la propriété.

Enfin, en 1954, dans la cour du poulailler, on découvrit en creusant, des marches qui s'enfonçaient dans le sol. Elles menaient à un puits, lui-même barré par un mur; tous les espoirs étaient permis. Seulement, le puits menaçait de s'écrouler sur les chercheurs et pour les mêmes raisons, il était impossible de percer le mur. On reboucha et l'opinion publique se désintéressa de l'affaire.

Solitaire, le commandant Le Clerc poursuivit ses recherches jusqu'en 1961, date à laquelle il mourut sans avoir pu réaliser son rêve : retrouver l'épée de Charlemagne, la châsse de saint Louis et le buste de saint Benoît.

Depuis, sa veuve voyage beaucoup pour oublier sa solitude. Elle ne se sent pas de taille à poursuivre seule les recherches que son mari avait entreprises

et se désintéresse, par la force des choses, du trésor de La Dimeresse. Aussi, l'histoire est-elle totalement retombée dans l'oubli.

Et pourtant, un certain nombre de points sont autant d'indices permettant de croire que le commandant Le Clerc était sur la bonne voie.

Jouxtant un très vieux cimetière à demi abandonné à peu de distance de La Dimeresse, existe une propriété appelée le « Trou d'Argent » sans que personne puisse expliquer l'origine et la raison de ce nom.

A Claye-Souilly, agglomération distante d'environ deux kilomètres de La Dimeresse, les vieilles gens se souviennent que dans leur jeunesse déjà, donc bien avant que le commandant achète La Dimeresse et entreprenne ses recherches, tout le monde parlait de « la cache des moines où se trouve le trésor de saint Denis, près de Messy ».

La région est, par ailleurs, un véritable labyrinthe de souterrains dont La Dimeresse semble bien être le nœud; l'un d'entre eux débouche sur le canal de l'Ourcq à environ mille cinq cents mètres, un autre part de l'église et se dirige vers La Dimeresse, un autre encore a été découvert, au siècle dernier, lors de la construction de la mairie, toujours à proximité de La Dimeresse.

Il existe également un souterrain reliant la propriété à une autre maison située à Vineuil et où les bénédictins de Saint-Denis percevaient la dîme en blé et en avoine, tout comme ils la percevaient en or à Messy.

Tout récemment encore, on en a découvert un sous la chaudière de chauffage central de la ferme Bouquin, au centre du pays : la chaudière s'était enfoncée dans le sol, il a fallu cimenter. On peut voir aussi, dans un champ proche du canal, une

surface de terre assez importante qui s'est affaissée par rapport à l'ensemble.

Enfin, fait troublant, bien avant qu'il entreprenne ses premières fouilles, alors que l'histoire était encore ignorée de tous, le commandant Le Clerc reçut la visite de quatre moines bénédictins accompagnés d'un radiesthésiste qui lui proposèrent pour La Dimeresse des conditions d'achat assez alléchantes.

Avec La Dimeresse, les amateurs de course au trésor ont peut-être une nouvelle chance de vivre une belle aventure : Mme Le Clerc, comme nous l'avons dit, aime les voyages. Pour visiter la Suède ou l'Egypte, elle entend vendre une partie de sa propriété, justement celle où se trouve situé, près du mur d'enceinte, l'endroit où les radiesthésistes avaient localisé la salle souterraine circulaire. « Si mon acheteur trouve le trésor, tant mieux pour lui », explique-t-elle, et la maison est peut-être une piste.

En effet, un autre souterrain passe sous cette maison que vend Mme Le Clerc. L'orifice en a maintenant été comblé.

« Notre prédécesseur était un entrepreneur en maçonnerie, il habitait ce bâtiment et non pas celui dans lequel mon mari et moi sommes installés. Un jour, il s'aperçut que la gouttière fuyait. Il plaça un tonneau contre le mur, sous la fuite. Le lendemain, le tonneau avait disparu dans une véritable excavation : pour le reboucher, notre maçon dut y jeter des tonnes de terre et de gravats divers. » Élément intéressant si l'on se souvient que le commandant Le Clerc avait détecté une galerie juste en face de cette maison et qu'à l'autre bout du parc, juste dans l'axe, d'éminents radiesthésistes situaient la fameuse salle circulaire.

XI

LE DERNIER MAGOT DE MANDRIN

LE dimanche 11 mai 1755, des troupes françaises, commandées par le capitaine Magalon de la Morlière, encerclaient le château de Rochefort, près de Pont-de-Beauvoisin, à proximité de la frontière française, mais en territoire piémontais.

Dans une petite pièce, ou plutôt un réduit, auquel on ne pouvait accéder que par une échelle mobile, les soldats qui fouillaient méthodiquement le château découvrirent Louis Mandrin, le fameux contrebandier, caché sous des fagots de rames.

Mandrin, qui avait échappé jusqu'alors à toutes les patrouilles, aux douaniers, aux soldats, aux bourgeois, et se riait des dangers avec une désinvolture à peine concevable, se faisait capturer par la trahison de sa maîtresse.

Conduit sous bonne escorte, le chef des contrebandiers était amené à Valence pour y être incarcéré et jugé, treize jours plus tard, par la « chambre ardente », tribunal spécial chargé de la répression de la contrebande.

Ses juges le condamnèrent à être roué vif.

Le surlendemain du verdict, à 17 heures 30, Mandrin, âgé seulement de trente ans, fut exécuté devant 6 000 personnes silencieuses. Attaché sur la roue, les

bras en croix, il reçut sans murmure six coups de barrè de fer sur chacun de ses membres puis fut étranglé.

Celui qui finit ainsi, au printemps 1755, sur une place de Valence, sera toujours un personnage contesté et sibyllin : pour les uns brigand sans foi ni loi, voué à jamais au mal, pour les autres hors-la-loi romantique, qui n'eut que « le tort de naître cinquante ans trop tôt ». La légende s'en étant emparé, on ne saura jamais lesquels ont raison, lesquels sont dans l'erreur; on ne saura jamais qui était réellement Mandrin. Même sur ses origines et les voies qui l'ont conduit au crime, les avis demeurent partagés.

Toutefois, si nos historiens n'ont guère apprécié le personnage, ils se trouvent d'accord pour reconnaître que Mandrin devint riche, très riche même, et que sa fortune ne fut pas retrouvée, ni par les soldats de Louis XV, ni par les futurs chercheurs de trésors.

C'est en 1750 que Mandrin commença à se mêler aux bandes de contrebandiers qui tenaient la montagne dauphinoise et écoulaient, dans la région, le tabac hollandais de Suisse et de Savoie. Après avoir quelque peu fabriqué de la fausse monnaie, dans la grotte de La Balme, le jeune homme devint vite leur chef. En cinq ans, grâce à son audace et à son intelligence, il parvint à amasser une véritable fortune. Et pour l'abattre, les fermiers généraux devront mobiliser une véritable armée et, finalement, violer des frontières, ce qui coûtera 35 000 livres de dommages-intérêts à la Couronne.

On a beaucoup parlé des cachettes du trésor de Mandrin qu'on situe aux alentours de ses bases habituelles. Mais, en fait, il existe certainement plusieurs trésors. On a avancé Saint-Etienne-de-Saint-Geoirs, son village natal, dans l'Isère, la grotte de La Balme, en Faucigny, dans laquelle s'ouvre un puits très pro-

fond qui passe, aux yeux des habitants, pour abriter un trésor gardé par un bouc noir, la « Pierre à caché à Mandrin », dans un petit bois près de Magland, bloc monolithe de cinquante mètres carrés reposant comme un dolmen sur d'autres blocs de pierres, qui fut démoli à la fin du XIX^e siècle. Une autre grotte abriterait également des richesses de Mandrin, celle de La Balme-les-Grottes, sur les bords du Rhône; elle comporte un enchevêtrement de galeries et un lac souterrain. On peut y voir la galerie de Mandrin, la tour et la chambre de Mandrin, etc. L'ensemble est assez mystérieux.

Toutes ces caches peuvent être sérieuses, il pourrait même en exister d'autres, mais rien ne permet de l'assurer.

En revanche, le plus sûr et le plus logique des trésors de Mandrin peut être recherché hors des limites de la Savoie et du Dauphiné, sur les premiers contreforts de la montagne bourbonnaise.

Entre 1752 et l'hiver 1753, en effet, Mandrin circula uniquement en Dauphiné. Un camp fut cependant formé devant Valence avec deux postes de soldats à la Côte-Saint-André et Grand-Lemps, si bien qu'au début de 1754, lorsque Mandrin rentra en France avec de nouvelles marchandises, il lui fut pratiquement impossible d'opérer sur son terrain habituel. Il décida donc d'écouler des denrées d'un prix relativement élevé pour un volume minimum (tabac, flanelle, tissus d'indienne) vers des territoires difficiles à surveiller. Il monta ainsi, au cours de l'année 1754, avec une bande composée de vagabonds, de déserteurs, mais aussi de soldats et d'officiers licenciés à la fin de la Guerre de succession d'Autriche, deux fructueuses expéditions à travers la Bourgogne et le Massif Central, au cours desquelles il réalisa ses plus fameux exploits, aux dépens des

employés des fermes, receveurs des greniers à sel et entreposeurs de tabac. La seconde, à elle seule, devait lui rapporter 97 000 livres, « sans compter les autres profits », pour un périple de vingt-cinq jours.

Mais ces deux raids eurent pour conséquence l'envoi du régiment de Mongiron-en-Forez et Beaujolais, et la mise en place de troupes considérables aux frontières de la Franche-Comté et du Dauphiné.

Mandrin avait rassemblé ses hommes dans la région d'Aix-les-Bains. Le 10 décembre, il feint de remonter sur Genève et cinq jours plus tard, il réussit à franchir la frontière du côté de Pontarlier et, chevauchant à la tête de ses deux cents cavaliers, « habillé de drap gris avec une veste de panne rouge et une large ceinture où pendait un couteau de chasse », il dépassa Dôle. Le 17, il est à Seurre, le 18, il parvient à Beaune, le 19, il prend Autun, autant de villes où il ramasse un important butin.

Toutefois, le 20 décembre, les contrebandiers furent surpris à Gueunand, en Côte-d'Or, et attaqués par les hussards et les dragons de M. de Fischer lancés à leur poursuite. Mandrin y perdit quarante-deux hommes, dont deux de ses lieutenants, autant de chevaux et quantité d'armes.

Ces événements amenèrent Mandrin à dissimuler un important trésor, hors de ses bases.

Le contrebandier rassembla les débris de sa bande et décida d'abandonner le pays plat pour gagner les régions montagneuses du Bourbonnais où il espérait échapper à l'étreinte de ses poursuivants et se rallier d'autres équipes de contrebandiers. A marches forcées, il traversa la Saône-et-Loire, dépassa Moulins et s'enfonça dans l'Allier et la montagne bourbonnaise. Il savait que Fischer et ses trois cents cavaliers étaient lancés derrière lui et songeait déjà à mettre à l'abri le butin amassé en Bourgogne.

Deux accrochages, dans cette montagne même où il croyait passer inaperçu, allaient achever de le décider.

Arrivé à Châtel-Montagne, Mandrin se détourna soudain de sa route pour se diriger vers l'ouest. Après ce crochet, la bande repartit vers Saint-Clément qu'elle traversa le 22 décembre. Ensuite, ce fut la fuite éperdue à travers la Loire et le Puy-de-Dôme. Le 24, les fuyards parvinrent à Marsac où ils se ravitaillèrent chez M. Dupuy de la Grand'Rive qui remarque : « Quarante chevaux qui étaient blessés, harassés et n'étaient point chargés [...] »

A l'est de Vichy, une rivière vive, qui court sur un lit de galets et va se jeter dans le Sichon, serpente entre des collines dénudées semées de blocs de pierres : la combe des Malavaux, ce qui signifie la « vallée maudite ». Autrefois, il y avait là un hameau dont il ne reste à peu près rien, sinon une vieille et pittoresque auberge, « Le Relais de l'Empereur ». Les tirs de mine, provenant des carrières voisines, se répercutent dans l'écho des collines où pululent les vipères rouges, et le voyageur ne s'arrête guère en cet endroit étrange et inhospitalier, tout pressé qu'il est de gagner Vichy. Pourtant, il pourrait y apprendre des détails intéressants. Les vieux racontaient jadis que Mandrin, alors qu'il chevauchait entre Châtel-Montagne et Marsac, était venu ici cacher un trésor qui ne fut jamais retrouvé, dans un souterrain ou une fosse creusée quelque part dans une colline, derrière l'auberge. Celle-ci, à l'est de la rivière, abritait alors deux petites carrières abandonnées depuis de nombreuses années.

Pourquoi la vallée passe-t-elle pour maudite? Mandrin n'y est pour rien; la responsabilité en revient aux Templiers criminels qui occupaient un château, bâti sur une colline dominant la combe. Ils avaient

ramené une Sarrasine d'Orient qui, trompée par celui qu'elle aimait, se jeta dans un puits.

Le château devint ruines, mais il y a quelques dizaines d'années, on pouvait encore voir le « Puits du Diable » et la « Fontaine des Sarrasines ».

Enfin, existait entre le château des Templiers et celui de Virmeux un souterrain dont l'entrée éboulée pourrait se retrouver si l'on parvenait à détruire la végétation qui la masque. Ce souterrain abrite d'ailleurs, selon la légende, un jeu de boules en or.

Mais les abords de l'ancien château sont maudits et hantés par les âmes des templiers et de la « folle des Malavaux », cette Sarrasine qui se jeta dans le « Puits du Diable ». Le rusé Mandrin, si bien renseigné par un réseau d'espions, connaissait-il ces légendes, ces superstitions et la terreur qui s'accrochaient aux Malavaux, d'où son idée de les utiliser?

Toujours est-il que ce site, qui aurait pu si bien garder son trésor, se trouve à quelques kilomètres à l'ouest d'une ligne imaginaire Châtel-Montagne-Marsac et, à Marsac, Mandrin arriva avec des chevaux « qui n'étaient pas chargés ».

Après cette ville, Mandrin et sa troupe se livrèrent à quelques nouvelles « réquisitions » chez les entreposeurs de tabac, à Cervières, Noirétable, La Chaise-Dieu, qui leur rapportèrent encore pas mal de louis.

Mais, dans la nuit du 25 au 26 décembre, les contrebandiers se heurtèrent à un détachement des volontaires de Flandre et du Dauphiné commandé par M. de Turbey de Larre. Les survivants jetèrent leurs armes dans un marais et se dispersèrent. Certains, surtout des blessés, furent pris mais Mandrin lui-même disparut totalement jusqu'à ce mois de 1755 où on le captura au château de Rochefort.

Comme il était amené sur les lieux de son exécution, Mandrin promena son regard autour de lui, sur

les hommes venus assister à son supplice. Il demanda alors s'il n'y avait pas quelque Savoyard dans l'assistance; un manouvrier, originaire de Frasses, près de Saint-Félix, parvint à se glisser jusqu'à lui. Mandrin lui chuchota alors quelques mots à l'oreille, parmi lesquels revenaient ceux de « bassin »-et « somme importante ». « En tout cas, lui conseilla-t-il ensuite, lorsqu'on vendra mes effets, achète la housse de mon cheval et tu seras content. »

Le manouvrier se le tint pour dit. A l'encan, il acheta la selle du cheval et y trouva, cousue et dissimulée, une somme de pièces d'or. Il se trouva alors dans l'aisance ainsi que, par la suite, tous ses descendants.

Or, cet homme, originaire de Savoie, qui reçut les confidences de Mandrin à Valence, dans la Drôme, devenu riche, ne retourna pas dans son pays : il alla se fixer du côté de Vichy, non loin des Malavaux, là où vit encore sa famille.

De plus, au XVIII^e siècle, on appelait les Malavaux aussi bien « bassin » que « combe » du fait justement de ces petites carrières qui y avaient été exploitées, non loin de celles que l'on peut voir aujourd'hui.

Cependant, le manouvrier de Valence ne trouva pas le trésor de Mandrin. Eut-il peur, en cette époque superstitieuse, des légendes et des malédictions qui s'attachaient aux ruines du château et au site en général, ou bien ne parvint-il pas à se repérer avec les indications, sans doute trop vagues, fournies par Mandrin? Toujours est-il que le trésor des Malavaux reste à découvrir et que deux points conditionnent sa recherche : retrouver l'entrée du souterrain des templiers et l'emplacement exact des anciennes carrières.

XII

LES PIÈCES D'OR DU CASTILLAN

OCCUPANT une position clef entre la Bourgogne, le Lyonnais et l'Auvergne, le château de Montgilbert, situé en pleine montagne bourbonnaise, s'est toujours révélé d'une importance stratégique considérable.

Aujourd'hui, de la redoutable forteresse, il ne reste que quelques pans de tours et de murailles écroulées, contournés par le ruisseau de la prison, assaillis par une végétation envahissante. Tout autour, s'étend la montagne bourbonnaise, sauvage, secrète et mystérieuse, avec ses bois touffus, ses torrents et ses hameaux perdus au fond de la lande.

Montgilbert fut construit au XI^e siècle par Urfé de Champely puis, ensuite, occupé par la famille Montgilbert-Le Mayet, « redoutables aventuriers, assure la chronique, dont la principale occupation était de détrousser les marchands et les voyageurs ».

Des légendes, à la fois sinistres et romantiques, se rattachent à ces ruines sauvages que les dernières fileuses racontaient en tremblant aux veillées, il y a un siècle encore, au hameau de Chevaldrigon, voisin de Montgilbert. On parlait de ce jeune et cruel seigneur, qui ayant donné un bal, avait rassemblé tous les jeunes gens et jeunes filles de sa

baronnie, et les avait obligés à danser pieds nus. Au plus fort de la fête, il s'était alors amusé à jeter des charbons ardents sur le sol et avait pris un malin plaisir à observer les contorsions des danseurs et à écouter leurs cris de douleur. On racontait aussi l'histoire de l'un des derniers barons de Montgilbert. Celui-ci, ainsi que toute sa famille, entretenait une particulière animosité, d'ailleurs réciproque, avec les seigneurs de Saint-Vincent, un château du voisinage. Le jour de ses noces, il invita tout le pays, à l'exclusion de la famille ennemie. La douairière de Saint-Vincent en conçut un ressentiment d'autant plus grand que, des tours de son château, elle pouvait contempler les feux de joie allumés à Montgilbert. Or, elle s'adonnait à la magie noire et la kabbale n'avait plus de secret pour elle. On la vit désormais errer des journées entières sur les bords du ruisseau de la prison. Elle lança un sort à l'héritier de Montgilbert, pour qu'il soit d'une laideur à faire peur. Une fille naquit et sa laideur fut telle, que seule une fille de serf accepta de lui servir de nourrice. Dès lors, le seigneur de Montgilbert devint sombre et taciturne et, sous prétexte d'écarter le mauvais sort, il égorgeait dans les bois tous ceux qu'il rencontrait autour de son manoir. Pourtant, la nourrice, qui ne cessait de prier pour la petite fille, reçut un jour la visite d'une fée qui lui prédit que l'héritière de Montgilbert serait un jour la plus belle jeune fille de toute la contrée. C'est ce qu'il advint, mais, entre-temps, les parents disparurent sans que personne sût jamais ce qu'il était advenu d'eux. Mais la personnalité la plus extraordinaire et la plus marquante attachée aux murs écroulés de Montgilbert, fut celle de Don Rodrigo Gutteriez de Villandrando, comte de Ribadeo, noble castillan.

Ce seigneur, complexe et hors du commun, avait d'ailleurs une ascendance française, étant le petit-fils de Pierre le bègue de Villaines, demeuré sur place après l'expédition espagnole de Bertrand Du Guesclain, et dont la fille avait épousé un comte de Ribadeo.

Les débuts en France de Rodrigo de Villandrando, à la tête d'une petite bande de routiers, furent modestes. Très vite, le caractère exceptionnel du Castillan s'affirma et, de toutes parts, les aventuriers vinrent se joindre à lui. Dès 1427, assiégeant La Planèse, il disposait de cinq mille mercenaires. Son courage et sa fougue déclenchaient l'enthousiasme de ces hommes de sac et de corde qui liaient leur sort au sien et pour lesquels il était devenu une sorte de demi-dieu. Ainsi, en 1431, il envahit les terres auvergnates de Bertrand de la Tour; bannière au vent, il entre dans Ambert. Et les Etats d'Auvergne, pour freiner son avance, lui font payer rançon par l'intermédiaire d'un riche marchand de Clermont. « Toujours à cheval par les chemins, rapporte Marcellin Boudet qui lui consacra une étude, franchissant d'énormes traites avec l'élite de ses troupes montées sur des chevaux de grande allure, il courait de province en province, levant des rançons sur les moindres villages, faisant tuer les otages et brûler les paillotes de ceux qui ne payaient pas à l'heure dite, enlevant tout le butin portable, s'enrichissant des pays qu'il traversait et tout autant de ceux qu'il ne traversait pas, en se faisant payer l'exemption de passage. »

Toutes ces années de pillages et de guerres enrichirent considérablement Villandrando. Au butin qu'il prélevait lui-même venait s'ajouter l'or des princes qui l'employaient et les rançons des villes ou des Etats qui préféraient ne pas courir le risque

de sa présence. Ainsi, par deux fois, pour conquérir l'Auvergne, il se fait payer par Georges de la Trémoille et, en 1434, il se fait donner six mille écus d'or par Robert Dauphin afin de le rétablir en son évêché d'Albi. Celui-ci était, semble-t-il, son oncle, ce qui ne l'empêcha pas de piller le Languedoc.

Rodrigo de Villandrando n'acceptait de manger que dans de la vaisselle d'or, à la rigueur d'argent, et son amour pour les pierres précieuses était tel qu'il en portait sur lui en quantité : à côté de ces gemmes, les bijoux des princes auxquels il louait ses services faisaient pâle figure.

Ce singulier chef de bande, en fait à la tête d'une armée aussi puissante que celle des grands féodaux, possédait sa propre chancellerie; avait à son service quantité de pages et d'écuyers, et s'entourait d'une cour de gentilshommes. Pour toutes ces raisons, on l'avait surnommé « l'empereur des pillards ».

Cependant, cet aventurier semblait avoir parfois des élans d'héroïsme et s'engageait pour des causes qui ne lui rapportaient rien. Ainsi, dès 1430, il affronte avec sa troupe les armées du prince d'Orange, des ducs de Bourgogne et de Savoie qui convoitaient le Dauphiné, à la bataille d'Authon, bataille qui fut d'ailleurs une victoire pour le parti français. Villandrando eut quand même sa récompense : le roi le fit écuyer de son écurie et les Etats du Dauphiné lui donnèrent la seigneurie de Puzignan.

En 1432, alors qu'il pillait allégrement le Limousin, il abandonna cette guerre avantageuse pour remonter sur Orléans, rejoindre l'armée de Richemont et participer à la bataille de Lagny qui sauva la région parisienne des armées de Warwick. Charles VII le fit chambellan.

Après la victoire d'Authon, en 1432, le roi de

France chargea Villandrando de garder la frontière bourbonnaise face aux Bourguignons : il en profita d'ailleurs pour ravager Forez, Beaujolais, Velay, Bresse, Mâconnais.

Après la bataille de Lagny, il épousa Marguerite, sœur naturelle de Charles de Bourbon, auquel il donna huit mille écus d'or, « faible partie du fruit de ses rapines ». Le contrat fut enregistré à Cusset le 24 mai 1433. Ce fut le couronnement de toute sa carrière d'aventurier : le sort de Villandrando se trouvait lié aux destinées du Bourbonnais.

En 1434, le Castillan fut engagé par les Bourbons qui le chargèrent de garder la frontière de leur province. Il s'installa alors au château de Montgilbert et fit occuper par ses bandes les châteaux de Billy, Montaigu, Varennes, Moulins et Ariselle. A partir de ces bases, il pilla le Mâconnais, le comtat Venaissin, le Rouergue en harcelant les Bourguignons qui stationnaient en Bourbonnais puis, dans un second temps, il franchit la Loire, s'installa à Charlieu et reprit ses expéditions.

Pourtant, il semble que la chance l'abandonna. Une ordonnance de Charles VII le bannit du royaume en 1437 pour avoir prêté son concours à la conspiration d'Angers. Les chroniqueurs rapportent, à cet effet, qu'il « s'était hâté d'accourir pour participer à la curée. »

Que fit-il ? Le point n'est pas clair. Pour Marcellin Boudet, il aurait gagné les Dombes, tandis que divers chroniqueurs rapportent qu'il se retrancha à Montgilbert. Quicherrat, son principal biographe, se cantonne, lui, dans une prudente réserve : on perd sa trace jusqu'en 1438. Cependant, on le retrouve guerroyant contre les Anglais en Quercy, en Bordelais, puis en Languedoc l'année suivante. Ce sera d'ailleurs l'année de son départ. Après plusieurs

entrevues secrètes avec le dauphin (le futur Louis XI) et un traité d'évacuation signé, en mars 1439, avec son beau-père, Charles de Bourbon, Rodrigo Guteriez de Villandrando regagne l'Espagne. Il n'en reviendra jamais.

Une tradition orale, solidement établie, affirme qu'un trésor, enfoui par Rodrigo de Villandrando, se trouve dans les ruines de Montgilbert, sous le donjon ou l'une des tours, « à une trentaine de mètres de profondeur ».

C'est en 1434 que Rodrigo de Villandrando occupa effectivement le château, s'appuyant pour cela sur une clause de son contrat de mariage avec Marguerite de Bourbon, stipulant qu'au cas où le château d'Ussel, apporté en dot par la jeune femme, ne lui paraissait pas suffisamment logeable, le duc serait tenu de lui en fournir un autre, « de même force et dignité. »

Le légitime propriétaire de Montgilbert, Philippe de Vienne, ayant sans doute jugé prudent de ne pas s'opposer au Castillan, se réfugia dans ses terres du Breuil. Il ne devait récupérer son bien qu'en 1439.

Lorsqu'il fut déclaré hors la loi par Charles VII, toujours selon la tradition, Rodrigo de Villandrando se réfugia tout d'abord à Montgilbert. Puis, voyant que la situation n'évoluait pas en sa faveur, il enfouit ses principales richesses, monnaies et objets d'or, ne gardant avec lui que les pierres précieuses qui lui étaient si chères et présentaient l'avantage d'un faible volume. Il passa ensuite dans les Dombes, n'en revenant que pour partir directement guerroyer contre les Anglais.

Villandrando savait son trésor en sûreté, et, lorsque intervint le traité d'évacuation, signé avec Charles de Bourbon, il passa en Espagne, depuis

le Languedoc, sans le récupérer, espérant revenir en France pour y poursuivre les activités qui lui avaient si bien réussi jusqu'alors. Mais son départ ne fut suivi d'aucun retour, et c'est la raison pour laquelle le trésor de l'aventurier dort toujours sous les ruines oubliées de Montgilbert.

Montgilbert ne fut pas rasé par Richelieu, ni détruit par les fureurs populaires. Il eut une fin beaucoup moins banale. Peu avant la Révolution, l'héritier du fief se plaisait beaucoup au château, au milieu de ses forêts et de ses montagnes, et refusait obstinément de monter à la cour et d'y faire carrière de gentilhomme. Or, sa mère, Marie de Saulx-Tavannes, nourrissait de grandes ambitions à son égard. Profitant de l'absence de son fils, elle fit démonter toutes les chevilles de la toiture.

Ce château, qui eut une fin peu glorieuse après un passé si chargé, fut construit sur l'emplacement d'un ancien fort romain. On a d'ailleurs retrouvé des armes, des poteries et des fragments de tuyauteries lors de travaux d'adduction d'eau, effectués pour la commune de Ferrières. Ces divers vestiges se trouvent actuellement à Lyon, dans une salle de musée.

En 1966, un jeune homme de Vichy, Claude Grassion, décida de sauver le site, considéré pourtant sur le plan cadastral comme « une friche de trois hectares ». L'année suivante, il commença tout seul un travail démesuré, puis reçut l'aide du Club des Jeunes de Busset. En 1968, il reprit les travaux avec un étudiant parisien, Jean-François Résamme, des Beaux-Arts, et quelques-uns de ses camarades. Toute cette entreprise fut menée sans aide, avec ses seuls moyens financiers, dans l'indifférence totale de l'administration. Pourtant, il est prêt à recommencer.

Les jeunes gens bénévoles de Montgilbert auraient

pu découvrir le trésor, par hasard. En effet, celui-ci n'est pas un mythe. Il y a quelques années, un missionnaire, éminent radiesthésiste, conduit à Montgilbert par un érudit de Vichy, conclut son expérience par ces seules paroles : « Il y a de l'or ici. » Et, s'il a découvert un carrelage ancien autour du puits, au centre de la cour d'honneur, Claude Grassion a également eu la certitude qu'il existait au moins deux, sinon trois étages de salles souterraines sous le château. Cela explique que l'on n'ait jamais pu découvrir l'entrée des souterrains jusqu'à présent, assez nombreux pourtant : ils partent de ces salles.

L'un d'eux, longeant la commune de Ferrières, et traversant la vallée, rejoint le château de Chappe, un édifice du ^{xv}^e siècle certainement construit sur un site plus ancien. Le second va beaucoup plus au nord, jusqu'au château de Chantelle et, enfin, un dernier — connu — descend jusqu'au ruisseau.

Les vieilles gens de Ferrières se souviennent qu'au début du siècle le château se trouvait dans un bien meilleur état. M. Laurent, un sabotier âgé de quatre-vingt-dix-neuf ans, nous a rapporté l'existence du souterrain descendant jusqu'à la rivière. D'autres personnes mentionnent l'existence d'oubliettes, encore très visibles il y a soixante ans et aujourd'hui obstruées.

Le maire de Ferrières se rappelle une légende bizarre : Rodrigo de Villandrando aurait fait jeter, dans le puits du milieu de la cour d'honneur, un chien, un bœuf et un homme, pour voir lequel des trois résisterait le plus longtemps... Et ce fut l'homme. Pourrait-on chercher une quelconque signification symbolique à ce dernier mystère de Montgilbert?

XIII

L'OR ET L'ARGENT DE LA TOUR JEANNE-D'ARC

LA Normandie peut être considérée comme la terre d'élection des trésors cachés. Dans l'estuaire de la Seine, face à Quillebœuf, gît l'épave envasée du *Télémaque* qui transportait, dit-on, une partie du trésor de Louis XVI. A Jumièges, c'est une statue en or de saint Philibert qui serait enterrée à proximité de l'if du cloître. A Foulbec et à Tracy-Bocage on affirme l'existence de deux authentiques trésors mis à l'abri par les Anglais lorsque, en 1449, ils furent contraints d'abandonner la Normandie. Trévières, Mortagne, Domfront, Thury-Harcourt, autant de noms, autant de trésors remontant au Moyen Age, aux guerres de religion ou à la Révolution. Une telle abondance a permis des découvertes sensationnelles : en 1830, à Berthouville, soixante-douze pièces en argent massif, datant de la période gallo-romaine, ont été mises à jour. En 1954, ce sont deux jeunes scouts qui découvrent, dans les ruines de Saint-Wandrille, l'un des trésors de l'ancienne abbaye. Il y a trois ans à peine, à Fécamp, des ouvriers ont découvert un vase de grès : il contenait trois mille pièces d'or de différentes époques. C'était simplement le trésor des ducs de Normandie!

Mais la ville de Rouen détient sans doute le record des trésors cachés. Si celui de la Gargouille appartient à la légende (encore que l'on ne puisse jamais, en ce domaine, se prononcer avec certitude), l'existence de ceux de Robert le Diable aux Moulineaux, d'Agnès Sorel au château du Mesnil, et du bandit Duramé près de la côte de Valette ne peut prêter, elle, à aucune contestation. Le trésor de la tour « Jeanne d'Arc » est aussi authentique, ce qui n'implique pas, malheureusement, qu'il soit facile à situer.

En 1562, les convulsions des guerres de religion secouaient la France tout entière. Aux massacres de protestants, perpétrés à Vassy et à Sens, répondait l'insurrection calviniste en mars et avril de cette année sanglante. « Il semblait qu'une immense traînée de poudre éclatât sur tout le royaume », écrit Michelet. Les pays de la Loire prirent la tête du mouvement, et la Normandie ne tarda pas à les suivre sur le chemin de la violence et des excès de toutes sortes.

« Le 16^e jour d'avril, vers minuit, cinq cents hommes armés prirent, en un moment, les plus fortes places de la ville » rapporte Farin, historien de Rouen. Les calvinistes s'emparèrent d'abord du monastère des Célestins de Notre-Dame du Val, puis de la citadelle du Vieux-Palais, construite sur les bords de la Seine et, enfin, de l'abbaye de Sainte-Catherine-du-Mont. La dernière place à opposer quelque résistance fut le château Bouvreuil, principale forteresse de la ville. Mais le lendemain, à midi, le capitaine Jean d'Etouteville-Villebon qui la commandait fit sa reddition : les huguenots étaient désormais maîtres absolus de Rouen.

Un pillage en règle commença, et les vainqueurs s'approprièrent une grande quantité de richesses.

Rouen comptait alors environ cent vingt églises, monastères et abbayes. Les calvinistes les saccagèrent, déchirant les images, brisant les statues et les vitraux, incendiant les chapelles. Certains prêtres furent sauvagement massacrés. Le 3 mai, ils pénétrèrent dans Notre-Dame, l'église cathédrale, à l'heure où un chanoine, nommé Jean Martin, y célébrait la grand-messe. Là encore, ils détruisirent tout ce qui leur tombait sous la main. Après avoir dévasté la nef, ils prirent possession de la sacristie où était entreposé le trésor et y postèrent un corps de garde.

Quelques jours plus tard, ils amenèrent deux orfèvres et leur firent rompre la contre-table du grand autel : celle-ci pesait cent quatre-vingt-deux marcs d'argent soit quarante-cinq kilos, qu'ils chargèrent dans des paniers afin de les transporter, pour la fonte, à l'hôtel de la Monnaie. Il en fut de même pour une foule d'objets : bénitiers, chandeliers, encensoirs, croix, châsses en argent massif. L'ensemble pesait au total deux cent cinquante kilos. Les objets en or, on s'en doute bien, ne furent pas oubliés, à commencer par une grande croix, un calice et une image de Notre-Dame, pesant à elle seule plus de six kilos.

Outre ces précieuses pièces servant au culte, qu'ils firent fondre à la Monnaie, les huguenots avaient également fait main basse sur les réserves en numéraire de Notre-Dame, soit trois cents kilos en argent et treize en or. Enfin, toujours aidés de leurs deux orfèvres, « ils firent découvrir la châsse de saint Romain, qui était couverte de lames et d'anneaux d'or, avec une quantité de pierres précieuses : ils rompirent aussi d'autres reliquaires ; les croix, la crosse de l'archevêque et deux livres, couverts d'or, qui servaient aux fêtes solennelles », raconte le chro-

niqueur Farin. Toutes ces richesses furent entassées dans trois paniers qui furent, eux aussi, portés à la Monnaie. Il est impossible d'évaluer avec précision le montant du butin que les huguenots retirèrent du pillage de Rouen. Toutefois, on peut avancer, pour la cathédrale seule, le chiffre de six cent quarante kilos d'argent et de quarante kilos d'or, auxquels il faut ajouter bon nombre de pierres précieuses. Or Rouen comptait quelque cent vingt édifices religieux : presque tous furent pillés : on se représente quel montant fabuleux dut atteindre l'opération!

Vers la fin de l'année 1562, les catholiques reprirent l'offensive. En septembre, Charles IX, la reine-mère et le roi de Navarre mirent, avec seize mille hommes et deux mille chevaux, le siège devant Rouen. Le 13 octobre, le duc de Montgomery et ses huguenots repoussèrent un premier assaut des troupes royales. Dix jours plus tard, les catholiques repartaient à l'attaque avec détermination. Cette fois, ils remportèrent une victoire totale et, pour ne pas demeurer en reste avec les protestants, ils se ruèrent dans la ville à la poursuite de leurs ennemis qu'ils massacrèrent avec entrain.

Seuls, le duc de Montgomery et quelques-uns de ses officiers sont parvenus à s'enfuir par la Seine, en sautant dans une galère amarrée devant le Vieux-Palais. Bien qu'ils se soient sauvés avec précipitation, les fuyards ont sans doute emporté avec eux quelques pierreries. Ce point d'histoire demeure cependant difficile à vérifier, aucun chroniqueur n'en faisant état. De toute manière, l'or et l'argent ne sortirent pas de Rouen. La question se pose donc, nette et brutale : que sont devenus tous ces trésors? En effet, quelques pièces seulement, sur la quantité disparue, furent retrouvées à la Monnaie. Or, une

tradition obstinée, qui a survécu aux siècles, située « aux environs » de la tour Jeanne d'Arc la cachette d'un important trésor. Cette tour était jadis le donjon de la forteresse construite par Philippe-Auguste, en 1204, lorsque celui-ci conquiert la Normandie au détriment de Jean-sans-Terre. Château de tracé elliptique, formé d'une vaste enceinte flanquée de huit tours entourant une cour ovale (le donjon était incorporé à la muraille et ne se distinguait des autres tours que par ses dimensions plus imposantes), le Bouvreuil joua jusqu'à la fin du xvi^e siècle le rôle de principale forteresse de Rouen. Sous la domination anglaise, Jeanne d'Arc y fut retenue prisonnière, dans la tour nord-ouest, face au donjon auquel elle a légué son nom.

C'est dans ce Bouvreuil que l'état-major huguenot s'installa après la prise de la ville : il y resta les six mois que dura l'« occupation » protestante. C'est également dans ce château que furent entreposés l'or et l'argent fondus à l'hôtel de la Monnaie. Le Bouvreuil, construit sur l'emplacement d'un ancien amphithéâtre gallo-romain, était entouré d'un véritable labyrinthe souterrain : certaines galeries avaient été creusées au xiii^e siècle, lors de l'édification du château, d'autres remontaient à l'époque gallo-romaine (l'une d'elles, contenant des sarcophages, a été retrouvée au cours de fouilles effectuées il y a quelques années).

Les huguenots connaissaient-ils ces multiples passages ? Rien ne le prouve, mais rien ne dit le contraire, et l'on peut même se demander si Montgomery et ses officiers n'ont pas dû leur salut à un souterrain qui leur aurait permis, sans être repérés, de rejoindre la Seine à partir du Bouvreuil.

Le duc d'Aumale, l'un des chefs de la Ligue, fit raser le Bouvreuil, donjon excepté, en 1590. On

ignore pourquoi exactement — et cela prête le flanc à toutes les suppositions — mais on sait qu'en procédant à cette destruction, le duc fit, du même coup, disparaître toutes les entrées des souterrains. Peu après, la cour, l'emplacement des remparts et des tours furent vendus en lotissement à des bourgeois qui y édifièrent des maisons et des hôtels.

Seul, subsiste aujourd'hui le donjon devenu par héritage tour Jeanne-d'Arc en souvenir de la tour désormais détruite où fut détenue la Pucelle. Il est peu probable que des souterrains soient partis de là. En revanche, ce donjon contenait un puits alimenté par la source Gaalor, et d'une assez grande profondeur. Lors de la dernière guerre, la Gestapo ayant installé son P.C. dans la tour, les Allemands creusèrent une galerie à la base de ce puits afin de le raccorder aux anciens égouts. Ce boyau ne présente guère d'intérêt en lui-même pour les chercheurs de trésors, mais l'exploration des anciens égouts pourrait, elle, apporter d'utiles renseignements.

Autre expérience qui mériterait d'être tentée : le report du plan de l'ancien château sur celui de Rouen actuel. Il délimiterait ainsi une vaste zone formée par les pâtés de maisons compris entre les rues Jeanne-d'Arc, Morand, du Donjon et Philippe-Auguste. Or, tout permet de penser que le trésor des huguenots est caché quelque part dans ce périmètre occupé jadis par le vieux château. En 1907, des fouilles pratiquées dans ce quartier permirent de découvrir les vestiges du Bouvreuil, notamment les substructures de l'ancienne tour de la Pucelle, qu'il est possible de voir dans la cour intérieure de la maison, sise au 102 de la rue Jeanne-d'Arc.

Plus récemment, il y a six ans environ, des ouvriers, en creusant le sol afin d'aménager des

cuves à essence, découvrirent un boyau éboulé sous la rue du Donjon. Il ne sera certainement pas facile de retrouver le trésor des huguenots de Rouen, ou plutôt leurs trésors, car, pour une telle recherche, on ne peut guère espérer grand-chose des archives de bibliothèques, publiques ou privées. Si l'on veut aboutir, il faudra certainement procéder à des fouilles importantes et méthodiques, rendues coûteuses et délicates par l'étagement et l'enchevêtrement des bâtiments construits à des époques différentes. A moins que le hasard ne se montre bon prince, comme ce fut le cas à Fécamp, où la gueule d'une pelleteuse ramena une urne contenant les trois mille pièces d'or des ducs de Normandie.

En attendant, de nombreux radiesthésistes continuent à promener leur pendule dans les fossés de la tour Jeanne-d'Arc. Pour rien, sans doute. Ils seraient sans doute mieux inspirés d'aller porter leurs investigations un peu plus loin, du côté de la rue du Donjon ou de la rue Philippe-Auguste, par exemple.

XIV

LES SOUTERRAINS DE M. DE RICHELIEU

AU-DESSUS de Pontrieux, le fleuve Trieux vient se jeter dans la mer, par un estuaire large et sinueux. Juché sur un éperon rocheux, formé par cette vallée et un profond ravin semé d'étangs, le château de la Roche-Jagu dresse vers la mer sa silhouette imposante de hauts mâchicoulis, sa tour carrée, une tourelle d'encorbellement dominant la rivière en haut d'un rocher. Ainsi découvert, il évoque irrésistiblement le repaire inaccessible de quelque baron pillard du haut Moyen Age, aspect qui jure quelque peu avec l'autre façade qui, elle, s'apparenterait plutôt à une gentilhommière Renaissance, avec ses hautes fenêtres à meneaux et son toit d'ardoises en pente douce.

La Roche-Jagu, avec ses deux étages de vastes salles, ses immenses cheminées et ses plafonds de poutres apparentes, peut être considéré, comme le fit le chevalier de Fréminville au ^{xix}^e siècle, comme une demeure fortifiée du ^{xv}^e. Pourtant, il semble certain que cet édifice n'est que le corps de logis d'un précédent plus important, aujourd'hui disparu, comme l'a écrit M. René Couffon, historien local, ancien président de la Société d'Emulation des Côtes-du-Nord : « Un examen plus attentif de l'édifice montre, tant par son implantation que par les arra-

chements visibles à l'extrémité sud de sa courtine, qu'il était certainement le grand logis, « hôtel » d'une forteresse plus importante. » Et d'ajouter : « Des fouilles, seules, permettraient d'en déterminer le plan exact, les très nombreuses pièces d'archives que nous avons dépouillées étant muettes, tant sur la description de la forteresse que sur les travaux exécutés depuis sa reconstruction en 1405. Le cadastre du XIX^e siècle inscrit déjà un édifice identique à l'actuel, et les noms des diverses pièces de terre, autour du bâtiment, ne donnent aucune indication sur les dispositions antérieures. » Par ces considérations, nous entrons en plein dans le vif du mystère de la Roche-Jagu.

En effet, en 1854, paraissait à Saint-Brieuc un ouvrage intitulé *Les Côtes-du-Nord. Histoire et Géographie de toutes les communes du département*, signé pas un historien local, du nom de Benjamin Jollivet. A propos de la Roche-Jagu, on y pouvait lire : « En 1773, le duc de Richelieu, possesseur du château de la Roche-Jagu, le vendit à M. Le Gonidec de Traissan, et stipula dans le contrat de vente qu'il ne serait jamais fait aucune tentative pour déboucher les portes de ses souterrains afin d'y descendre et d'y dévoiler le mystère qui les environne ». Et, en effet, la tradition a toujours situé un souterrain à la Roche-Jagu, tradition qui précise parfois que ledit souterrain passe sous le cours du Trieux pour rejoindre un autre château, Boloï. D'après le vicomte d'Alès, dernier propriétaire de la Roche-Jagu, les croyances relatives à ces souterrains mentionnaient l'existence d'une petite porte dérobée, située du côté de la façade est, c'est-à-dire vers le fleuve qui y donnait accès. Et l'ancien maire de Pontrieux se souvient très bien qu'étant enfant il avait découvert l'orifice d'une galerie, dans ce même

secteur. Nous tombons ici en pleine énigme. En effet, l'actuel château de la Roche-Jagu repose sur une masse rocheuse sur laquelle tous les murs sont assis directement. De plus, le vicomte d'Alès ayant fait don du château au département, à condition que celui-ci se charge de la restauration, des travaux furent entrepris et durèrent huit ans, de 1958 à 1966. Au cours de ces travaux, on a creusé, autour de l'édifice, une tranchée dans la couche de terre qui couvre le rocher. Aucun souterrain, aucune substructure n'ont pu être découverts, lors de la restauration du château proprement dit, ni aux alentours lors du percement de la tranchée. Or, il semble bien téméraire d'avancer l'hypothèse d'un souterrain passant sous ou à l'intérieur du rocher!

Pourtant, loin de s'éclaircir, l'énigme de la Roche-Jagu s'épaissit encore. En effet, le château, construit par un certain Jagu, remonte à la fin du XI^e siècle. Un acte, daté de 1123, mentionne Riou, fils de Jagu, parmi les barons du comte Etienne, et possesseur du château. Or, nous savons pertinemment que tous les châteaux féodaux comportaient des souterrains. Où se trouvent donc ceux de la Roche-Jagu?

Le château joua un rôle militaire déterminant dans l'histoire de la contrée. Depuis le XIII^e siècle, nous connaissons tous les propriétaires de la Roche-Jagu. Tous ont été alliés aux plus grandes familles de Bretagne : Malestroit, Montfort, Coetquen, Troguindy, Rohan, d'Acigné, etc. D'où leur richesse et le développement croissant de leur situation. Certains des possesseurs de la Roche-Jagu furent même chambellans des ducs de Bretagne et capitaines généraux de l'évêché de Tréguier.

Aussi les événements, dramatiques ou romanesques, ne manquent-ils pas dans l'histoire du château : enlèvements, séquestrations, mariages mou-

vementés... et un rôle militaire actif, fait de sièges et de combats divers. Nous savons que le château fut détruit une première fois lors de la guerre qui opposa les Clisson à Jean IV de Bretagne car, en 1405, Catherine de Troguindy obtint l'autorisation de reconstruire « à charge que le duc y ait toujours entrée sans empêchement de ladite Catherine ». Cela ne plaisait guère à Marguerite de Clisson, installée à Châteaulin-sur-Trieux, qui fit rassembler et emprisonner les gens et les ouvriers de Catherine de Troguindy : il fallut que le duc lui-même en exigeât l'élargissement, le 2 juillet 1407!

Au cours des guerres de religion, à la fin du XVI^e siècle, alors que de violents combats se déroulaient dans le Trégorrois, entre 1589 et 1594, le château fut pris par les ligueurs qui, eux aussi, le ruinèrent, en partie du moins. En effet, dans la région, en cette époque troublée, les chefs des deux partis, le prince des Dombes tout comme le duc de Mercœur, rasaient ou incendiaient les places fortes qu'ils savaient ne pouvoir conquérir plutôt que de les laisser tomber entre les mains de l'adversaire.

Faut-il chercher, en ces événements troublés, l'origine d'un quelconque dépôt dans un souterrain du château?

Mais revenons à la source du mystère, c'est-à-dire à l'ouvrage de Benjamin Jollivet. Si nous poussons la curiosité jusqu'à vouloir consulter l'acte de vente dont l'historien fait mention, il nous faudra nous rendre aux Archives nationales. Le document existe bien, mais il n'y est aucunement fait mention d'une quelconque clause restrictive au sujet des souterrains. Ce qui ne manquera pas de nous étonner. Benjamin Jollivet était historien, et qui plus est, historien local, donc connaissant parfaitement le sujet qu'il traitait. Il semble donc qu'il n'aurait

pu commettre une erreur aussi considérable sur un point d'une telle importance.

Peut-on en déduire qu'il existerait un second acte de vente, secret celui-là, que Benjamin Jollivet aurait eu entre les mains et dont il aurait tiré l'information? Ce n'est nullement impossible. En effet, bien que René Couffon, dans son étude sur le château, nous parle des « très nombreuse pièces d'archives » relatives à celui-ci, il n'en est pas moins certain que les archives propres du château furent brûlées pendant la Révolution. Si elles disparurent dans leur totalité, il est possible, toutefois, qu'une certaine partie d'entre elles pût être subtilisée et échouer on ne sait trop où. De là à imaginer que Benjamin Jollivet ait, un demi-siècle à peine plus tard, réussi à en retrouver les traces, il n'y a qu'un pas. Il vaut mieux d'ailleurs retenir cette solution, sinon la seule hypothèse possible serait que l'historien ait volontairement commis une erreur, afin d'attirer l'attention sur ces mystérieux souterrains, révélant ainsi un secret dont il aurait été le détenteur par tradition orale.

Un autre fait vient renforcer l'hypothèse d'un « secret » relatif aux souterrains de la Roche-Jagu, transmis de possesseur à possesseur, jusqu'au maréchal de Richelieu. Nous l'avons vu, toute la lignée des propriétaires du château nous est connue. Si celui-ci passa entre les mains de nombreuses familles, ce fut toujours par voie d'héritage ou d'alliance. Ainsi, si la Roche-Jagu revint en 1739 au maréchal de Richelieu, c'est que celui-ci en hérita de sa sœur, la marquise du Chastelet, décédée sans héritier direct. Or, le maréchal, gouverneur de haute et basse Guyenne, résidait à Bordeaux. Il ne se rendit sans doute jamais à la Roche-Jagu avant de vendre le château, en 1783 ou 1793, suivant les sources, à

Armand-Mériadec Le Gonidec de Traissan, conseiller au parlement de Bretagne. Il fallait donc forcément que sa sœur l'eût mis au courant de l'existence des souterrains et du dépôt qu'ils recélaient, et ce, que le fait fût mentionné dans l'acte de vente ou que Benjamin Jollivet en eût connaissance par une autre source.

D'autre part, il fallait que le mystérieux dépôt eût été confié aux souterrains du château depuis fort longtemps déjà, puisque, à partir du XVII^e siècle, la Roche-Jagu n'est plus résidence principale de ses possesseurs. Enfin, on peut supposer, et c'est la seule hypothèse valable, que la vente ayant eu lieu avant 1789, le château avait encore son aspect primitif de forteresse, les parties purement militaires ayant été seulement détruites lors de la Révolution. Le véritable accès des souterrains était sans doute dans ces parties détruites et encore intactes lors de la vente de 1773. On peut encore envisager l'hypothèse d'une porte dans la muraille, donnant accès à une galerie creusée dans une faille de roche. Mais, de toute manière, une quelconque quête au trésor à la Roche-Jagu ne peut commencer qu'avec la reconstitution du plan primitif des constructions. Or, d'après René Couffon, il semblerait que la tâche soit particulièrement ardue. Ardue d'autant plus que l'on ne sait exactement ce que l'on pourra chercher, et éventuellement découvrir, à la Roche-Jagu. Un trésor « classique » ? C'est peu probable : le maréchal de Richelieu l'aurait récupéré avant la vente. Sans doute s'agit-il de quelque chose de difficilement transportable et qu'il était peut-être considéré comme dangereux de montrer au grand jour, si l'on en juge par les propos du maréchal qui précise, relativement aux souterrains : [il s'agit] « d'y dévoiler le mystère qui les environne ».

XV

LE SECRET DU VAÛ LIOU

LA Risle, rivière qui prend naissance juste à côté de L'Aigle, avant de se jeter dans la Seine, sépare en deux parties le vaste plateau calcaire de la haute Normandie : à l'est s'étend le Roumois, à l'ouest le Lieuvin.

Ce n'est pas encore le Bocage, mais cela n'a déjà plus rien de comparable au Pays de Caux : les cultures de céréales subsistent, mais ce sont les herbages plantés de pommiers, séparés par des haies, qui dominent.

Au centre de cette région du sud de l'estuaire de la Seine, Toutainville occupe une position clef entre Pont-Audemer, Saint-Maclou et Honfleur. Cette région fut sans cesse disputée entre Français et Anglais lors des luttes de la Guerre de Cent Ans, et notamment par Henri V qui débarquant devant Harfleur dont il engagea le siège, espéra tenir ainsi, avec l'entrée de la Seine, la France tout entière.

Aussi les trésors remontant à cette époque, les trésors de la Guerre de Cent Ans, ne manquent-ils pas dans la région : Foulbec a le sien, caché dans la hauteur des « Grandes Bruyères » par les Anglais lorsque, après la bataille de Formigny, ils durent abandonner la Normandie; à Saint-Sulpice, c'est un

seigneur français qui cacha son magot dans les souterrains de son château, lorsqu'il dut livrer son fief aux Anglais.

Toutefois, le trésor le plus intéressant de la région se trouve à Toutainville; son origine est bien antérieure à la Guerre de Cent Ans. Il doit remonter à l'année 1153.

Des faits aussi lointains et imprécis incitent généralement l'imagination populaire à broder à partir des particularités physiques du pays et des dominantes de son histoire; ainsi naissent des légendes. Toutainville en est un exemple. En marge de la véritable et authentique histoire du trésor de Pévrel de Nottingham, très antérieure, comme nous l'avons dit, à la Guerre de Cent Ans, s'est forgée au cours des siècles une seconde histoire qui n'a aucun rapport avec la réalité.

Cette légende situe dans les carrières bordant l'ancienne rue Glatigny, près du « château Piquemart », plusieurs trésors cachés par les Anglais lorsque, sous le règne de Charles VII, ils durent quitter le pays. Naturellement, l'existence de ces prétendus trésors ne repose sur rien de réel.

L'histoire du véritable trésor est pourtant liée à celle de Toutainville. Elle s'y rattache surtout par le climat de haine, de violence et de discordes qui caractérise cette époque, qui sert de toile de fond aussi bien à l'histoire du trésor qu'à celle du pays tout entier.

Le bourg faisait primitivement partie du fief des ducs de Normandie, et cet attachement direct à la couronne ducale s'étendra à peu près sur un siècle. Toutefois, parallèlement, se développa une seigneurie locale, dominée par certaine famille du nom de Turs-tain. En 1034, Robert I^{er} fit don de ses possessions de Toutainville aux religieux de la puissante abbaye

voisine des Préaux. Six ans plus tard, Guillaume le Bâtard, qui devait par la suite devenir Guillaume le Conquérant, confirma cette donation et y ajouta l'église de Toutainville et ses dépendances.

Quelque temps après, Richard de Groley, seigneur de Toutainville, contesta aux religieux leurs possessions dans le bourg. Il faut croire que ses prétentions étaient au moins partiellement fondées, puisque, pour l'y faire renoncer, l'abbé des Préaux lui accorda une mule, deux chandeliers d'argent, quelques écus, et... l'association aux prières de sa maison.

Vers les années 1150, le château de Toutainville passa entre les mains d'un seigneur d'origine anglaise, vassal de Geoffroy Plantagenêt, puis d'Henri II : Pévrel de Nottingham.

Ce dernier, pour une raison qui n'est pas exactement connue, rivalité ou jalousie, empoisonna Rainulf, comte de Chester, celui-là même qui, le premier, accorda une chartre à sa ville anglaise de Chester.

Aussi étrange que cela puisse paraître, son crime commis, Pévrel de Nottingham ne chercha pas à s'enfuir. Peut-être avait-il estimé que son forfait ne lui serait pas attribué. En tout cas il se laissa prendre en son château de Toutainville par les soldats d'Henri II, sans opposer la moindre résistance. Au moins, auparavant, avait-il pris soin de cacher, dans les souterrains, un coffre contenant son capital : des pièces d'or et quelques bijoux précieux.

Qu'advint-il de Pévrel de Nottingham? Nul ne le sait : peut-être fut-il emprisonné à vie dans les cachots de Varram ou de Cherbourg, ou bien carrément exécuté, ce qui est fort possible, compte tenu de la gravité de son crime et de la juridiction de l'époque. Toujours est-il qu'il ne revint jamais à Toutainville :

le château et les terres furent confisqués au profit d'un certain Jean, fils du gardien du château de Montfort. Au XIII^e siècle une autre famille possédait le fief, les Guibert de Toutainville.

La différence entre la version historique et la légende élaborée au cours des âges apparaît nettement. Les éléments de cette légende, cependant, sont empruntés à la réalité. L'origine « anglaise » du trésor est l'un de ces éléments; elle se retrouve dans la légende des prétendus trésors de la rue Glatigny tout comme dans l'authentique histoire du trésor de Pévrel de Nottingham. Aussi peut-on considérer les déformations populaires comme une source de renseignements précieux.

Le château de Toutainville était construit sur une colline crayeuse, dominant le village vers le sud. Il n'en reste rien aujourd'hui, sinon quelques soubassements de murailles qu'il faut chercher à genoux dans les broussailles. Le Vau Liou, nom de la colline où se trouvait jadis le château, est maintenant boisé, encombré d'une végétation touffue où ronces, lierre et taillis enserrant les arbres et confèrent au lieu un aspect d'enchevêtrement inextricable. On peut pourtant voir, au milieu du sous-bois, deux énormes pierres recouvertes de lierre, distantes l'une de l'autre d'environ cent cinquante mètres, et qui sont placées dans une excavation creusée dans le sol. L'une d'entre elles est entourée de trois bornes de pierre. Par ailleurs deux très vieilles fermes aux murs de poutres apparentes étalent leurs vergers de pommiers au pied même du Vau Liou.

L'actuelle ferme Boutin se situe sur le flanc nord-ouest, la ferme Rabasse sur celui du nord-est. Ces deux fermes étaient primitivement des dépendances de l'abbaye des Préaux qu'exploitaient les moines. Un souterrain reliait le château à chacune de ces

fermes, alors qu'un troisième partait du Vau Liou jusqu'à l'abbaye des Préaux, distante d'environ quatre kilomètres. De ce dernier aucune trace n'a jamais été retrouvée. En revanche, un éboulement, à demi comblé depuis, a révélé l'existence du boyau se dirigeant vers la ferme Rabasse. Quant à celui unissant l'ancien château à la ferme Boutin, d'après les anciens du pays, il passerait sous une des pierres du Vau Liou.

« J'ai passé des heures à creuser sous cette pierre, déclare M. Louis Lannée, ancien carrier, à mes moments perdus. Au-dessous, je n'ai trouvé que des dalles, des dalles de pierre dure, Mais à mon avis le trésor n'est pas là. »

Sans doute n'était-ce pas l'avis de cet ingénieur de Pont-Audemer qui, par deux fois, en 1909 et 1924, vint effectuer des fouilles sur le Vau Liou, à l'emplacement de l'ancien château.

D'autre part, au sud-est du Vau Liou, le propriétaire d'une scierie ayant installé une nouvelle machine assez lourde dans son hangar, le sol s'affaissa sous le poids, de plus de deux mètres, et il fallut remblayer. Peut-être s'agissait-il de la fameuse galerie se dirigeant vers les Préaux? La direction est la bonne, mais rien n'est prouvé.

« Pour moi, poursuit M. Lannée, le trésor se trouve quelque part dans le souterrain qui relie le Vau Liou au "château Piquemart". »

Celui-ci est le dernier découvert dans le pays, et d'une manière assez curieuse : une vache avait disparu dans un pré de la ferme Rabasse. Fermiers et ouvriers, en la recherchant, découvrirent au pied d'un pommier, une excavation d'environ quatre mètres de profondeur au fond de laquelle gisait l'animal. En le dégageant ils creusèrent le fond de ce puits et découvrirent qu'il était traversé par un souterrain

dont les deux orifices sont encore visibles, le puits n'ayant pas encore été comblé.

Manifestement, ce souterrain descend en droite ligne du Vau Liou, et il se dirige approximativement vers le « château Piquemart », demeure bourgeoise bordant la route de La Masse. M. Lannée, excellent radiesthésiste, prospecta le sous-sol des environs à l'aide d'une baguette de cuivre et d'une boussole, dès qu'il apprit la découverte de cette galerie; il est certain que ce souterrain aboutit bien du côté du « château Piquemart ».

Or, justement, la légende des trésors abandonnés par les Anglais à la fin de la Guerre de Cent Ans situe la cachette dans les anciennes carrières de la rue Glatigny : cette rue aujourd'hui disparue passait derrière le « château Piquemart ». Nous trouvons donc là le second élément emprunté à la réalité pour les besoins de la légende, à savoir le lieu approximatif de la cachette, vers le « château Piquemart », non dans les anciennes carrières, mais dans un souterrain descendant du château du Vau Liou.

Jadis, à la limite du Vau Liou et au-dessus du tracé de ce souterrain, s'élevait un calvaire. Les bonnes gens prétendaient qu'un louis d'or était caché sous chacun des quatre coins du socle. Le calvaire fut démoli en 1797 et on n'y trouva rien. Mais, de par sa position, n'était-il pas un point de repère?

XVI

ORCHIES : DES TRESORS AUTOUR DE LA TOUR A DIABLES

IL est des villes, ou des régions, qui apparaissent comme prédestinées au chercheur de trésors. La Flandre tout entière est une de ces régions et Orchies, dans le Douaisis, ancienne capitale du Pévèle, une ville particulièrement choisie pour l'amateur de magots. Elle compte à peine six mille habitants et l'estimation la plus prudente peut avancer au moins une dizaine de trésors cachés.

Événements historiques et position géographique ont concouru à une telle profusion : Orchies se situe au carrefour des routes de Lille à Valenciennes et de Tournai à Arras, juste sur la voie des antiques invasions. Des Normands à l'invasion allemande de 1940, elle a été brûlée neuf fois, et en 1414, durant la Guerre de Cent Ans, il ne restait à Orchies que dix-neuf maisons.

Toutefois, les premiers magots cachés là le furent avant les invasions normandes de 884, à la suite desquelles on brûla maisons, archives et bibliothèques. On suppose que certains d'entre eux remontent à l'époque gallo-romaine. Les Romains avaient apporté dans le pays l'art de la poterie qui, au Moyen Age, fut avec l'industrie du drap la principale ressource de la province.

On a découvert au Grand-Camp, peu avant la Première Guerre mondiale, des pièces d'argent de cette époque et depuis, périodiquement, de nombreuses poteries, à Orchies même ou dans les environs. La tradition veut qu'à l'est d'Orchies, un chemin appelé « Voie d'Argent » passe à proximité de cachettes de trésors gallo-romains. Ce n'est peut-être que légende, mais il serait judicieux de comparer avec les importantes découvertes faites à Bavay et dans d'autres villes du Nord.

Lors de l'interminable guerre que Philippe le Bel soutint contre les Flamands eut lieu, non loin d'Orchies, la bataille de Mons-en-Pévèle. Les Flamands furent battus mais le roi de France y perdit plusieurs de ses meilleurs chevaliers. Ceux-ci et d'autres encore furent enterrés dans l'église d'Orchies, et jusque sur la place, avec leurs armes et leurs bijoux, sous de lourdes dalles de pierres, la ville étant revenue à la France après le traité d'Athies-sur-Orge.

De ces tombes improvisées et des richesses qu'elles recelaient, il ne fut jamais rien retrouvé. Toutefois, à plusieurs reprises au cours de ces dix dernières années, des squelettes très anciens furent mis à jour lors de travaux de canalisation entrepris autour de l'église.

Trésors gallo-romains, trésors du Moyen Age et de la Guerre de Cent Ans, sans compter ceux qui ont dû être cachés lors des invasions normandes, la liste des richesses enfouies à Orchies ne s'arrête pas là.

En 1789, les descendants des drapiers et des potiers de la région, devenus bourgeois, préférèrent cacher leur or plutôt que de courir le risque de se le voir imposer ou confisquer par le gouvernement révolutionnaire. Aussi, de 1789 à 1792, les Orchétiens s'ingénierent-ils à trouver des cachettes des plus

variées pour leurs magots : du simple enfouissement dans le jardin à la cavité pratiquée dans un mur de maçonnerie, en passant par les cachettes plus subtiles ou plus inédites, tous les endroits possibles furent utilisés. De là peut-être vient la réputation de richesse et d'avarice qu'on fait aux habitants d'Orchies.

Après l'incendie du 25 septembre 1914, nous rapporte M. Emile Draux, historien de la région, il fallut enlever les gravats qui encombraient les rues. On les transporta souvent assez loin pour empierrer les chemins de terre où, durant un certain temps, des pièces d'or furent trouvées. Mais ces découvertes bien sûr ne purent être effectuées qu'à la faveur des seules maisons détruites, et il existe encore beaucoup de vieilles bâtisses intactes à Orchies.

Enfin, comme la plupart des villes du Nord, Orchies abrite des trésors encore plus récents, consécutifs aux deux invasions, de 1914 et 1939. Avant de partir en exode, les habitants prenaient soin d'enterrer les objets précieux trop lourds pour être emportés, l'argenterie surtout. Dans un trou du jardin, une niche de la cave ou une cache du grenier, ces objets précieux dormirent tout au long de la guerre. Ceux qui revinrent les récupérèrent, naturellement. Mais ils ne revinrent pas tous...

Toutefois, le trésor le plus important de la cité remonte au XVII^e siècle et à la période d'occupation espagnole sous le règne de Charles-Quint.

Certains documents d'archives l'attestent et, d'autre part, M. Emile Draux a pu recueillir une tradition aujourd'hui à peu près oubliée, de la bouche de vieux Orchésiens qui la tenaient eux-mêmes de leurs arrière-grands-parents.

Louis XIV ayant épousé Marie-Thérèse, fille de Philippe IV, et n'ayant pas reçu de dot, décida d'envahir la Flandre qu'il revendiquait par droit de

dévolution. Or la situation des Espagnols, dans cette province, face au roi de France alors au comble de sa puissance, était particulièrement précaire, comme en témoignent les *Mémoires de M. d'Artagnan* : « Le comte de Montereï était alors gouverneur des Pays-Bas et comme il n'était pas en état de résister à un si grand roi, il dépêcha des courriers dans toutes les cours voisines pour leur remontrer que si elles souffraient que Sa Majesté s'emparât de ces provinces, il viendrait peut-être un jour qu'elles se repentiraient de l'avoir laissé si puissant. »

Après un siège assez bref, Douai est onlové par les Français le 6 juillet 1667, et Turenne fait mouvement vers Tournai en concentrant ses troupes près de l'abbaye de Flines. Le 9 juillet, les Espagnols affolés abandonnent Orchies sans même avoir livré combat et les troupes françaises occupent la ville.

S'ils abandonnaient la riche cité flamande, les Espagnols entendaient bien cependant y revenir un jour. Aussi cachèrent-ils, sous les remparts, dans des souterrains reliant les portes de la ville, les trésors de la garnison et plusieurs coffres qui contenaient les biens personnels du baron de Lutberg, gouverneur militaire de la cité.

Malheureusement pour eux, les Espagnols ne revinrent jamais à Orchies. Turenne y installa son quartier général et, le 25 juillet, Louis XIV et Marie-Thérèse faisaient leur entrée dans la ville où leur fut servi un souper fastueux.

Un peu moins d'un an plus tard, en mai 1668 était signé le traité d'Aix-la-Chapelle qui entérinait le rattachement d'Orchies à la France.

Sur la route de Lille, à côté d'un restaurant à l'enseigne de la « Tour », on peut remarquer un portail blanc sur lequel s'inscrit en lettres dorées la raison sociale d'un grainetier. Si l'on pousse ce por-

tail, on pénétrera dans un fort agréable jardin au centre duquel se dresse une vieille et majestueuse tour appelée la « tour à diables ». C'est à peu près l'unique vestige des anciens remparts, construits en 1414, qui entouraient l'Orchies médiévale. Cette appellation de « tour à diables » ne doit rien à un quelconque procès de sorcellerie : simplement, l'édifice servait jadis de cachot aux prisonniers.

Les remparts, construits après le grand incendie de 1414 afin de protéger la ville contre d'éventuels pillages, comportaient cinq portes entourées de deux tours, et reliées entre elles par des souterrains qui suivaient le même tracé que les remparts. C'est dans ces souterrains que les Espagnols, en 1667, cachèrent leurs trésors avant de s'enfuir précipitamment.

A partir de vieux plans, on peut aisément retrouver l'emplacement des anciennes portes, et par conséquent la situation des remparts et des souterrains : la porte de Hollande se trouvait à l'emplacement de l'actuelle rue François-Herbaut, celle du Quesnoy rue de Tournai, la porte Rouge-Le Mayeur rue Léon-Rudent, celle de Cocquignies ou de Valenciennes rue Jules-Roch, celle de la Poterne enfin dans la rue du même nom.

Des remparts eux-mêmes il ne reste rien, hormis quelques pans de murs à demi masqués par la végétation, en bordure d'un jardin, non loin de la poste. On peut toutefois remarquer, à la base de ceux-ci, l'entrée de ce qui fut jadis un souterrain et qui est désormais obstruée par des gravats et des détritiques de toutes sortes.

La maison de M. Emile Draux, sise rue Jules-Roch, est elle-même construite à l'endroit exact où se trouvait jadis la porte de Valenciennes. Les caves de l'habitation étaient autrefois les salles de garde des deux tours, ainsi que celles de la maison voisine.

Un mur de construction, récent, sépare ces caves d'autres salles souterraines situées sous la chaussée même de la rue Jules-Roch. Des salles de garde existent également sous la « tour à diables ». Mais l'exhaussement du sol a été important, ensevelissant toute trappe ou entrée éventuelle de souterrains.

Si la découverte des divers magots des bourgeois d'Orchies ne peut être que fortuite, et la recherche des « trésors des chevaliers » pratiquement impossible, il n'en est pas de même pour ces trésors espagnols. En effet, l'Orchies du XVII^e siècle n'était pas très étendu et le tracé des remparts assez restreint. Il suffirait sans doute, à partir de la « tour à diables », du tronçon de rempart près de la poste ou des caves d'une quelconque habitation située sur le trajet des anciennes fortifications, de retrouver un moyen d'accès aux galeries souterraines et de les dégager. Mais sont-elles seulement obstruées?

Quête intéressante que celle de ces galeries où, pour reprendre l'expression de M. Emile Draux, « dorment sans doute les trésors, attendant qu'un heureux hasard vienne les tirer de leur profond et long sommeil ». et elle ne peut être que

XVII

LE CŒUR D'EMERAUDE DE MALICORNE

LES premiers rayons du soleil de printemps, précocement en cette année 1955, doraient les prairies des bords de la Sarthe. Une Dauphine rouge, remorquant une caravane, traversa le petit bourg de Malicorne, dépassa les vieux moulins et emprunta la départementale 8 pour s'arrêter quelques dizaines de mètres plus loin, devant un ravissant château du XVII^e siècle.

Le conducteur, un homme d'une quarantaine d'années, descendit de voiture et pendant quelques instants observa pensivement le beau parc de pelouses et de grands arbres, les tourelles et les toits à la Mansard, les douves profondes que franchissait un adorable petit pont en dos d'âne. Puis il sortit un pendule de sa poche, le contempla attentivement, et bientôt celui-ci se mit à vibrer.

Ce radiesthésiste, Maurice C..., ancien armurier de Carcassonne, avait abandonné son métier et vendu son fonds de commerce pour se livrer à la chasse aux trésors. Quels renseignements, quelles sources l'avaient conduit jusqu'à Malicorne? C'est une question à laquelle personne ne peut apporter de réponse, et c'est un point déjà bien obscur, car

l'histoire du trésor de Malicorne est demeurée, jusqu'à ces toutes dernières années, totalement inconnue hors du pays.

Quand Maurice C... rencontra l'actuel propriétaire du château, le marquis de Vésins, il sut le convaincre de lui laisser effectuer des recherches dans sa demeure. Aussi le radiesthésiste s'installa-t-il, pour plus de deux mois, à Malicorne. Deux mois pendant lesquels il promena son pendule dans les couloirs du château, dans les chambres et les salons, dans les combles et les greniers. Il sonda les murs, arpenta le parc, explora le bord des douves et les rives de la Vézanne qui sépare le château des premières propriétés du village.

Toute cela pour, un beau jour, revenir trouver le marquis de Vésins et, sans lui avouer son échec, lui déclarer que les seules indications fournies par son pendule situaient un trésor près de la route, face au château. Et il repartit dans sa Dauphine rouge, traînant sa caravane, pour ne plus jamais revenir à Malicorne.

Les histoires de trésor se ressemblent en général. Elles ont entre elles des dénominateurs communs. Celle de Malicorne, singulière et étrange, ne ressemble à aucune autre. Ce qui est surtout exceptionnel, ce qui authentifie l'existence du trésor de Malicorne, c'est que la connaissance en ait subsisté, alors que le nom du personnage qui l'a caché, et les circonstances qui l'ont poussé à un tel acte ont été oubliés. Un seul fait irréfutable subsiste dans la mémoire collective des Malicornais : il y a un trésor. Qui l'a caché, quand et pourquoi, personne ne peut répondre avec précision à ces trois questions. Enfin, autre particularité, la tradition n'a pas gardé souvenir d'un trésor « classique », composé de pièces d'or ou d'argent et de bijoux, mais d'une seule pierre précieuse, de taille

il est vrai, d'une émeraude géante, « grosse comme un cœur humain ».

Le décor de cette histoire insolite, bourg de potiers et de faïenciers, Malicorne au nom chantant qui évoque à la fois les légendes antiques, les douceurs de la campagne et le charme des vieux villages, ne semble guère de nos jours l'héritier d'un passé glorieux. Pourtant, il fut le fief de grandes familles médiévales, le cadre de combats héroïques au cours de la Guerre de Cent Ans et un centre de la chouannerie du Maine.

« Je sais qu'il y a une émeraude énorme cachée dans le château, assure Marcel T..., un vieux potier de Malicorne dont la famille a toujours été installée au pays, mais je ne peux pas vous dire qui l'y a cachée. Tout ce que je sais, c'est que l'histoire de l'émeraude est liée à celle du château. »

Malheureusement on ignore quels furent les premiers seigneurs du lieu. On sait seulement qu'ils furent les bienfaiteurs de l'abbaye Saint-Aubin d'Angers et de La Couture du Mans. La seigneurie passa ensuite, pour trois générations, aux Gaudin de Malicorne. Payen de Chaources ayant épousé la fille du dernier des Gaudin, le château revint à la vieille famille normande par voie d'héritage.

Au tout début du xvi^e siècle, toujours par héritage, c'est aux seigneurs de Beaumanoir, illustre famille encore, qu'il échoit. Enfin, à l'époque de la Révolution, Malicorne appartient aux marquis de La Châtre. Le dernier des La Châtre à posséder Malicorne y donnait des fêtes splendides. Lorsqu'il mourut, en 1792, le château appartenait aux Choiseul-Praslin. Le domaine avait-il été vendu ou bien avait-il été acquis comme bien national? La question n'a toujours pas été tranchée.

Après cette époque troublée, le château passa entre

plusieurs mains avant de devenir le domaine de Jean de Levézou, marquis de Vésins, l'actuel propriétaire.

« Mon père en hérita de sa grand-tante, Caroline Oudinot, dont l'époux, un Cuiller-Perron, l'avait acheté à un notaire de Sablé. »

Peu après la Révolution, le château avait subi une transformation radicale : en effet, un intendant du duc de Choiseul-Praslin persuada son maître, vers les années 1820, que cette immense demeure était trop coûteuse à entretenir. Le château proprement dit fut démoli et il n'en subsista que les communs, fort imposants d'ailleurs, et une tour d'entrée qui sont l'actuel corps de logis.

La tradition situe la cachette du cœur d'émeraude dans un mur même du château. Cette croyance semblerait donc attester que l'origine du trésor se situerait au-delà de 1820, date à laquelle la plus grande partie du château fut démolie. Une légende pourrait également accréditer cette thèse : on disait dans le village que, vers 1830, un enfant de Noyen, village voisin de Malicorne, en jouant près du château, aurait descellé une pierre de la paroi. Très rapidement, toute sa famille serait devenue riche, sans que rien ne justifie un tel changement de situation.

Il semble que cette dernière tradition ressortit à la pure imagination, au goût éternel pour le merveilleux. On ne voit pas, en effet, comment de simples paysans auraient pu négocier une émeraude d'une taille exceptionnelle et comment ils auraient pu s'enrichir sans attirer sur eux l'attention des autorités locales, particulièrement vigilantes à l'époque. De plus, une telle découverte aurait laissé des traces.

« Cette découverte aurait été quasi miraculeuse, constate Mme Chardon, propriétaire d'une poterie, je ne l'ai citée que pour montrer combien était vive à l'époque la croyance en ce trésor. D'ailleurs, à mon

avis, cette émeraude ne peut dater que du temps des Croisades. Elle aurait été cachée durant la Guerre de Cent Ans. N'oublions pas que le château eut, durant cette période, à soutenir deux sièges, et que les traditions parlent de « l'émeraude des seigneurs de Malicorne ». Quand on dit « seigneurs », on pense automatiquement à « féodaux » et non pas à « propriétaires ». De plus, une pierre aussi merveilleuse ne peut avoir été ramenée que d'Orient. »

Le village est très divisé quant à l'origine de cette émeraude. Le marquis de Vésins soutient une thèse différente. Pour lui, il s'agirait tout simplement d'un bijou particulièrement précieux du trésor des Choiseul-Praslin caché sous la Révolution, qui aurait particulièrement frappé l'imagination des villageois. En effet, suivant l'avis du marquis, les Choiseul-Praslin se seraient rendus propriétaires du château vers 1780, donc bien avant la Révolution.

D'après M. Marquet, maire de Malicorne, les Choiseul-Praslin n'auraient possédé le château que vers 1789, et le trésor ne pourrait être attribué, en toute logique, qu'aux précédents propriétaires du château, les marquis de La Châtre.

Comment trancher ? C'est une chose délicate, d'autant que les archives du château de Malicorne ont mystérieusement disparu il y a un peu plus d'un siècle. Un huissier du bourg, décédé depuis, en aurait récupéré la majeure partie, on ne sait comment. Sa veuve, remariée depuis et qui habite Le Mans, les aurait conservées. Une recherche ordonnée de l'émeraude géante de Malicorne doit évidemment commencer par la consultation de ces documents uniques.

Actuellement, il n'existe pas de souterrains sous le château; le fait n'a rien d'étonnant puisque les bâtiments datent du XVII^e siècle, époque à laquelle les

châteaux n'en étaient plus dotés. Mais le château primitif avait été construit au début du Moyen Age et il est tout à fait certain qu'il en possédait alors et qu'ils furent utilisés lors des sièges de la Guerre de Cent Ans. Sans doute les entrées en ont-elles été soigneusement obstruées et la connaissance de leur emplacement a été perdue.

En revanche, trois galeries prennent naissance dans les caves de la maison qui, au centre du pays, abrite maintenant la Caisse mutuelle de dépôt et de prêt. Deux ont été murées, mais la troisième, encore intacte, ne conduit qu'à un éboulement, à une dizaine de mètres de là.

La tradition assure qu'un autre souterrain descendait depuis l'ancienne abbaye du Fief-aux-Moines jusqu'à l'église de Malicorne. Enfin, un dernier tunnel part de l'église même, suit approximativement le tracé de la départementale 8 jusqu'à l'emplacement d'une ancienne chapelle, rasée maintenant, et qui se trouvait dans un pré, juste en face du château, par-delà la route départementale. Complètement détruite, elle n'a laissé aucune trace, mais nous connaissons son existence par des gravures anciennes. Nous ignorons à quelle date exacte elle fut démolie. Peut-être sous la Révolution, plus vraisemblablement en même temps que le château.

Or, exactement à cet endroit, figure aujourd'hui un noyer d'Amérique, arbre énorme de plus de huit mètres de haut. Nul ne sait qui l'a planté et pourquoi : une seule chose est certaine, il est sur l'emplacement de l'ancienne chapelle.

Et c'est justement le dos tourné vers cet arbre, en regardant le château, que travaillait Maurice C..., le radiesthésiste de Carcassonne. Son pendule n'oscillait qu'à cet endroit et Maurice C... en a déduit, en toute logique, que l'émeraude devait se trouver quelque

part dans la façade du château. Il ne songea pas que son pendule pouvait vibrer à partir d'une cachette située derrière lui, sous le noyer d'Amérique qui ne lui inspirait rien, et c'est bien normal puisqu'il ignorait l'emplacement de l'ancienne chapelle.

Il ignorait également celle du souterrain partant de l'église et qui rejoignait cette même chapelle. Ce souterrain, maintenant éboulé, ne pouvait déboucher dans la chapelle même, mais plutôt dans une crypte ou une quelconque salle souterraine située sous la chapelle, et donc actuellement sous le gros noyer. À partir de ces données, on peut se demander avec juste raison si ce noyer, planté juste sur l'emplacement d'une chapelle rasée, n'a pas joué le rôle de point de repère. Et il ne serait pas invraisemblable d'en déduire que l'émeraude peut se trouver dans cette crypte à laquelle aboutit le souterrain éboulé, sous le noyer d'Amérique, face au château de Malicorne.

XVIII

LE BAUGEOIS : EDEN DES CHERCHEURS DE TRESORS

IL est curieux de noter que certaines régions paraissent prédestinées à une concentration intense de trésors cachés. Il en est ainsi de l'Alsace où, dans les ruines de ses innombrables nids d'aigle, se dissimulent maints mystères ou de la Normandie. Mais l'un des départements où se rencontre une des plus fortes densités de magots perdus est le Maine-et-Loire. Cela s'explique par plusieurs raisons d'ordre historique : la Guerre de Cent Ans, les guerres de religion, la Révolution, la contre-révolution royaliste sont autant de périodes troublées qui incitèrent, pour des raisons et selon des processus variés, certaines personnes ou collectivités à dissimuler leurs biens.

Les trésors cachés foisonnent donc en Maine-et-Loire, mais plus particulièrement dans la région du Baugeois, dont la capitale, Baugé, est située à environ vingt kilomètres au sud de La Flèche. C'est un pays riche, calme et souriant, de champs et de forêts parsemées de vastes clairières.

Dès les origines, la légende s'empare de Baugé. La création de la ville remonterait au XI^e siècle. A cette époque, le comte d'Anjou, Foulques Nerra, seigneur ambitieux et cruel, mais parfois en proie à de

brusques retours d'humilité chrétienne, aurait forcé un sanglier à l'emplacement de l'actuelle vieille ville. Ayant fait découper en lanières très minces la peau de l'animal, il en aurait ainsi entouré un espace de terrain à l'intérieur duquel il aurait fait bâtir la ville. Jusqu'à la mainmise de Louis XI sur la province, Baugé devait demeurer une cité florissante, résidence préférée, au xv^e siècle, de Yolande de Sicile, puis de son fils, le roi René.

Cette région constitue un terrain de chasse de choix pour le chercheur de trésors. En effet, si la plupart des traditions sont déguisées, les nombreux trésors du Baugeois se trouvent dans des ruines, ou en pleine nature, et le chercheur peut ainsi agir avec un maximum de discrétion, précaution indispensable en la matière.

Dans le Baugeois — comme en d'autres régions d'ailleurs — on devra s'efforcer de prêter une attention particulière aux trésors que mentionnent les vieilles légendes, si invraisemblables que celles-ci puissent paraître. En effet, si le profane ne les prend pas au sérieux, le chercheur de trésors, lui, pourra y puiser de très utiles indications. Car, en fait, dans l'immense majorité des cas, la légende n'est que l'embellissement, la transformation, voulue ou non, d'une réalité historique dont la signification première a depuis longtemps été oubliée.

De ces trésors d'apparence « légendaire », le Baugeois ne manque pas. Chaque château en ruine des environs possède le sien. A Echemiré, dans les souterrains de l'antique gentilhommière de Mont-Chauvon, seraient entreposées des richesses d'une importance telle qu'elles suffiraient à faire « relever trois fois la maison ».

Tradition semblable au Vieil-Baugé où un trésor serait caché sous les ruines du château de Landifer,

suffisant pour reconstruire entièrement l'édifice. Au château de Bré-Robert, c'est une porte de fer, impossible à ouvrir, donnant dans les souterrains, qui garde un trésor, alors que dans ceux du château de Beaufort, le gardien du trésor est un dragon enchaîné. Au nord de Pontigné, à proximité immédiate du château de Marolles, existerait une cave dont l'accès serait défendu par une grande Dame rouge. Toutefois, la nuit de Noël, entre le premier et le dernier coup de cloche de l'élévation, la cave deviendrait accessible : l'audacieux qui y pénétrerait se trouverait alors en présence de trois monceaux de monnaies, en or, argent et billon (alliage de cuivre et d'argent). Or, il y a environ un siècle, un fermier a justement découvert une cave près de l'endroit indiqué par la légende. Il effectua des fouilles clandestines, mais renonça finalement devant l'énormité du travail de déblaiement. Sur le territoire de la commune de Lassé, au lieu-dit « Poisieux », une ancienne gentilhommière du xvi^e siècle, avec dépendance du xv^e, aujourd'hui transformée en ferme, était jadis le fief d'une certaine famille Guérin. La tradition rapporte qu'à environ trois mètres du mur de l'habitation principale existerait sous terre une porte de fer fermée par un énorme verrou. Celle-ci interdirait l'accès d'un souterrain allant vers l'est, jusqu'au Grand Trouvé près de Pontigné, une gentilhommière à moitié ruinée, également transformée en ferme. Ce souterrain abriterait trois barriques pleines d'or.

En fait, ces prétendues légendes se rapportent, pour la plupart tout au moins, à des trésors historiques et bien réels, dont l'origine est oubliée : seules subsistent les fioritures de la légende. Pourtant certains détails, judicieusement utilisés, pourraient servir de clef. Car il arrive souvent que des trésors réputés légendaires soient découverts, le plus souvent

par hasard, pour la simple raison que, jusqu'à présent, les chercheurs ont eu trop tendance à sous-estimer ce genre de trésors et les traditions qui s'y rattachent. Ainsi une légende, solidement ancrée dans la mémoire collective jusqu'au début du siècle, prétendait que des trésors avaient été cachés sous le sol de Beauvau, « au moment des grandes guerres d'autrefois ». La famille noble portant le nom de ce fief possédait jadis, au flanc du coteau dominant le bourg, vers le sud, un château dont il ne reste rien de nos jours. A cet emplacement, dans un champ appelé le « château », une légende situait l'existence d'un important trésor caché. Or, en 1865, on y découvrit par hasard une profonde excavation. Des équipes de travailleurs se mirent à l'œuvre et découvrirent un vaste carré, formé par quatre arceaux en plein cintre et ouvrant sur quatre souterrains obstrués : il abritait des ossements, des pièces de monnaie et des statuettes.

Une autre légende se rattache à Beauvau. Elle prétend que, sous un gros bloc de grès, au fond du ruisseau de Pouillé, se trouve l'entrée d'une cave renfermant d'immenses trésors. Qui sait si, tout comme la première, cette seconde légende de Beauvau ne révèle pas à qui veut l'entendre l'existence d'un authentique trésor?

Trois autres châteaux du Baugeois ont la réputation de cacher des trésors. Mais, ici, le processus est différent. La légende n'a pas embelli les faits qui nous sont parvenus dans leur brutale sécheresse, sans précision aucune.

Le château des Gastines abrite un trésor qui y est « caché depuis des siècles ». Un autre trésor est caché, depuis de nombreux siècles aussi, au château de Montivert, non pas dans l'actuel corps de logis, mais dans une tour qui y fait face, et qui est le seul

vestige de l'ancien édifice. Enfin, au château de Vendanger, sur le territoire de la commune de Guédéniau, un ancien propriétaire aurait également enfoui un trésor, « à la veille de la guerre ».

Pour chacun de ces cas, si la tradition est affirmative quant à l'existence du trésor, elle ne précise pas les circonstances et les époques exactes qui provoquèrent l'enfouissement du trésor. Mais ce n'est nullement une raison pour décourager les chercheurs, bien au contraire, car si l'origine des trésors s'est perdue, la légende n'a pas dénaturé les faits initiaux.

Si elle n'y a pas eu un caractère aussi violent qu'ailleurs, la Révolution n'a pas pour autant épargné le Baugeois, et les troubles qu'elle engendra, à la fin du XVIII^e siècle, s'accompagnèrent là aussi d'un véritable cortège de trésors cachés.

Ainsi les moines de l'abbaye du Loroux enfouirent dès les premiers événements un important trésor dans un coin reculé de la forêt du Billot : celui-ci serait enfermé dans une grande cloche.

Au cours du XIX^e siècle, les nouveaux propriétaires de l'abbaye — qui a depuis été transformée en résidence bourgeoise — entreprirent d'importantes fouilles qui ne donnèrent rien, faute d'un emplacement précis à prospecter. On devine encore la trace des nombreuses excavations dans la forêt.

Mais le plus important trésor du Baugeois, qui date également de la Révolution, se trouva à Baugé même.

Il fut caché par un certain M^e Dutier, à l'époque notaire à Baugé, dans les dépendances d'un hôtel particulier qu'il possédait, rue Saint-Pierre, actuellement rue Voltaire, non dans le corps de logis, mais dans une petite maison faisant angle avec la rue de la Girouardière, à l'extrémité de jardins en terrasses.

Ce trésor assez considérable, puisqu'il s'agit de

vingt-cinq mille francs en écus de six livres, ne devait jamais être retrouvé, malgré les nombreuses recherches qu'il a suscitées. Quant à ce que devint ce M^e Dutier qui le cacha, on en est réduit aux hypothèses. On ne connaît même plus les circonstances exactes qui l'amènèrent à dissimuler sa fortune. On peut supposer néanmoins que ce notable, sans doute modéré en matière de politique, voyant avec anxiété la tournure violente que prenait la Révolution, prit soudain peur et, en guise de première précaution, cacha ses écus.

Par la suite, deux possibilités se présentent : M^e Dutier aurait été guillotiné, ou bien se serait enfui et aurait émigré. Comment connaître la vérité ? C'est particulièrement difficile à établir : de toute manière, son décès ne figure pas sur les registres de l'état civil, ce qui établit soit que M^e Dutier est mort en exil, soit qu'il a été assassiné d'une quelconque manière et que son corps a disparu. Mais de toute manière ce détail n'est que de peu d'importance en ce qui concerne le trésor : celui-ci se trouve bien toujours dans la petite maison, au coin de la rue de la Girouardière.

En effet, aussitôt après la Révolution, lorsque le pays retrouva la paix intérieure, les héritiers de M^e Dutier entreprirent de récupérer le magot. Mais ces recherches n'aboutirent pas. Plus tard, en 1845, M. et Mme Dutier — il s'agit sans doute des petits-enfants du notaire — vendirent, séparément de l'ensemble de la propriété, la petite maison au trésor. Mais dans l'acte de vente, ils réservaient leurs droits sur une éventuelle découverte, précaution reprise depuis dans chaque acte notarié. Voici d'ailleurs ce que l'on peut lire dans le dernier en date : « A cet égard il est fait observer que dans le cahier des charges dressé par M^e Gabeau, notaire à Baugé, le

cinq mai mil huit cent quatre-vingt quatre, il est rappelé que dans un contrat reçu par M^e Cousin, notaire à Baugé, le onze décembre mil huit cent quarante-cinq, contenant vente, M. et Mme Dutier ont fait la réserve de toutes choses qui pouvant avoir été cachées seraient ultérieurement retrouvées quelle que soit l'époque de leur découverte et à quelque somme ou valeur qu'elles puissent s'élever. »

Le trésor garde toujours son pouvoir de fascination, même si le malheureux M^e Dutier a quelque peu, quant à lui, été oublié par les habitants de Baugé.

Il y a quelques années encore, un abbé des environs, auteur de quelques ouvrages historiques sur le Baugeois, et adepte de la radiesthésie de surcroît, vint promener son pendule dans la maison au trésor. Hélas! celui-ci se révéla impuissant.

En effet, on doit considérer la recherche du trésor Dutier comme assez difficile : aucun document s'y rapportant ne figure aux archives officielles de la ville.

M. Roucolle, l'archiviste en chef, qui a d'ailleurs effectué ces dernières années un considérable travail de classement et a recensé l'ensemble des documents, manuscrits et ouvrages divers, n'a jamais retrouvé la moindre pièce relative à cette affaire. S'il en existe, elles figurent certainement dans des archives privées, difficilement accessibles, on s'en doute. Quant aux actes notariés, s'ils confirment absolument l'existence du trésor, leur intérêt se borne à cela.

Pourtant, on peut se demander pourquoi, à sa demeure principale, le notaire préféra cette petite maison pour cacher ses écus. Peut-être cette dernière présentait-elle une particularité quelconque qui lui aurait facilité la tâche, dans son sous-sol, par exemple. Il y aurait peut-être là une piste intéressante.

A Baugé même, encore, une autre tradition d'apparence légendaire situe un trésor en plein cœur de la ville, sous le château du roi René. Cet élégant édifice, construit au xv^e siècle pour servir de résidence de chasse au roi d'Anjou et de Sicile, partiellement restauré — il abrite d'ailleurs la mairie et les archives de la ville — dresse sa silhouette élancée flanquée de tourelles gracieuses en plein centre du vieux quartier.

Le roi-poète, peut-être le dernier grand chevalier du Moyen Age, le mécène raffiné de quantité d'artistes, s'était plu à surveiller et à diriger lui-même la construction des échauguettes et des lucarnes, de l'oratoire et du ravissant escalier à vis couronné par une voûte en palmier frappée de ses armes. Par la suite, il y vint souvent résider, partageant son temps entre les chasses, la composition de rondeaux et les banquets, et savourer cette « douceur angevine » qu'il avait déjà su découvrir et apprécier avant le poète. Aurait-il en reconnaissance laissé un trésor à Baugé?

La tradition veut qu'un trésor considérable soit entreposé sous le château, dans des souterrains inconnus. Elle précise même que, vers le milieu du xix^e siècle, la porte y donnant accès avait été découverte. Mais le diable gardait les souterrains, et il aurait été impossible de pousser plus avant les recherches. Peut-être cela signifie-t-il que des dangers bien réels, gaz, risques d'éboulements, etc. obligèrent à obstruer l'édifice, rendant toute exploration impossible?

Effectivement, aucun souterrain connu ne part du château du roi René, ce qui paraît normal pour un édifice du xv^e siècle. Mais le site est plus ancien et l'existence de souterrains presque certaine. Ils auraient pu, par la suite, être réutilisés comme cachette. Il est toutefois curieux de noter que, justement, pendant la Révolution, le château servit de

« coffre-fort », pour abriter tous les objets précieux raflés dans les églises et abbayes des environs, fort nombreuses au demeurant. Peut-être qu'une partie du butin des sans-culottes, suivant un processus quelconque, est restée cachée quelque part sous le château...

Enfin, on ne peut quitter le Baugeois sans mentionner le trésor du château de Briançon, près de Bauné. Après la Révolution de 1848, le seigneur de Briançon crut sans doute qu'une nouvelle période de troubles, comparable à celle de la grande Révolution, se préparait. Il enfouit son trésor dans les dépendances du château, aidé par un domestique, personnage « venu d'Amérique ». Un descendant de ce dernier, habitant alors le bourg de Corné, entreprit des fouilles afin de retrouver le magot, mais n'y parvint pas.

Il est curieux de constater que ce trésor rigoureusement historique et relativement récent a déjà donné prise à la légende : en effet, une tradition veut que, à une certaine époque de l'année, une porte s'ouvre dans les souterrains du château, et donne ainsi accès aux trésors qu'elle dissimule.

N'est-ce pas la meilleure preuve que la plupart des trésors « légendaires » sont bien réels ? Il suffit au chercheur de retrouver les faits, sous les embellissements mythiques, s'il s'intéresse à cette catégorie de magots. En tout cas, en Beaugeois, « c'est le fonds qui manque le moins »...

XIX

FABULEUX TRESOR AU CŒUR DE MONTMARTRE

COMME à tant d'autres couvents, la Révolution fut fatale à l'abbaye de Montmartre. La dernière abbesse fut envoyée à la guillotine, ses religieuses expulsées, le domaine confisqué comme bien national, les murailles démolies et les différents bâtiments et dépendances vendus aux enchères.

En revanche, si les révolutionnaires mirent la main sur les biens mobiliers des bénédictines de Montmartre, ils ne purent s'emparer du trésor de l'abbaye que les religieuses avaient pris la précaution de cacher, sans doute depuis longtemps. Rien d'étonnant à cela car elles avaient déjà été singulièrement alertées, dès 1789 : le peuple avait envahi l'abbaye et l'avait saccagée, prétendant y trouver des armes.

Ce fut une leçon dont elles eurent tôt fait de tirer profit, et elles cachèrent aussitôt leurs biens les plus précieux en prévision de nouveaux troubles, qui ne se firent d'ailleurs pas attendre.

Ainsi, Montmartre, que piétinent chaque année des milliers et des milliers de touristes, le Montmartre des peintres et des artistes, du Sacré-Cœur et du Lapin Agile, abrite, lui aussi, un trésor. Peut-être n'est-il pas le seul à avoir été caché au flanc de la Butte, mais il est certainement le plus important.

Les richesses de l'abbaye étaient, en effet, considérables. Edifiée en 1133 par Adélaïde de Savoie, épouse de Louis VI le Gros, l'abbaye de Montmartre vit, au cours de son histoire, se succéder les péripéties et alterner les périodes de prospérité ou de ruine. Les guerres de religion lui amenèrent sa dernière épreuve, avant la Révolution, alors qu'Henri de Navarre assiégeant Paris, avait établi son quartier général sur la Butte, dans l'abbaye même. Chacun connaît les aventures du Vert-Galant avec l'abbesse Marie de Beauvilliers, puis avec la cousine de celle-ci, la belle Gabrielle d'Estrées. Lorsque Marie de Beauvilliers, abandonnée par le futur Henri IV, revint à son abbaye, elle la trouva à demi ruinée et quasi dépeuplée. Mais l'abbesse rassembla son troupeau et se remit fermement à l'ouvrage. Des circonstances heureuses, outre le travail des bénédictines, firent retrouver à l'abbaye ses splendeurs d'antan : pendant de nombreuses années aumônes et donations de toute nature se succédèrent.

Une nouvelle ère de prospérité commença pour l'abbaye de Montmartre, qui ne devait s'achever qu'avec la Révolution.

Les religieuses tiraient le principal de leurs revenus de la culture de la vigne. Car, aux XVII^e et XVIII^e siècles, Montmartre était avant tout un vignoble qui s'étendait jusqu'à nos actuelles rues Saint-Lazare au sud, et Marcadet au nord. Dès le XIII^e siècle, les abbesses avaient favorisé le développement de cette culture qui était, semble-t-il, la plus favorable au sol de la colline. Elles ne possédaient qu'une partie des terres, qu'elles louaient à des fermiers ou faisaient exploiter pour leur propre compte par des tâcherons, mais elles exerçaient sur l'ensemble des propriétés un droit de pressoir qui allait parfois jusqu'à leur rapporter 50 % de la récolte des propriétaires; elles per-

cevaient aussi, en droits seigneuriaux, des redevances en nature qui, certaines années, atteignirent 150 000 litres.

On peut donc se faire une idée de la richesse de l'abbaye, après deux siècles d'une si lucrative activité, et par conséquent de l'importance du trésor caché par les bénédictines de Montmartre, aux alentours de 1789.

Toutefois Montmartre n'était pas seulement un vignoble, mais aussi un vaste ensemble de carrières d'où l'on extrayait la pierre à plâtre, le gypse indispensable à la construction des maisons de la capitale. Par la suite il fut parfois de bon ton de les fréquenter. Gérard de Nerval, entre autres, y allait souper autour d'un feu, avec les ouvriers et des artistes de ses amis. Mais ces carrières, dont les plus anciennes remontaient à peine au XIII^e siècle, n'étaient rien en comparaison des ouvrages souterrains, galeries ou salles, d'une existence bien antérieure.

Montmartre fut, en effet, un important site gallo-romain. Une longue controverse a opposé les historiens : la colline était-elle occupée jadis par un temple dédié à Mercure, ou par de simples villas appartenant à de riches Romains ? Rien n'est tranché, mais il semble bien, et la découverte des fondations d'une construction rectangulaire longue de seize mètres ne fait que renforcer cette opinion, qu'un édifice religieux préchrétien occupait réellement le « mont des Martyrs ». D'ailleurs, des fragments de colonnes, provenant de ce temple, auraient même été utilisés à la construction de l'antique église Saint-Pierre.

Dès le XIII^e siècle, le territoire englobant en gros le versant ouest de la Butte était dénommé le « Palais ». Ce lieu-dit tirait son nom d'une profusion de ruines romaines, éparpillées sur toute son étendue. Les

terrains situés au nord de l'actuelle place Constantin-Pecqueur, qualifiés jusqu'alors de lieu-dit la « Roche », prirent au xv^e siècle le nom de lieu-dit le « Trésor ». Un trésor, dont on ignore la nature, y fut découvert parmi un champ de ruines romaines, vraisemblablement dans une galerie ou des substructures.

Une découverte étrange fut d'ailleurs faite par les bénédictines elles-mêmes, en 1611, lorsqu'elles firent procéder à l'agrandissement de la chapelle des Saints-Martyrs. Il s'agissait d'une importante salle souterraine creusée dans un roc de plâtre et à laquelle accédait un escalier de trente-sept marches. On ne put en déterminer l'origine avec exactitude, mais peut-être s'agissait-il d'un refuge utilisé par les premiers chrétiens, hypothèse émise à l'époque.

Toujours est-il que, dès lors, les religieuses s'intéressèrent à leur sous-sol. La raison en est bien simple : la découverte de la crypte avait amené à Montmartre une foule de visiteurs illustres, dont la reine Marie de Médicis elle-même : leurs aumônes, généreusement distribuées, enrichirent encore l'abbaye. Percèrent-elles les secrets du Montmartre souterrain ? Rien ne permet de répondre à cette question mais le fait que leur important trésor n'ait jamais pu être découvert depuis la Révolution permet de croire que, pour le cacher, elles utilisèrent des galeries datant de l'époque romaine, connues d'elles seules, et offrant un abri particulièrement sûr.

Et le fait que, maintes fois au cours des siècles, elles aient opposé leur veto au percement de nouvelles carrières, en certains endroits, peut très bien s'interpréter comme une volonté de protéger certaines galeries ou salles souterraines qui auraient risqué d'être ainsi mises à jour.

Faut-il également rapprocher de ces faits un autre

événement survenu vers les années 1730? Un certain Dubois prétendit avoir découvert, au-delà du hameau de Clignancourt, l'entrée d'un vaste souterrain au milieu des carrières et des broussailles. Il l'aurait suivi pendant plusieurs heures pour aboutir à une salle circulaire soutenue par des piliers cylindriques.

A l'angle de l'avenue Junot, face à la rue Norvins, une allée de terre, des bâtiments longs et bas, une pancarte où l'on peut lire : « Jardin de Montmartre » arrêtent le promeneur. Si l'on suit l'allée, on aboutit à deux grilles; puis on pénètre dans un jardinet garni de tables et de chaises peintes en blanc. Au centre se dresse un authentique et vénérable moulin de Montmartre, datant du XIII^e siècle, primitivement nommé le « Blute-Fin », puis ensuite le « Moulin de la Galette ». C'est là que Charles Debray, rescapé d'une baïonnette russe, faisait danser au XIX^e siècle commis et grisettes. Le « Jardin de Montmartre », discothèque bien connue, et son « Moulin de la Galette » sont situés en plein cœur de cet ancien quartier de Montmartre que l'on appelait « le Palais ». Les ruines romaines étaient particulièrement nombreuses à cet endroit, et c'est là qu'elles subsistèrent le plus longtemps.

En 1636, le propriétaire du terrain sur lequel était érigé le moulin, vendit même des matériaux provenant de ces ruines, en précisant avec le notaire, sur l'acte de vente : « provenant d'un temple de Mercure [...] ».

Certains vestiges étaient encore visibles au début du siècle. Ils disparurent lors du percement de l'avenue Junot, mais un plan des substructures en fut conservé. Quelques pierres, datant de l'époque romaine et prises aux ruines lors des travaux sont d'ailleurs visibles dans le mur de soutènement de l'avenue Junot, tout près du « Moulin de la Galette ».

Il y a environ deux ans, un radiesthésiste entreprit des recherches autour du Moulin. Il détecta un nœud de trois souterrains, le premier se dirigeant vers le Louvre, le second vers Clichy et enfin le dernier vers Saint-Denis.

Cet embranchement était précédé d'une salle souterraine où il ressentit nettement la présence d'un important trésor, mais dont il ne put déterminer la nature.

Ce radiesthésiste, qui désire garder l'anonymat, prit la précaution de faire vérifier sa découverte par des confrères, qui la confirmèrent.

Le trésor, il s'agit sans aucun doute de celui des abbesses, se trouverait à proximité du Moulin, ou sous l'actuelle salle de restaurant. Mais les souterrains et la salle sont situés à une grande profondeur et là réside la principale difficulté à la récupération du trésor.

Dans l'allée menant au Moulin, relativement proche du point approximatif de cachette du trésor, on a néanmoins découvert, en creusant, une poterie romaine, vide malheureusement.

Le point d'accès à la salle souterraine est sans doute, d'après le radiesthésiste qui conduisit les recherches, un puits ou un escalier, comblé ou masqué par une construction postérieure : il s'agirait de retrouver son emplacement.

Pour certains historiens du vieux Montmartre, la galerie qui semble se diriger vers Saint-Denis irait en fait jusque dans les parages de l'église Saint-Pierre où se serait jadis situé le temple de Mercure. C'est par celui-ci que les abbesses auraient amené leur trésor jusqu'à la salle souterraine, et il est bien évident que retrouver cette galerie est le seul moyen de récupérer le trésor.

REPERTOIRE DES TRESORS A RECHERCHER

ET voici maintenant quelques-uns des magots de France qui restent à découvrir. Là encore, il a fallu sélectionner car l'existence de plusieurs centaines de trésors apparaît comme à peu près certaine.

Ces affaires ont été réparties suivant sept régions géographiques : l'expérience démontre en effet que certaines régions seront plus riches que d'autres : ainsi les Flandres, la Lorraine, l'Alsace seront riches en trésors provenant des guerres de Louis XIV, le Midi méditerranéen de ceux qu'abandonnèrent les Sarrasins, l'Aquitaine de ceux de la Guerre de Cent Ans, etc., du fait du rôle prépondérant qu'elles jouèrent lors de ces conflits.

Enfin, après chaque trésor répertorié, on a fourni une sommaire indication destinée à aider le candidat à la course au trésor : nom d'une personne connaissant l'affaire, lieu où il est susceptible de trouver des documents, ouvrage de librairie se rapportant à l'affaire sur laquelle il aura jeté son dévolu.

FLANDRE, ARDENNES, LORRAINE, ALSACE

ARDENNES

Eteignières. Près des ruines d'un château fort détruit par les troupes de Turenne, un trésor est caché, sous un bloc de rocher, gardé par une chèvre d'or qui s'échappe parfois vers minuit pour se promener dans la forêt. La légende ajoute qu'elle garde également un prisonnier enchaîné. Type parfait de l'histoire de trésor dont la légende s'est emparée. Il s'agit sans doute, en fait, du magot caché par les défenseurs du château, lorsque celui-ci fut investi par les troupes royales. (Tradition locale.)

MEUSE

Montmédy. Voir chapitre IV.

Verdun. Douze jeunes filles furent guillotonnées dans cette ville en 1794 par les Républicains, pour avoir offert une corbeille de dragées au duc de Brunswick. Certaines d'entre elles enfouirent les écus de leur dot dans des jardins ou des écuries. (R. Charroux : *Trésors du Monde*, pp. 118-119.)

MOSELLE

Abreschwiller. Sous une roche du « Nonnenberg » quatre fées, vêtues en religieuses, gardent un trésor, une caisse pleine d'or, sur laquelle est assis le diable « déguisé en crapaud rouge », tenant la clef du coffre entre ses dents. Pour s'approprier le trésor et délivrer du même coup les fées, il suffit de s'emparer de la clef. Type même de la légende... à clef! (Tradition locale.)

Dabo. Voir chapitre VIII.

Haselbourg. Les habitants de cette localité avaient l'habitude, en cas de danger, de se réfugier dans une immense caverne dont l'accès se trouvait près du rocher du Coucou. En 1632, lors du passage des Suédois, une seule personne survécut, qui devint folle par la suite. Les trésors sont demeurés cachés.

Sturzelbronn. Les moines de l'abbaye cachèrent au XII^e siècle la totalité de leurs trésors dans des galeries souterraines situées sous le Glockenfelsen (roche des Cloches), pour des raisons dont la tradition populaire ne se souvient plus. A l'occasion de fouilles effectuées en 1939 entre la croix du « Kreuzberg » et le Glockenfelsen, des dalles de pierre furent découvertes. (Voir R. Pieéron, à Bitche.)

NORD

Bavay. Cette ville avait une grande importance avant la domination romaine. Les druides y auraient enfoui de nombreux bijoux, vaisselles et objets du culte. Des découvertes importantes y furent déjà effectuées. (Voir la presse locale des 23 avril 1952, 17 mai 1962 et une salle entière au musée de Douai.)

Cysoing. Après l'assassinat de Louis, duc d'Orléans, le 23 novembre 1407, et le retournement de la situation à Paris — la capitale lui devenant hostile —, Jean sans Peur, duc de Bourgogne, jugea plus prudent de gagner ses terres de Flandre, en 1410.

Des traditions locales rapportent que le duc, voyant sa situation devenir de plus en plus précaire, enfouit un énorme trésor dans un souterrain partant de Cysoing et rejoignant sa filiale de Hertain (actuellement en Belgique). On parlait d'une valeur totale de cent millions-or. En octobre 1931 le souterrain fut découvert grâce à des historiographes belges et français. L'abbé Legrand, directeur de collège à Arras et éminent radiesthésiste, décela une partie du trésor qui fut mise à jour. Mais une simple fraction, la plus grosse partie demeurant toujours à découvrir, quelque part entre Cysoing et Hertain, du côté de la frontière, sous des champs de betteraves. (Voir *Vu*, n° 277; presse locale du 5 octobre 1931; J. de Kerdeland, *La Nouvelle Course aux trésors*, p. 256.)

Lille. La cathédrale Notre-Dame de la Treille est bâtie à l'emplacement de la Motte Madame; butte artificielle où l'on situait le légendaire château du Buc, résidence des « Forestiers des Flandres », antérieure au XI^e siècle. Lors du sac de la ville par Philippe-Auguste, nombre de bourgeois, avant d'être massacrés ou emmenés comme serfs, enfouirent leur avoir dans des petites galeries situées sous cette butte.

Valenciennes. Au xv^e siècle, un certain Jean de La Fontaine, échevin de la ville, s'adonnait à l'alchimie et rédigeait des écrits hermétiques. Une tradition tenace, qui a suscité de nombreuses recherches ces dernières années, veut qu'il ait fabriqué de l'or,

trouvé la pierre philosophale et en ait muré un morceau dans une cave. Toutefois, cette croyance est certainement allégorique et le trésor uniquement symbolique. Voir les archives municipales.

BAS-RHIN

Saverne. Un souterrain relie l'ancien palais épiscopal au château du Haut-Barr. Durant les guerres de religion, on y cacha la statue en or massif de Jésus-Christ, et celles en argent des douze apôtres qui ornaient la chapelle du château de Saverne. Seul l'évêque connaissait le secret du souterrain et il le transmettait à son successeur par pli cacheté que celui-ci brûlait après en avoir pris connaissance. Or il arriva qu'un évêque mourut subitement alors que rien ne laissait prévoir sa fin. Depuis, le secret de l'accès de la cachette est perdu et les treize statues attendent toujours les « inventeurs ». Consulter la Société d'Histoire et d'Archéologie de Saverne.

Wissembourg. Le trésor du châtelet Saint-Paul est gardé par un chien noir. Ce trésor se trouve dans une caverne aux parois incrustées de pierres précieuses auxquelles sont accrochées des armes finement ouvragées et à laquelle on accède après avoir suivi une longue galerie. Au centre de la caverne, un coffre rempli d'or. Pour accéder au trésor, il faut, un vendredi saint, rencontrer le Chien Noir près d'une source et prendre la clef qu'il tient entre ses dents. Elle permet d'ouvrir, au flanc de la montagne, la porte de la galerie souterraine qui conduit à la caverne. Là, on retrouve le Chien Noir : il est couché sur le coffre et tient la clef (en or) entre ses dents. Si l'on n'a pas peur, on peut s'en saisir et puiser dans le coffre. Mais il ne faut pas parler et ce trésor

est réservé aux purs. On peut se demander avec étonnement quels peuvent bien être les éléments historiques — ou les traditions ésotériques — cachés derrière ce symbolisme si détaillé. (Tradition locale.)

HAUT-RHIN

Guebwiller. Deux trésors légendaires à proximité de cette localité : un coffre enfoui dans la forêt et protégé par un sabre; des bijoux, de l'or et des pierres précieuses dans un autre coffre, enterré à quatre mètres de profondeur, ou immergés au fond du lac de la Louch. (Tradition locale.)

SOMME

Saint-Acheul. Or et cloches de bronze enfouis dans les souterrains de l'abbaye lors de la Révolution. (Tradition locale.)

VOSGES

Vioménil. Dans la forêt du Ban d'Esches, une cavité maintenant obstruée conduirait à des galeries souterraines où des contrebandiers auraient dissimulé des bijoux. (Tradition locale.)

CHAMPAGNE, REGION PARISIENNE, VALLEE DE LA SEINE

ESSONNE

Cerny. Trésor caché par Olivier le Daim en son château de Villiers avant que d'être pendu. (Voir le propriétaire, Philippe Clay.)

Sceaux. Avant d'être guillotinée et après avoir vainement tenté de négocier son secret contre la vie sauve, l'ancienne favorite, la « Du Barry », cacha ses plus beaux bijoux et une cassette de louis d'or dans le parc de Sceaux, à proximité du château. (R. Charroux, *Trésors du Monde*, pp. 108-109.)

EURE

Toutainville. Voir chapitre XV.

Saint-Sulpice. Trésor dans les ruines du château, enfoui depuis la Guerre de Cent Ans. (Voir M. Louis Lannée à Toutainville.)

Les Préaux. Sous la Révolution, les moines de l'abbaye cachèrent leur trésor dans des cloches. (Voir M. Louis Lannée à Toutainville.)

MARNE

Réveillon. Le propriétaire du château fut guillotiné sous la Terreur. Il avait auparavant caché son trésor dans les souterrains; trésor qui ne fut jamais retrouvé, malgré les recherches incessantes de l'actuel propriétaire.

Reims. Voir chapitre VII.

HAUTE-MARNE

Langres. Un bandit surnommé le « Balafre » avait installé son repaire dans une grotte qui porte maintenant son nom. Il fut arrêté à la foire d'Apresy et pendu. Mais son trésor est toujours dans la grotte. (Voir la Bibliothèque municipale de Langres, les archives départementales à Chaumont et les vieilles gens du village d'Apresy.)

SEINE

Paris. De nombreux trésors — on s'en doute — en notre capitale. Il serait vain de vouloir les énumérer tous. Citons seulement quelques-uns d'entre eux, parmi les principaux.

Henry de Talleyrand, comte de Chalais, qui avait comploté contre Richelieu, fut exécuté à Nantes en 1626. Avant d'être arrêté, il avait pris la précaution d'enterrer dans la cave de son hôtel des bourses pleines d'or et de la vaisselle précieuse. Cet hôtel, aujourd'hui disparu, se trouvait dans notre actuelle rue de Grenelle. En 1931, une voyante estima avoir retrouvé l'emplacement exact, puisqu'elle proposa à un restaurateur de cette rue d'entreprendre des fouilles dans sa cave.

Le marquis de Chambray enterra également un trésor dans sa cave, rue du Regard, avant que de partir en émigration. Comme il ne revint jamais, le trésor est toujours à retrouver.

Louis XVI, avant son arrestation, aurait fait enfouir un coffret contenant 1 000 louis d'or dans le jardin du Louvre; c'est dans ceux des Tuileries que Napoléon III, pour des raisons inconnues, aurait enfoui le sien.

SEINE-MARITIME

Mesnil (château du). Agnès Sorel, la jolie favorite de Charles VII, y mourut le 11 février 1450. Toutefois elle eut, selon la tradition, la volonté et le courage, malgré son « flux de ventre », de cacher ses merveilleux bijoux et pierreries. Les avis diffèrent quant à l'emplacement : le précieux coffret pourrait être enterré dans le parc, caché dans un mur ou encore dans des ruines maintenant enterrées. (Voir le Musée départemental des Antiquités, 198, rue Beauvoisine, Rouen.)

Brotonne (forêt de). Frédégonde, cette reine de Neustrie, ambitieuse et sans scrupules — elle n'hésita pas à faire étrangler Galswinthe, deuxième femme de Chilpéric et fit assassiner son mari et Prétextat, archevêque de Rouen —, aurait caché un trésor dans une crypte inconnue de la forêt de Brotonne. Cette précaution serait sans doute due à ses incessants démêlés avec Brunehaut, sœur de Galswinthe. (Tradition locale.)

Fécamp. Le dernier des ducs de Normandie confia un trésor au sire d'Estonville afin qu'il l'enterre sous le donjon du château de Fécamp, dans la même cachette que les pierreries de la célèbre abbaye. Cette

tradition semble fondée puisque, vers 1965, des ouvriers découvrirent 3 000 pièces d'or contenues dans une urne, sur un chantier de construction. S'il s'agit bien du trésor du dernier duc de Normandie, il reste donc à découvrir les bijoux de l'abbaye de Fécamp, sans doute la plus miraculeuse partie du magot. (Voir Musée départemental des Antiquités, Rouen.)

Jumièges. Harold, compagnon de Guillaume le Conquérant, aurait caché un trésor dans l'abbaye. Comme celle-ci fut démantelée pierre par pierre au XIX^e siècle, il faut donc qu'il soit enfoui dans une quelconque substructure. Une statue en or aurait également été enterrée sous la Révolution. Il s'agirait d'une statue massive de saint Philibert et elle pourrait se trouver, selon différentes traditions, soit dans la forêt voisine, soit autour de l'if du cloître. (Voir le Musée départemental des Antiquités, Rouen.)

Mortemer (abbaye de). Au début du siècle, une voyante allemande révéla l'existence d'un escalier derrière le mur du cellier de l'abbaye, conduisant à un souterrain, dont les parois seraient percées de niches. L'une d'elles contiendrait un trésor. Il faut noter que la voyante décrivit exactement le cellier en question, alors qu'elle n'y avait jamais pénétré. Le trésor date sans doute de l'époque de Henri VI : certains troubles auraient amené les moines à cacher leurs trésors. Car, en effet, en 1912, fut découvert un certain nombre de saluts en or, ainsi que quelques nobles, monnaies de l'époque de Henri VI, lors de la destruction à Rouen d'un hôtel appartenant aux moines de Mortemer. (Voir le propriétaire, M. Lerdu.)

Les Moulineaux. Robert le Diable, seigneur pillard, amassa une fabuleuse fortune qu'il dissimula

dans les souterrains de son château. Touché par la grâce, devenu preux chevalier, il épousa la fille de l'empereur d'Italie, mais ne voulut pas récupérer cet or qu'il considérait comme maudit. (Voir Musée départemental des Antiquités, Rouen.)

Rouen. Voir chapitre XIII.

Quillebœuf. Selon certains chroniqueurs et historiens, le *Télémaque*, qui fit naufrage à la pointe de Quillebœuf après avoir rompu ses amarres, transportait secrètement le « trésor de Louis XVI ». Il serait maintenant recouvert par les plaines marécageuses qui ont mordu sur le cours de la Seine.

Valette (côte de). Un certain Duramé, bandit de grand chemin qui attaquait les diligences dans la forêt Verte et le bois de Roumaré, aurait enterré son trésor au pied d'un arbre, près de la côte de Valette. (Tradition locale).

SEINE-ET-MARNE

Nantouillet. Voir chapitre III.

Messy. Voir chapitre X.

VAL D'OISE

Marines. Le seigneur local aurait enfoui, durant la Guerre de Cent Ans, un trésor dans un souterrain partant de son château. Au début du siècle, des fouilles furent entreprises dans le sous-sol d'une maison du bourg afin de retrouver ce souterrain. Mais le résultat fut négatif. Personne depuis ne s'est intéressé au trésor de Marines. (*Vu*, n° 277.)

YVELINES

Triel. Voir chapitre II.

NORMANDIE, BRETAGNE, PROVINCES DE LA LOIRE

CALVADOS

Trévières. Au XIV^e siècle, les nonnes d'une abbaye de la ville furent assassinées. D'après une légende, elles reviendraient parfois hanter leur caveau en indiquant leurs tombes comme cachettes de trésors. Jamais celles-ci ne furent ouvertes : il serait intéressant de vérifier si une quelconque base réelle peut se dissimuler derrière cette tradition. (Voir l'ouvrage d'histoire locale de M. de Laheurdrie.)

COTES-DU-NORD

Le Guildo. Voir chapitre V.

La Roche-Jagu. Voir chapitre XIV.

DEUX-SÈVRES

Airvault. Dans le château d'Oiron, trésor de Claude Gouffier, comte de Caravas, grand écuyer de François I^{er}.

Auverse. A l'emplacement de la chapelle Saint-Roch détruite pendant les guerres de religion — actuellement ferme du hameau de la Blanchardièrre — une crypte en croix dont l'entrée est perdue abrite d'importants trésors. (Voir M. Mère, secrétaire du syndicat d'initiative.)

Baugé.

Bois-Charruau. Des aristocrates cachèrent un trésor au lieu-dit la Romagne en 1789. Un énigmatique quatrain recèlerait la clef de la cachette :

« Cent pas en avant

Cent pas en arrière

Une barrique d'or et une barrique d'argent

Deux épées en croix marquent l'emplacement. »

(Voir M. Mère à Baugé.)

Briançon (château de). Vers 1850, le seigneur de Briançon enfouit un trésor dans les dépendances du château. Un individu « venu d'Amérique », entré au service des maîtres de Briançon, fut témoin de la scène. Un de ses descendants entreprit des fouilles à plusieurs reprises, sans résultat toutefois. (Voir M. Mère à Baugé.)

Le Plessis-Grammoire. Un alchimiste anonyme aurait enterré au pied d'un calvaire l'or qu'il était parvenu à fabriquer et un manuscrit révélant le secret de la transmutation des métaux. (Voir *La Presse*, 1-8-60.)

Vernantes. Les moines de l'abbaye du Loroux enfouirent un important trésor, contenu dans une cloche, dans un coin de la forêt du Billot. Des fouilles furent entreprises à la fin du siècle dernier.

Les excavations sont encore visibles dans la forêt.
(Voir M. Mère à Baugé.)

MAYENNE

Château-Gontier. Une grotte constituerait la cachette d'une impressionnante quantité de bijoux et de pierres précieuses. L'accès en serait possible par une pierre pivotante. Peut-être le fameux trésor des ducs de Mayenne? (Tradition locale.)

SARTHE

Malicorne. Voir chapitre XVII.

Le Mans. Les religieuses avaient pris leurs précautions : dès les premiers troubles de la Révolution, elles emportèrent leurs richesses par un souterrain situé sous la place de l'Etoile. En plusieurs endroits, on a retrouvé trace de ce souterrain. Sans doute le trésor est-il tout proche, au bout d'une galerie obstruée. (Voir M. Guy Porcheron, *Le Mans.*)

VENDÉE

Beaurepaire. Comme approchaient les terribles colonnes infernales, le seigneur local Girard de Beaurepaire dissimula un Christ en or dans le souterrain reliant son château à l'église du bourg.

Epesses. L'église possédait un tabernacle dont la porte était en or massif. Elle fut cachée sous la Terre, dans le sol de l'église ou de la crypte.

Fontaines. Les propriétaires de la gentilhommière du Logis, à proximité du bourg, cachèrent des pièces d'or et d'argent, en 1793, près d'une vieille fuie. La gentilhommière fut incendiée, le trésor est toujours à retrouver.

Landebaudière. Le trésor du marquis de Landebaudière fut caché, dans la nuit du 10 au 11 mars 1793, dans une métairie ou au château même, le doute demeurant encore sur l'emplacement véritable de la cachette.

Les Landes Guénusson. Entre le château de la Boucherie et le moulin des Landes est enterrée une barrique « pleine de richesses ».

Mortagne-sur-Sèvre. Deux tours pentagonales du château bâti par Robert, frère de Guillaume le Conquérant, abriteraient des trésors : la première les bijoux que les seigneurs y enterraient avant leur mort, la seconde un jeu de boules en or.

Saint-Denis-la-Chavasse. Le célèbre chef vendéen Charette s'enfuyant devant les armées républicaines abandonna un trésor — deux malles bardées de serrures et contenant 1 000 louis d'or — dans deux puits de la région.

Soullans. Bourgeois de Soullans, Paul Pivoin, alors que le reste de sa famille avait émigré, était resté dans sa maison du bourg pour essayer de sauver ses biens. Il fut torturé puis abattu par les Républicains, mais ne révéla pas l'emplacement de sa cachette que nul ne retrouva depuis.

Tiffauges. A propos des trésors de Vendée, cités ci-dessus, se référer à l'ouvrage de R. Charroux, *Les Trésors du monde*, pp. 119-125, et se renseigner auprès de M. Lagiau à Beaurepaire.

POITOU-CHARENTES, GUYENNE, AQUITAINE, PYRENEES

ARIÈGE

Montségur. Juste avant la reddition de la dernière place forte cathare, les hérétiques cachèrent leurs trésors et leurs documents — on a même parlé du Saint-Graal, ce qui confère à cette tradition une touche d'ésotérisme — soit dans un puits secret, soit dans une grotte d'une forêt voisine. (Voir, entre autres, G. de Sède, *Le Trésor cathare.*)

BASSES-PYRÉNÉES

Biarritz. L'armée de Wellington opéra en 1814 un mouvement de retraite entre Biarritz et Arbonne. Elle cacha alors son trésor de guerre en un lieu indéterminé. (Tradition locale.)

CHARENTE-MARITIME

Bois-Charmant. Trésor caché sous la Révolution par un aristocrate au pied d'un arbre « toujours vert », sapin, épicéa, cyprès, etc. (R. Charroux, *Trésors du Monde*, p. 110.)

DORDOGNE

Miremont. Une chambre pleine d'or, située sous les ruines du château au centre d'un véritable labyrinthe de souterrains, a été détectée par des sourciers. (Vu, n° 277.)

GIRONDE

Belin. L'implacable adversaire de Charles V, le Prince Noir, aurait caché un trésor composé d'or et d'argent pour reprendre la lutte contre le roi de France. Il serait toujours sous les ruines du château. (Voir M. Daude, adjoint au maire de Belin.)

Blaye. Childebert, fils de Clovis, mourut en 570 et fut enterré à Blaye. Il aurait auparavant caché sous l'actuelle citadelle un trésor de guerre composé de pièces d'or, d'argent et des bijoux en or massif. On parle d'un puits en roc de faible profondeur. (Tradition locale.)

Bordeaux. La célèbre et capiteuse Aliénor d'Aquitaine aurait caché un trésor personnel, or, argent et bijoux, peu après sa rupture avec Louis VII. Ce trésor, enfermé dans un coffre de fer, fut détecté par un radiesthésiste, rue Luckener, à environ cinq mètres de profondeur. (Jean de Kerdeland, *La Nouvelle Course aux trésors*, p. 247-248.)

Lors de la Révolution, les chartreux de la ville cachèrent leur trésor dans l'église Saint-Bruno, dans un pilier creux suivant la tradition. (*Guide de la France mystérieuse*, Tchou, p. 159.)

Lussac. Lorsque la Révolution éclata, les moines de l'abbaye cachèrent leurs trésors dans un souter-

rain reliant Lussac à Faize. Ils l'inondèrent ensuite : l'eau est demeurée dans le souterrain, d'où la difficulté de récupérer les trésors. (R. Charroux, *Trésors du monde*, pp. 111 et 137.)

LANDES

Pontenx-les-Forges. La « fontaine d'or », qui ne tarit jamais, se trouve près du pesbytère. Jadis, un étranger, venu on ne sait d'où, avec une cassette pleine d'or sous le bras, y disparut. La cassette est-elle toujours dans la fontaine? (*Vu*, n° 277.)

LOT

Il y avait un Prince Noir qui régnait sur Laramière et possédait une immense fortune. Avant de partir pour un long voyage dont il ne devait pas revenir, il fit enterrer ses coffres par ses valets. Tous moururent en terre étrangère et le secret du trésor est perdu. (Consulter *La Voix du Prieuré* à Laramière, décembre 1956; l'ouvrage de M. l'abbé Giroude, paru en 1942; les articles de la *Dépêche du Midi* à la bibliothèque de l'école de Laramière.)

Mirandol. C'est une pleine peau de vache qui renferme les pièces d'or des châtelains, enfouie sous la Révolution. Mais le château est hanté... (R. Charroux : *Trésors du Monde*, p. 111.)

Padirac. A la fin de la Guerre de Cent Ans les Anglais abandonnèrent un trésor dans le gouffre. Lorsque celui-ci fut vendu aux acquéreurs qui l'aménagèrent, les anciens propriétaires posèrent en condition que la moitié du trésor leur reviendrait lorsqu'il

serait découvert. La tradition précise que le trésor est enfermé dans une peau de veau, ce qui pourrait peut-être constituer un indice. (Tradition locale.)

LOT-ET-GARONNE

Saint-Vite. Le sire de Lard, seigneur du château de Lapougeade, au XVII^e siècle, s'amusait fort à inviter chez lui des jeunes personnes des environs, pour ensuite, sous la menace du fouet, les faire se dévêtir, puis danser, puis... Mais les maris, ou soupirants des jeunes femmes, trouvèrent à la longue la plaisanterie de mauvais goût. Une nuit, ils envahirent le château, brisèrent les os du gentilhomme et lui confisquèrent ses écus, bijoux et autres babioles... Mais ils furent contraints de les enterrer, car ils étaient poursuivis par les gens du roi qui parvinrent finalement à les capturer et qui s'empressèrent de les pendre. Les magots se trouvent ainsi toujours cachés dans les nameaux des environs. (*Tout Savoir*, août 1958.)

TARN-ET-GARONNE

Moissac. Des aristocrates cachèrent, durant la Terreur, un cuir de bœuf plein de monnaies d'or et d'argent au pied d'un grand saule. (Tradition locale.)

Saint-Antonin. Dans cette localité, les moines du couvent cachèrent leurs trésors dans des cloches qu'ils enterrèrent. (Tradition locale.)

VIENNE

Charroux. En 1569, l'abbaye de Charroux, une des plus célèbres de la chrétienté, fut prise et pillée par Roger de Carbonnières, chef huguenot, lieutenant de Coligny. Elle fut incendiée et ses moines massacrés. Toutefois, ceux-ci avaient pris la précaution de cacher les innombrables objets du culte et trésors. Une faible partie seulement en fut découverte par un maçon en 1856. Le reste dort encore sous les ruines calcinées. (*Tout Savoir*, août 1958.)

Nouaillé. Une toise d'argent, le trésor du roi Jean le Bon, caché avant la défaite de Poitiers, en 1356, se trouverait dans le bois de Nouaillé. (Tradition locale.)

LANGUEDOC, ROUSSILLON, PROVENCE, ALPES DU SUD

AUDE

Carcassonne. Une des cachettes présumées du fameux trésor des rois wisigoths, provenant du pillage du temple de Jérusalem et du palais de Salomon. Il se trouverait au fond d'un puits profond de la cité. Toutefois, les fouilles qui y furent effectuées n'ont donné jusqu'à présent aucun résultat. (*Guide de la France mystérieuse*, Tchou éditeur, p. 208.)

Rennes-le-Château. Un des plus mystérieux trésors de France, dont on ne connaît l'exacte origine, mais dont l'existence ne laisse aucun doute. A la fin du siècle dernier, un étrange personnage, l'abbé Saunière, surnommé le « curé aux milliards », en découvrit la cachette et y puisa largement : deux découvertes, l'une dans l'église, l'autre dans le cimetière, l'avaient mis sur la piste du secret. D'où provient le trésor — dont Béranger Saunière n'a vraisemblablement utilisé qu'une faible partie? De multiples hypothèses ont été avancées : trésor des Templiers du Bézu, de la reine Blanche de Castille, du roi de Majorque, ou d'une mine d'or exploitée près du château de Blanchefort... Mais la plus vraisemblable

semble être encore celle du « trésor des rois wisigoths », que l'on recherche un peu partout dans le Midi de la France et dont l'origine remonte au pillage de Jérusalem, à l'or du Temple et du palais de Salomon... (Gérard de Sède, *Le Trésor maudit*, J'ai lu.)

Seissac. Dans ce château de la montagne Noire, la tradition situe la présence du Graal et une nouvelle cachette pour le fabuleux trésor des rois wisigoths. (Maurice, *La Clef des choses cachées*.)

HÉRAULT

Le Caylar. Un trésor serait caché dans les ruines du château. Des générations et des générations de chercheurs ont sondé les murs pour tenter de le découvrir. (Tradition locale.)

Soubeyras (Château). Les assassins de la marquise de Ganges cachèrent, dans ce château où ils vinrent passer la nuit après avoir accompli leur crime, les bijoux dérobés à cette dernière. (*La Presse*, 1-8-1960.)

BOUCHES-DU-RHONE

Les Baux. Abd-al-Rhaman, pillard sarrasin, avant de quitter la Provence, à la fin du x^e siècle, descendit dans les plus profondes grottes du rocher pour y dissimuler le fruit de ses rapines. Mais il ne remonta jamais. Ses ossements gardent son énorme butin d'or et de pierres précieuses.

Villeneuve-lès-Avignon. Certainement l'un des plus importants trésors de France, rigoureusement historique, caché à l'aube de la Révolution par les chartreux de l'abbaye. Un chercheur, dont nous taisons le nom, a détecté l'emplacement exact du gisement et n'attend plus qu'un commanditaire pour commencer les travaux.

Bagnols-sur-Cèze. Au camp de César, d'après la légende, la fameuse « chèvre d'or » aurait l'un de ses repaires : le 24 juin, à minuit, une grotte s'entrouvre sur un amoncellement de richesses scintillantes. La célèbre « chèvre d'or » est censée veiller sur les trésors abandonnés par les Barbaresques en bon nombre de lieux provençaux : Vallauris, Cordes, Beaumanière, Eze, etc. Les Maures, certains de revenir, en auraient propagé la légende afin de protéger leur cache de la curiosité populaire en terrorisant les braves gens.

PYRÉNÉES-ORIENTALES

Le Boulou. Les fabuleux bijoux de l'impératrice Eugénie seraient cachés dans cette petite station thermale où elle séjourna. (*Vu*, n° 277.)

VAR

La Roquebrussanne. Les partisans royalistes, après l'échec de la contre-révolution, y cachèrent un trésor, dans les bois de la Loube. (*Guide de la France mystérieuse*, Tchou éditeur, p. 812.)

VAUCLUSE

Avignon. Le palais des papes, d'après les radiesthésistes, serait truffé de trésors : ceux de Clément V, Jean XXII. Clément VI, Innocent VI entre autres. (Consulter utilement M. E. Blanc-Lafaugère par l'intermédiaire du journal *Le Méridional* à Avignon.)

Cavaillon. Un ancien bagnard aurait dissimulé, dans des circonstances imprécises, son trésor à proximité de la chapelle Saint-Jacques. (Tradition locale.)

Isle-sur-la-Sorgue. Un bourg important, à quelques kilomètres au sud de cette localité, fut entièrement mis à sac par les routiers et ses habitants massacrés. Le dernier seigneur, avant de s'enfuir, fit basculer dans le puits, près d'une tour aujourd'hui en ruine, un veau d'or massif. Encore un trésor « protégé » par les actes de vente établis entre les propriétaires successifs. (Tradition locale.)

ALPES DU NORD, LYONNAIS, NIVERNAIS, JURA, BOURGOGNE

DOUBS

Les Combes. Trésor légendaire? Oui, si l'on considère que, d'après la tradition, c'est un dragon qui le garde, moins sûrement si l'on envisage la précision historique de cette même tradition : le trésor se trouve dans la « grotte du Trésor » depuis 1636, date du passage des Suédois dans la contrée. La grotte contient plusieurs salles d'accès difficile du fait de la montée des eaux. (Voir M. Roy, maire de la localité.)

DRÔME

Die. Les remparts de l'antique citadelle abriteraient la cachette de trois trésors dont on ignore l'origine, vraisemblablement enfouis dans des souterrains, un pot rempli de pièces, datant de Henri IV, et une statuette du XII^e siècle ont déjà été découverts (*Tout Savoir*, août 1958.)

ISÈRE

La Frette. Une des cachettes du célèbre chef huguenot qui aurait dissimulé un coffret de pierreries à la Frette. (Tradition locale.)

JURA

Château-Châlon. Trésor de la Révolution. Les abbesses cachèrent leurs richesses dans un labyrinthe de souterrains creusés dans la colline dominant le bourg et correspondant avec le tronc creux du « Sully », un arbre vénérable de la place du village. (*Pilote*, n° 250 du 6-8-64.)

Montmirey. En 1477, les troupes de Louis XI s'emparèrent du château et de la ville, passèrent la garnison et les habitants au fil de l'épée. Plusieurs trésors cachés lors de ces sinistres événements subsistent encore cachés dans le vieux bourg et sous les ruines de la forteresse. (Voir les habitants du village et consulter aux archives de Lons-le-Saulnier, la notice d'A. Belvaux sur Montmirey, publiée en 1906.)

NIÈVRE

Bellary (Abbaye de). Les moines de cette abbaye située en pleine forêt furent odieusement massacrés par les sans-culottes : les ayant enterrés vivants, ne laissant dépasser que leurs têtes, ils les utilisèrent comme quilles en « jouant » avec des boules de fonte. Auparavant, toutefois, les moines avaient pu enterrer les biens de Bellary dans la forêt. Un mètre cube d'or, précise la tradition. (Voir les habitants de Donzy.)

Vauchéry. Un bandit de grands chemins qui attaquait les diligences et pillait les voyageurs fut pendu dans ce hameau vers 1830. Ses dernières paroles furent : « Mon trésor, il est à cent mètres du puits de Vauchéry. » (Voir les habitants de Donzy.)

RHÔNE

Lyon. Voir chapitre IX.

HAUTE-SAÔNE

Luxeuil-les-Bains. Deux statues en or de l'abbaye cachées sous la Révolution. (Tradition locale.)

SAÔNE-ET-LOIRE

Châtenay. Henri Camille de Colmont, quand éclata la Révolution, enterra six cents pièces d'or dans un parterre de sa gentilhommière de Cruzille ou, selon une source différente, à la ferme blanche de Villefranche. Il fut arrêté et exécuté avec sa femme, sans révéler à ses tortionnaires le secret de la cachette. (Voir M. Jean Guillermet à Limas, Rhône, et la mairie de Villefranche.)

SAVOIE

Chambéry. Une salle basse murée se trouve située au pied de la tour Trésorerie du château. Selon certaines traditions, elle contiendrait des archives et le fameux « trésor des ducs de Savoie » caché lors de

l'arrivée des Français, si souvent recherché depuis. (Voir la Société des Amis du Vieux Chambéry.)

HAUTE-SAVOIE

Annecy. Les moines du couvent du Saint-Sépulcre cachèrent un trésor sous la Révolution. Pourtant les vestiges de l'édifice viennent d'être rasés et rien n'a été découvert. Sans doute le trésor se trouve-t-il dans une quelconque crypte ou galerie souterraine. Le vicus gallo-romain Boutae tirait son nom du mot « bœuf ». Or la légende assure qu'un bœuf en or aurait été adoré par nos ancêtres et se trouverait toujours enfoui dans la plaine de Flins, là où justement des archéologues ont découvert des statues en bronze et des vases d'argent. (Voir la Société des Amis du Vieil Annecy.)

Talloires. A la Révolution, les cloches de l'abbaye furent immergées dans le lac d'Annecy. (Voir la Société des Amis du Vieil Annecy.)

YONNE

Voir chapitre VI.

MASSIF CENTRAL, BOURBONNAIS

CANTAL

Trizac. A proximité de ce bourg se trouvent les ruines d'une curieuse cité médiévale, Cottenghe, à laquelle s'attache une énigmatique légende. Cette ville était jadis habitée par des fées. Contraintes d'abandonner le pays, elles y laissèrent des trésors que depuis elles viennent parfois essayer de retrouver, dont une table en or massif. Or, si celle-ci venait à être retrouvée, de terribles malheurs fondraient aussitôt sur le pays. Un rare exemple de trésor qu'il ne faut surtout pas découvrir. (Voir les habitants du pays.)

ALLIER

Beaulon. Trésor de la Révolution caché par les seigneurs locaux mais gardé par cinq vipères rouges qui défendent le parc du château. (R. Charroux, *Trésors du Monde*, p. 111.)

Chantelle. Le connétable de Bourbon, qui trahit François I^{er}, cacha un important trésor dans son

château avant de rejoindre Charles-Quint sous un déguisement de valet. (Voir le docteur Léon Chabrol à Vichy.)

Les Malavaux. Voir chapitre II.

Montmorillon. Philippe de Guillard, seigneur cruel et détesté, fabriquait de la fausse monnaie dans son donjon. Les troupes du roi assiégèrent son repaire où il cacha un important trésor avant de s'enfuir par un souterrain. Richelieu fit raser le château. (Voir les habitants du bourg.)

Montgilbert. Voir chapitre XII.

HAUTE-LOIRE

Lafarre. Plusieurs trésors seraient cachés dans la région, selon des traditions fort anciennes. Un veau d'or serait enfoui sous le mont Tartas, caché par les bons soins des druides, alors que César entreprenait le siège du camp d'Antoune. Des découvertes archéologiques semblent accréditer cette croyance. Par ailleurs, des souterrains partiraient de la tour de Mariac et rejoindraient — sous la Loire — le château de Soubray : ils recèleraient une cloche ou une marmite pleine d'or. (Tradition locale.)

LOIR-ET-CHER

Lassay-sur-Croisne. Voir chapitre I.

Mesland. Deux cloches pleines d'or dans un souterrain. (Voir M. V. Cartraud, directeur de l'école de Mesland.)

HAUTE-VIENNE

Châlus. Richard Cœur-de-Lion trouva la mort en assiégeant ce château, dont le seigneur avait découvert un trésor et qu'il refusait de remettre à son suzerain. Qu'est devenu le trésor? Signalons qu'en 1963, 115 pièces d'or ont déjà été retrouvées par un paysan.

REPERTOIRE DE QUELQUES-UNS DES TRESORS DECOUVERTS EN FRANCE

NATURELLEMENT, il ne s'agit ici que de donner quelques exemples pris au hasard parmi l'échantillonnage des innombrables découvertes relatées par la presse. En effet, s'il s'agissait d'en dresser une nomenclature complète le présent ouvrage n'y suffirait pas. D'autre part, souvenons-nous du nombre infini de trésors dont l'invention est demeurée secrète... Souvenons-nous également que les chercheurs — et les découvreurs — de trésors sont de tous les temps. Sans remonter jusqu'aux Arabes, à la conquête des trésors funéraires des pharaons, ni même jusqu'aux plongeurs du XVIII^e siècle à la recherche des magots engloutis, citons deux cas plus récents. Ils ont valeur d'exemple. Le premier se situe en 1933 et a pour théâtre un château des environs de Toulouse. Les enfants de la demeure, en jouant près du pigeonier, furent intrigués par une résonance sous leurs pas. Ils creusèrent, découvrirent une galerie qui aboutissait à un tas de monnaies et d'objets précieux surmontés d'un crucifix, avec l'inventaire du trésor dressé en 1814, lors de la retraite de l'armée de Wellington. Le second date de 1954 : deux jeunes scouts, après des jours de recherches, découvraient l'un des trésors de Saint-Wandrille... Ces deux his-

toires, qui mettent en scène de jeunes héros, prouvent que, si la chance et le hasard, de la manière parfois la plus inattendue, agissent en fées protectrices pour les découvreurs de trésors, la recherche systématique et raisonnée peut laisser espérer, elle aussi, des résultats tangibles.

AVON-LES-ROCHES (Ille-et-Vilaine). La tradition situait un trésor caché au château de « Les Roches Tranche-Lion », édifice du ^{xv}^e siècle. En aménageant les abords de la chapelle, des jeunes gens voient s'ouvrir un trou de six à sept mètres sous leurs yeux : au fond, 214 pièces d'or françaises et espagnoles, datées de 1563 à 1618... (*Figaro*, 27-4-1966.)

BONNEUIL-SUR-MARNE (Seine-et-Marne). En jouant dans un champ cinq écoliers découvrent des centaines de pièces gallo-romaines en cuivre au fond d'un trou. (*Parisien libéré*, 25-2-1965.)

BRÉTIGNOLLES (Mayenne). Un cultivateur, en arrachant les haies de son champ, met à jour trois vases contenant 4 601 pièces de cuivre et de bronze à effigies diverses, des rois de France, de Charles VIII à Louis XIII. Le trésor date sans doute de 1640, alors que les paysans de la région faisaient la « grève de l'impôt » : il fallut des garnisaires pour faire rentrer les choses dans l'ordre. Mais de nombreux paysans enterrent néanmoins leur magot. (*A.F.P.*, 24-2-1962.)

BRIDIERS (Creuse). A une très vieille maison du pays se rattachait une légende de trésor caché. Le gendre des propriétaires, en la démolissant, y découvre

pour huit millions de pièces d'or datant de 1760, à l'effigie de Louis XV, contenues dans deux sabots d'enfant. (*Parisien libéré*, 12-2-1966.)

EVRY-LE-CHATEAU (Seine-et-Marne). Un maçon restaure une vieille bâtisse du XVI^e siècle. En grattant un mur, il découvre un trou entre deux pierres : celui-ci abrite un coffre contenant 950 pièces d'or. (*Paris-Jour*, 7-4-1966.)

MARCILLY (Seine-et-Marne). En creusant une tranchée destinée à permettre l'évacuation des eaux un autre maçon découvre un pot contenant 95 pièces d'or. (*L'Aurore*, 30-9-1967.)

PARIS (Seine). Au lycée Henri IV, dans un vieux bâtiment datant de l'ancienne abbaye Sainte-Geneviève, trois ouvriers découvrent trente-deux doubles louis au bandeau frappés à Strasbourg en 1756. (*Parisien libéré*, 8-1-1970.)

ROUEN (Seine-Maritime). En démolissant une vieille maison de la Cavée des Ecameaux, située dans la cour d'une usine, des ouvriers découvrent 1 578 pièces de cinq francs en argent, datant de la I^{re} République, du I^{er} Empire, de Louis XVIII, de Charles X, de Louis-Philippe, de la II^e République et du Second Empire, avec quelques pièces italiennes frappées du sceau de Napoleone Imperatore! Le magot date de 1870, les propriétaires de la maison ayant voulu le soustraire aux Allemands. (*Figaro*, 18-8-1966.)

SAINT-CYR-LA-ROCHE (Corrèze). Des pièces d'or datant de Louis XIV et de Louis XV découvertes

dans une cavité aménagée à l'intérieur d'une vieille poutre. (*France-Soir*, 10-8-1967.)

SAINTE-TRINITÉ-DE-LA-LUIZERNE (Seine-Maritime).

En 1449, alors que les Anglais reprennent Fougères, le père abbé Philippe I^{er} rejoint le parti de l'occupant. Avant que Charles VII confisque l'abbaye en représailles, l'ecclésiastique cache son trésor. Il meurt trois ans plus tard sans révéler l'emplacement de la cachette. En 1960 — cinq siècles plus tard — un radiesthésiste mandé pour déterminer un emplacement de puits, décela une présence d'or. Mais aucune attention ne fut portée à l'incident. Et, dernier acte, en 1968, des maçons restaurent une voûte : ils y découvrent un pot contenant une cinquantaine de pièces d'or, monnaies royales anglaises de Henri IV à Henri VI, et françaises de Charles V à Charles VII. (*Carrefour*, 16-4-69; *Figaro*, 20-4-1969.)

SAINT-TRIVIER-SUR-MOIGNANS (Ain). Un plâtrier découvre un sac contenant 549 louis d'or caché dans un mur du presbytère. (*Paris-Jour*, 7-11-1966.)

THEROUANNE (Pas-de-Calais). Une équipe d'étudiants travaillant à des fouilles archéologiques près de l'ancienne cathédrale découvre 59 pièces d'or à l'effigie de Henri VI d'Angleterre, de Charles VII, de Louis XI et du comte de Flandre.

VERRIÈRE (Yvelines). 3 253 pièces d'or dans des vieilles chambres à air extraites d'une décharge publique désaffectée. (*Figaro*, 26-1-1967.)

YVETOT (Seine-Maritime). Un enfant découvre une pièce après le passage d'une pelleteuse à la « Cité du Bonheur », ensemble en construction. Tous les habitants accourus en renfort découvrent pour 20 000 francs de napoléons. (*Figaro, Parisien libéré*, 30-11-1968.)

BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES GÉNÉRAUX

Robert CHARROUX, *Trésors du monde*, Fayard.
Jean de KERDELAND, *La Nouvelle Course aux trésors. Guide de la France mystérieuse*, Tchou.

OUVRAGES TRAITANT D'HISTOIRE LOCALE

Flandre, Ardennes, Lorraine, Alsace

A. CASTELOT, *Le Drame de Varennes*.
F. BRASSART, *Fiefs et Fieffés de la Motte d'Orchies*.
G. LHOMME, *Petite Histoire d'Orchies*.
P. DELEBECQUE, *Souvenirs orchésiens*.
L. BACHMEYER, *Saverne, les Vosges septentrionales*.

Champagne, Région parisienne, Vallée de la Seine

F. LACOMBE, *Le Château de Saint-Germain-en-Laye*.
Duc de la FORCE, *Louis XIV et sa Cour; Lauzun, un courtisan du grand roi*.
L. GOZLAN, *Le Médecin du Pecq*.
Duc DE BERWICK, *Mémoires*.
LAUZUN, *Mémoires*.
Marquise DE SÉVIGNÉ, *Lettres*.

DANGEAU, *Journal*.

Dictionnaire historique des rues de Paris.

Histoire généalogique de la maison royale de France et des grands officiers de la couronne et de la maison royale, Paris, 1712.

CONFÉVRON, *Langres, vieille ville, vieilles gens, vieux usages*, Langres, 1908.

Normandie, Bretagne, provinces de la Loire

FARIN, *Histoire de la ville de Rouen*, Rouen, 1710.

Dictionnaire historique de toutes les communes de l'Eure, Les Andelys, 1879.

Description du département de l'Eure, Paris, 1834.

E. M. TRÉGUY, *Le Guildo*, Saint-Brieuc, 1913.

B. ROBIDOU, *Histoire et Panorama d'un beau pays*.

O. L. AUBERT, *Légendes traditionnelles de la Bretagne*.

C. FRAYSSE, *Le Folklore du Bugeois*, Baugé, 1906.

R. HERVAL, *L'Abbaye de Mortemer*, Rouen, 1956.

Poitou, Charentes, Guyenne, Aquitaine, Pyrénées

A. ALBERT-PETIT, *Histoire de Normandie*.

G. du MOULIN, *Histoire générale de Normandie*, Rouen, 1631.

Alpes du Nord, Lyonnais, Nivernais, Jura, Bourgogne

G. LENÔTRE, *Histoires étranges qui sont arrivées*.

A. VERNIÈRE, *Courses de Mandrin dans l'Auvergne, le Velay et le Forez*, Clermont-Ferrand, 1890.

J. de FRÉMONVILLE, *Notes sur Mandrin*, Montluçon, 1894; *Courses de Mandrin en 1754*, Brioude, 1882.

ABBÉ C. A. DUCIS, *Les Mandrin en Savoie*, Chambéry, 1890.

J. J. VERNIER, *Mandrin et les Mandrinistes*, Annecy, 1899.

PÉROUSE, *Vieux Chambéry*.

J. R. MICHEL, *A travers Chambéry*.

M. CLERC, *Contes de Savoie*, Ed. Gardet-Garin, Annecy.
Jean DUFRESNE, *Histoires et Légendes de Savoie*, Ed.
de l'Industriel savoisien.
Georges CHAPIER, *Légendes de Savoie*.

Massif Central, Bourbonnais

QUICHERAT, *Rodrigo de Villandrando*.

M. DELAIGUE, *Annales du Bourbonnais*.

L. VALLÉRY, *Histoire d'Arfeuilles en Bourbonnais*, Saint-
Etienne, 1963.